Nous croyons remplir un devoir envers notre père en publiant les Notes qu'il prit au jour le jour sur de petits carnets de poche pendant la Guerre de 1870-1871.

Nous avons tenu à conserver les termes parfois un peu rudes, mais d'autant plus expressifs, de ces Notes, sans chercher à les relier par l'histoire que nous savons depuis.

Au soir des batailles, sous l'influence de l'action encore chaude, notre père a porté des jugements : l'Histoire les a confirmés.

Nous avons fait reproduire au début l'article bibliographique de son élève Lejars.

JACQUES ANGER.   
SUZANNE DÉTRIE.   
Colonel DÉTRIE.

*Imprimerie A. NOEL et CHALVON  
39, rue Notre Dame de Nazareth  
Paris – 1813-7-1914*

**Théophile ANGER**

**1836 – 1913**



# Article du Professeur LEJARS Presse Médicale – 14 mai 1913

A le voir dans ses dernières années, ce vieillard au doux sourire, un peu distrait, un peu oublieux des noms et des figures, ceux qui ne l’avaient pas connu ne se doutaient pas du brillant passé qui fut le sien.

Normand d’origine, il était né à Carrouges (Orne) en 1836; il tenait par tout son être à sa terre normande. Il ne l’avait pas quittée sans regret, lorsqu’il vint, comme tant d’autres, poursuivre sa destinée à Paris; En 1862, il est interne des hôpitaux, dans une promotion où l’on relève les noms de Bouchard, Le Dentu, Terrier, Lannelongue, Besnier; il passa ses deux premières années chez Voillemier et Laugier, avec Le Dentu, et c’est ainsi que se noua cette amitié de toute une vie, dont l’exemple est si rare. Elle les honore autant l’un que l’autre. En 1865, pendant l’épidémie de choléra, Anger est interne en médecine dans le service de Germain Sée: il se dépense sans compter. L’année suivante, il trouvait le maître qui devait avoir une influence décisive sur sa carrière, Nélaton.

Sa thèse, en 1867, sur les tumeurs des ganglions lymphatiques (adénolymphocèles), est restée classique; il trace de cette curieuse affection un tableau clinique, à peine retouché depuis. Il en étudie aussi l’anatomie microscopique, et, (du reste, à ce moment), il travaillait au laboratoire de Robin, avec son ami Legros. A quelque temps de là, il devint prosecteur des hôpitaux.

Mais la guerre éclate, Anger y donnera d’emblée toute sa mesure.

Attaché par Nélaton à la personne de Napoléon III, il part avec l’Etat-Major impérial, et le suit durant toute la première partie de la campagne.

Après Sedan, il revient à Paris, et, à la tête de l’ambulance Hertford, il fait les deux sièges. En dehors des rapports qu’il publia à la fin de 1871, il a laissé des carnets de notes manuscrites, prises au jour le jour, et dont l’intérêt est poignant. [Elles seront publiées à compte d’auteur ultérieurement par ses enfants sous le titre « Notes de Guerre »] Il était bien placé, s’il en fût, pour tout voir, et les appréciations sur les hommes et les choses, les prévisions, les cris de colère et de douleur, qu’il note en hâte chaque soir, gardent une valeur historique toute particulière.

Avec Conneau et Corvisart, il accompagne l’Empereur à Metz; dans la nuit du 15 au 16 août, il est à Gravelotte, et voit campée l’armée de Bazaine : « *Ce spectacle a quelque chose d’imposant et de grandiose», écrit-il, dont je ne puis comparer l’effet qu’à ce sentiment vague, mais profond, que me produisit autrefois l’aspect de la campagne de Rome, avec sa nudité et ses immenses aqueducs* ». Un peu plus tard, il assiste à la bataille de Sedan, et son récit de la journée tragique serait à citer tout entier. « *Il n’est pas besoin, note-t-il le soir du 31 août, d’être général ni même soldat pour voir que toute l’armée va être prise dans Sedan, comme dans une souricière. »* Le 1er septembre, il s’attache à suivre l’Empereur : « *Pendant toute la matinée, c’est-à-dire de 8 heures à midi je ne l’ai pas quitté, courant à travers champs, lorsqu’il galopait. Les obus et les boulets sifflaient incessamment à nos oreilles ou éclataient sous nos pas ».* Il relève et ramène à Sedan le général de Courzon; il a établi une ambulance dans la maison qu’il occupe; il est appelé de tous les côtés de la ville, il opère, il panse, il sauve des blessés. « *Je ne sais pas pourquoi ni comment j’existe encore, écrit-il; la journée d’aujourd’hui prouve péremptoirement qu’il faut, au moins, cinquante bombes pour tuer un homme, et une vingtaine, en moyenne, pour en blesser un autre. »*

Le lendemain matin, avec la suite de l’Empereur, il gagne à 2 ou 3km de Sedan, le pavillon où fut signée la capitulation; il y passe la nuit, « nuit d’insomnie et d’angoisses patriotiques ». Le 3 septembre, il fait partie du sinistre cortège qui, par la Belgique, gagnait Wilhemshöhe. Mais c’en est trop; dans la soirée, à Bouillon, il prend brusquement le parti de rentrer en France, et la raison finale qu’il en donne est touchante. Il s’aperçoit qu’on lui a dérobé sa sacoche d’instruments. « *Si minime que fut cette perte, remarque-t-il, elle me contrariait fort. J’étais habitué à mes instruments; c’étaient, pour ainsi dire, des amis à moi, amis d’autant plus chers qu’ils avaient été éclaboussés à Sedan par un éclat d’obus. Leur perte ne fut pas étrangère à la résolution que je pris de partir le soir même, en compagnie du Duc de Massa et du Marquis de Canisy. »*

Il est à Paris le 5 septembre; il veut combattre, cette fois, et son premier soin est d’aller se munir de basses chez son ami Gévelot. Mais Nélaton le presse de se mettre à la tête de l’ambulance Hertford, créée par sir Richard Wallace. Il se décide : « *Je sais maintenant ce que c’est qu’une bataille, et l’expérience acquise peut être utile aux blessés. Mon devoir est d’accepter…, mais j’avoue qu’en ce moment je suis assez triste et navré pour préférer un fusil, s’il m’était donné, à un bistouri. Pourtant puisqu’une des conditions essentielles de la création de cette ambulance est qu’elle soit une ambulance de champ de bataille, je trouverai, j’espère, le moyen d’y exposer ma vie pour avoir bien mérité de ma patrie.* »

Il remplit ce vœu. Le 8 septembre, il est attaché au 13ème corps, que commandait le général Vinoy. La première affaire à laquelle il prit part fut celle de Créteil : son ambulance recueillit presque tous les blessés; Le lendemain, l’intendant se plaignait à Vinoy que le Dr. Anger et son personnel eussent déployé trop de zèle; le général prit mal la chose, et déclara tout net que « peu lui importait par qui étaient secourus les blessés, pourvu qu’ils le fussent ». A dater de ce jour, il prit Anger en affection. L’ambulance Hertford fut employée dans tous les combats et rendit des services de plus en plus appréciés; le 27 novembre, elle devenait officiellement l’ambulance du grand quartier général. Anger fit preuve, durant ces longs mois de siège, d’un esprit d’organisation, d’une activité, d’une bravoure qui lui valurent l’admiration de tous; en décembre, au plateau d’Avron, Vinoy le proposa pour la croix : « Jamais croix n’a été mieux méritée, écrivait le général, et ne sera mieux portée ». Il la reçut en février 1871. C’était une croix de guerre, et c’est pour cela, sans doute, que, malgré les désirs de ses proches, il répugna toujours à faire lever l’étrange oubli qui, après vingt-sept ans de services hospitaliers, le laissa prendre sa retraite sans le moindre témoignage de gratitude publique.

Au début de la Commune, l’ambulance Hertford était reconstituée et fonctionnait du 18 avril au 3 juillet 1871. Elle avait recueilli et soigné, au cours des deux sièges, plus de 1.500 blessés.

Tels furent les débuts de Théophile Anger; ils expliquent la trempe de caractère dont il devait faire preuve jusqu’à la fin.

En 1872, il est nommé chirurgien des hôpitaux, et c’est alors que s’ouvre la période la plus brillante de sa carrière chirurgicale. On disait couramment de lui : c’est le meilleur élève de Nélaton. Les succès de clientèle ne se firent pas attendre.

Des dix années qui suivirent datent aussi ses principaux travaux; c’est d’abord, en 1872, sa thèse d’agrégation sur le cancer de la langue : la description qu’il y donnait, en particulier, des diverses formes d’adénopathies, était toute nouvelle. Il revint à plusieurs reprises sur le cancer lingual et son traitement, et, deux ans après, il précisait les règles de la ligature efficace de l’artère linguale au-dessus de la grande corne.

Il s’occupa beaucoup des diverses tailles, et, l’un des premiers, il eut le mérite de rappeler l’attention sur la taille hypo-gastrique.

Son procédé auto-plastique pour la cure de l’hypospadias et de l’épispadias est bien connu.

Il avait imaginé une instrumentation spéciale pour la pratiquer, et je me souviens toujours de l’impression de l’assistance et de Verneuil, qui l’avait convié à venir opérer à sa clinique, en le voyant retirer d’une vessie, par son procédé, trois énormes calculs. L’instrumentation a vieilli, mais la voie était tracée.

Il avait montré, dès 1872, qu’avant tout essai de réduction dans les luxations de l’épaule, il convient d’explorer la sensibilité cutanée du moignon, ou de conclure d’emblée, si elle est amoindrie ou supprimée, à une lésion du nerf circonflexe. A la réduction des luxations, il avait appliqué la méthode des tractions élastiques, par les gros tubes de caoutchouc, qui, dans les cas difficiles, bien maniées, donnent de précieux résultats; du reste, il avait largement étendu les indications de la traction caoutchoutée, et, pour les pieds bots, pour le redressement des déformations coxalgiques, il avait construit une série d’appareils ingénieux, qu’il surveillait avec une patience infinie.

Je ne fais que rappeler son procédé opératoire pour l’ongle incarné, son traitement des kystes à contenu muqueux, et, en particulier, de la grenouillette par les injections de chlorure de zinc, et des tumeurs érectiles par les injections de liqueur de Piazza.

Ces documents ne représentent, du reste, que fort incomplètement son activité chirurgicale; il écrivait peu, et surtout il n’écrivait jamais que ce qu’il tenait pour bien démontré et définitivement acquis. Il ne s’arrêtait pas aux théories ni aux phrases; il était homme d’action, avant tout.

Hélas! Cette carrière scientifique et professionnelle, qui s’annonçait avec tant d’éclat, devait être enrayée en 1882; de graves désordres de santé forcèrent Théophile Anger à prendre un long repos; un accident le privé du fonctionnement de son bras droit. Il se rétablit, mais le coup était porté; il se résigna, sans se plaindre, avec le même courage simple dont il avait donné tant de preuves en 1870.

Il reprit son service, il opéra de nouveau; il mettait une coquetterie particulière à dissimuler la gêne de son coude droit, et souvent il y réussissait. En devenant « conservateur », il eût pu continuer seul à fournir sa besogne hospitalière; mais il y répugnait, il était chirurgien dans l’âme; il voulait assurer à ses malades toutes les ressources de la chirurgie transformée.

Ce fut alors qu’il appela près de lui deux de ses anciens internes, devenus chirurgiens des hôpitaux. Tuffier fut son premier assistant à l’hôpital Beaujon. Je succédai à Tuffier. J’ai gardé des quatre années que je passai près de Théophile Anger un souvenir ému; et ce fut là, dans cette intime collaboration journalière, dans cette responsabilité partagée, que j’appris à bien le connaître. Il n’opérait presque plus, mais rien ne lui échappait; il m’entraînait aux interventions nouvelles; son diagnostic était toujours net, sa décision prompte. Jamais il ne conseillait les atermoiements et les demi-mesures; c’était lui qui, bien souvent, allait de l’avant.

Que de fois ne l’ai-je pas vu, près de la table où j’opérais, silencieux, la tête penchée, le regard lointain; il semblait absorbé par quelque rêve; non, il s’effaçait pour me laisser faire; à la moindre complication, il se réveillait soudain, et, de quelque rapide conseil, il me remettait dans le bon chemin. Il avait, à un degré supérieur, l’esprit chirurgical, le sens de la chirurgie active et bienfaisante. Je lui dois beaucoup; il fut pour moi un maître, au sens complet du mot.

En 1899, il quittait les hôpitaux, et, dès lors, il sut organiser sa vie, se rendre utile à tous, se consacrer aux siens et à ses amis; il ne connut pas les désœuvrements de la retraite. En vérité, il fut heureux; il avait une philosophie sereine, un peu rude parfois dans son expression; il ne connaissait ni l’envie ni la rancune; fier et modeste, il ne jalousait personne et ne regrettait rien. Son fils et sa fille, qu’il avait élevés lui-même (il était veuf depuis 1886), lui avaient réservé de grandes joies, et ses petits-enfants furent ses derniers rayons.

C’était un fort, ce vieillard au doux sourire : il avait eu la bravoure du soldat, l’énergie du chirurgien, la patience du sage. Et, pour tirer la leçon morale de sa vie, il suffira de transcrire la première phrase du testament qu’il a laissé : « *Je ne saurais mieux commencer, écrit-il, qu’en rappelant une parole dernière de mon cher et vénérable maître Nélaton, qui, sur son lit de mort et en exhalant son dernier souffle, disait : « Ne faites pas de bruit; faites du bien ». Toute ma vie je me suis efforcé de mettre ces sages conseils en pratique et je crois y avoir réussi. »*

ooOOOoo

# A LA SUITE DE NAPOLÉON III

Metz, 28 juillet 1870

Partout sur le passage du train, nombreuses marques de sympathie. A Commercy une jeune dame blonde et charmante nous offre des cigares. A Pont-à-Mousson des jeunes filles nous présentent des verres pleins de vin ou en versent dans des bouteilles.

A mon arrivée à la gare à Paris, la première figure que je rencontre est celle de Larey accompagné de Gubler. Je l'aborde et me présente à lui comme chirurgien des ambulances internationales. A Epernay, il me demande si c'est Nélaton qui m'envoie. Sur ma réponse affirmative, Il fait un nez mais un nez..., mais un nez, long comme de Paris à Metz, il se dit fatigué avec un point de côté et un épanchement pleural. Le fait est qu'il n'a guère mangé que des fraises à Epernay. Son nez me fait encore rire... ah, quel nez !

Metz, 1er août

Bien logé, bien nourri, je me trouve content de mon sort. Seulement je m'ennuie, oui, je m'ennuie de n'avoir rien à faire. Passons donc notre temps à écrire.

Je remarque qu'il y a peu d'hommes capables de rendre de réels services dans la suite de l'Empereur.

Conneau est âgé et maladif. Un brave homme, d'une discrétion à toute épreuve, répondant à peine, un véritable muet.

Corvisart parle beaucoup, veut faire de l'esprit, mais n'y parvient pas : un bon garçon du reste, très affable, très obligeant, bien au-dessous de Conneau qui a du moins la volonté et sait mieux agir que dire.

Les officiers d'ordonnance, jeunes gens la plupart de bonne famille, bons garçons. Un seul, Pierron, travaille et pourra rendre des services.

Le général de est une bonne vieille croûte, qui critique tout, bâtit l'histoire à sa fantaisie, redoute beaucoup les Prussiens.

Metz, 4 août, 11 h. du soir.

Enfin soulageons mon cœur. Jusqu'ici je n'ai pas encore trouvé au Quartier Général un seul homme, Nélaton en étant parti hier. L'Empereur n'est pas entouré d'un seul homme que je connaisse à la hauteur de la situation. Il ne se laisse pas aborder franchement, c'est plutôt une cour qu'un Quartier Général.

D'ailleurs mauvaises nouvelles de l'armée. Les Prussiens sont entrés en France du côté de Bitche. La division Douay a dû se replier devant trois divisions prussiennes,. Le Général est blessé grièvement. De là grande tristesse au quartier. On craint que les communications avec Mac-Mahon ne soient interrompues. Encore une défaite demain et nous nous replions sur Paris forcément. Il y a longtemps que j'ai dit au comte Plater que je voyais cette guerre avec des angoisses patriotiques et j'avais bien raison. Je suis ici à Metz depuis huit jours. Or sur les fortifications de Metz je n'ai vu qu'un canon qui est braqué près de la porte Chambière. Il me semble qu'il n'y a ici aucune garnison et malgré ces telles fortifications, je crois que les Prussiens arrivant demain s'empareraient de Metz sans coup férir. C'est triste, mais c'est comme ça. Et dire qu'il y a seulement un Bataillon de voltigeurs pour garder Metz et l'Empereur.

Metz, 5 août.

Aujourd'hui les visages étaient en partie rassérénés. L'Empereur est monté se coucher aussitôt après le déjeuner. Les nouvelles d'aujourd'hui, tout en confirmant l'échec de la division Douay, à Wissembourg, et la mort de ce Général, prennent moins d'importance. Douay avait trois brigades contre dix au moins. Une dépêche prussienne arrivée tout à l'heure par voie de Genève dit : « *Brillante, mais sanglante victoire. Wissembourg emporté d'assaut. Division Douay en déroute. Un canon pris. Cinq cents prisonniers non blessés dont beaucoup de Turcos. Général Douay mort »*. On s'attend à ce que Mac-Mahon leur administre aujourd'hui ou demain une bonne tripotée.

Conneau, après le déjeuner, m'a raconté en détail les commencements de sa vie. Il est né en Italie, et est d'origine corse, de Bastia, je crois. Vers la fin de ses études, pendant les vacances, son père le chargea de porter une lettre du Roi Louis qui habitait une campagne des environs de Florence. Dans l'allée qui menait au château, il rencontra le Roi, en voiture. A cette époque le père de l'Empereur était impotent et était obligé de faire attacher sa plume pour écrire et signer son nom. Le Roi fit arrêter sa voiture, prit la lettre et interrogea le jeune Conneau. Comme son secrétaire venait de le quitter, le Roi vint à Florence, parla au père de M. Conneau et comme celui-ci se trouvait en vacances et avait une belle écriture, très lisible, proposa au père de prendre le fils comme secrétaire. Le jeune secrétaire gagna rapidement la confiance du Roi et de la Reine, et se lia d'amitié avec le fils aîné du Roi, par conséquent avec le frère aîné de l'Empereur, mort depuis. A la fin des vacances le Roi Louis s'en fut à Rome et proposa au jeune homme de l'accompagner, ce que ce dernier accepta de grand cœur, n'ayant jamais vu Rome. Au bout de trois mois le métier de secrétaire lui devient une charge, et, il en avait assez, selon son expression. Il retourna donc à Florence, où, grâce au concours, il obtint une bourse pour étudier la médecine. Reçu médecin, il alla se fixer à Rome pour obéir au désir de son père. Là, il retrouva le Roi Louis, la Reine et le fils aîné, devint le médecin de la maison, des domestiques d'abord puis des maîtres. Déjà il se faisait une petite clientèle lorsqu'éclata la révolution de 1830. Sans être initié lui-même au carbonarisme qu'il n'aimait pas, il se trouva lié d'amitié intime avec le prince Louis, carbonaro, et quelques autres jeunes gens également affiliés au carbonarisme. Il les soigna, favorisa leur fuite en donnant ses passeports, et peu à peu passa pour un des principaux chefs de cette société secrète. Le complot des carbonari découvert, il lui fallut songer à sauver ses amis. Un jour il sauva la vie à son beau-frère Passalini dans les circonstances suivantes : Les carabiniers du Pape, massés dans la cour de l'hôtel des postes, à Rome, tiraient sur les carbonari ameutés sur la place de la Colonne-Justinien (je crois). Le beau-frère et lui se trouvaient cachés derrière la colonne. Les carabiniers firent une charge, et les carbonari furent obligés de s'enfuir. Mais ils rencontrèrent presque aussitôt cinq carabiniers qui croisaient la baïonnette devant eux. Passalini qui était très grand et vigoureux se jette sur le caporal des carabiniers, et d'un coup de pistolet le blesse à l'épaule et lui enlève son arme. Au même instant Conneau tirant deux pistolets de sa poche les brandit en l'air et passe entre les baïonnettes des carabiniers. Mais son beau-frère avait été assailli par les quatre autres carabiniers qui le maintenaient couché par terre, percé de quatre coups de baïonnette dont un très grave à la cuisse. Conneau l'apercevant, retourne sur ses pas et tire ses deux coups de pistolet sur les carabiniers, qui, surpris par derrière et étonnés, lâchent un instant Passalini. Celui-ci profite de ce moment pour s'échapper, Conneau à sa suite. Après cette équipée il soigna les blessures de ses amis, et alla quêter de l'argent pour les faire évader de Rome. Mais dès lors ses relations avec les carbonari l'avaient rendu tellement suspect qu'on le poursuivit à son tour et qu'il eût de grandes difficultés pour échapper aux soldats du Pape. C'est alors qu'il vint en France, où il compléta ses études médicales à Paris. Puis la Reine l'appela en Suisse ou en Allemagne auprès d'elle, et depuis lors il est resté attaché à la famille, sans l'avoir presque jamais quittée.

5 août.

L'Empereur, selon moi, agit sans plan bien arrêté. Il me semble que l'affaire de Wissembourg n'est qu'une démonstration sans portée, et que le gros de l'armée prussienne se porte sur Thionville. Aussi me semble-t-il que l'Empereur commet une grande faute en commandant à Frossard de porter son quartier général à Forbach. Il me paraît évi-dent que les Prussiens ayant pour base Sarrelouis vont se jeter en masse sur notre gauche et l'écraser. Voilà ce que c'est que de faire la guerre sans plan ni but bien déterminé. Nous en sommes réduits à défendre notre territoire, et nous nous ferons battre en détail. Mon seul espoir est dans la valeur du pioupiou français.

Camp de Châlons, mercredi 17 août.

Pauvre petit confident, combien je suis heureux de te retrouver. Avec toi seul, je puis causer déboutonné. Jabotons d'abord sur cet excellent M. Conneau. C'est très vrai ce que me disait de lui Nélaton. Conneau est un homme simple, très modeste et sa modestie n'égale que son dévouement à l'Empereur. Il fuit les honneurs, se cache, se rapetisse encore pour ainsi dire malgré sa petite taille, pour ne point paraître. Avant-hier, à Gravelotte on lui offre un lit. Pour ne déranger personne, il le refuse, et passe la nuit dans la voiture. Aussi n'ai-je pas cru devoir laisser seul un homme de son âge, et au lieu d'aller coucher dans un grenier sur la paille où j'eusse été mieux, j'ai passé la nuit à côte de lui. Il m'a parlé assez longuement de son frère. Il paraît que c'était un marin très distingué. Pendant dix ans cet homme a fait la traite des noirs, à la barbe des Anglais. Son audace était extrême. Deux traits suffisent pour la caractériser. Un jour, son navire chargé de noirs rencontre en pleine mer une frégate anglaise qui lui court sus. Le capitaine Conneau se met en panne, ou plutôt déploie toutes voiles, mais en sens contraire. Puis arrivé au navire de guerre anglais, il fait une manœuvre et les mâts de son bateau en vertu de la force acquise touchent le navire anglais et lui brisent tous ses mâts, le mettant dans l'impossibilité de poursuivre.

Une autre fois, le capitaine Conneau ayant toujours une cargaison d'esclaves, est poursuivi entre deux îles des Antilles par un navire anglais, et il allait être atteint, lorsque le capitaine fait brusquement une manœuvre, qui imprime à son bateau une secousse tout à fait semblable à celle qu'il aurait éprouvé en touchant un banc de sable ou un bas-fond. Le navire anglais, témoin de cette secousse, s'imagine que le vaisseau du capitaine Conneau a touché, et comme il a un tirant d'eau plus considérable, il s'arrête brusquement dans la crainte d'échouer. Pendant ce temps le capitaine Conneau s'éloigne et file au large. L'amiral Bouet, connaissant la capacité du frère de M. Conneau, a voulu plusieurs fois le faire engager dans la marine impériale, mais Conneau a toujours refusé de prendre du service. Il a acquis une assez belle fortune en Amérique où il vit maintenant tranquille et retiré des affaires.

Reprenons maintenant l'histoire de notre triste campagne. Nous avons quitté Metz le dimanche 14 août, vers 1 h, pour nous rendre à Longeville, c'est-à-dire à 4 ou 5 kilomètres de Metz en arrière de la Moselle. Sur la route, encombrement indescriptible de chariots, de caissons, etc... enfin nous arrivons. Mais bientôt nous entendons le canon gronder de l'autre côté de la Moselle, vers Borny. J'avoue que cette canonnade qui frappe mes oreilles pour la première fois m'a fortement ému. C'est en proie à cette vive émotion que je monte avec le Commandant Laurey vers les hauteurs du fort Saint-Quentin. Là, au milieu des vignes, nous apercevons ça et là des feux de peloton et des feux de tirailleurs. On distingue nettement la fusillade; mais faute de longue vue, il est impossible de bien apprécier les positions diverses de l'ennemi de celles de nos soldats. Cependant à un moment donné, nous entendons les hommes du fort Saint-Quentin crier : Bravo! Vive la France; je redescends alors et viens rendre compte à l'Empereur de ce que j'ai vu. Ce n'est qu'à la nuit que nous apprenons que les Prussiens ont été chassés de leurs positions avec des pertes considérables. Nous nous couchons tranquillisés dans une maison abandonnée par les habitants.

Le lendemain, 15 août, à 5 h., nous sommes debout et nous apprêtons à partir quand tout à coup le canon retentit tout près de nous. Les Prussiens avaient braqué 2 pièces de canon sur le pont du chemin de fer, à 500 mètres de la maison habitée par l'Empereur. Il en est résulté pendant une demi-heure une panique assez grande. Quelques obus tirés du fort ont passé sur nos têtes et délogé les Prussiens, Pour éviter l'encombrement l'Empereur est monté à cheval avec sa suite. Pour ne pas abandonner M. Conneau seul, je suis monté avec lui en voiture. Après des arrêts multipliés, nous arrivons enfin à une cabane dite le Point du Jour, où nous retrouvons l'Empereur. Nous allons ensuite coucher à Gravelotte, et là nous voyons défiler devant nous des masses de troupes, et surtout des files indéfinies de voitures, d'ailleurs admirablement disposées. Là, Bazaine s'est montré à nos yeux comme un vrai et bon général. Dans sa marche sur Verdun, il a placé tous ses bagages et toute son artillerie au centre sur la route de Metz à Verdun, les bagages sur la droite, l'artillerie sur la gauche, le tout faisant deux immenses files de voitures, longues de 7 ou 8 kilomètres. Infanterie et cavalerie marchent sur les côtés à travers champs et à une distance variant de 2 à 6 kilomètres. Un fait suffira pour montrer combien le maréchal possède son armée. Il était presque nuit. Un bataillon de la Garde arrive à Gravelotte et le Commandant ne sachant trop où était son campement s'informe auprès des officiers de l’Etat-Major. Alors le Maréchal s'avançant vers l'Officier lui indique le chemin et le lieu précis du campement en l'avertissant qu'il trouvera là un autre bataillon qui l'attend pour partir à son tour. Ainsi, voilà un Maréchal qui connaît non seulement la marche et le campement de ses Corps d'Armée, de ses divisions, mais de ses bataillons. Je considère Bazaine comme le seul général à la hauteur de sa situation ; il me semble seulement qu'il manque un peu d'audace et qu'il ne doit pas avoir de ces traits de génie qui caractérisent les grands hommes de guerre.

La nuit venue, toute la maison de l'Empereur se met en quête de lits dans le village. Personne ne pense à ce brave Conneau qui, il faut l'avouer, n'est pas difficile. J'aurais préféré coucher dans un grenier ; mais pour ne pas l'abandonner, je vais avec lui coucher dans une voiture, où nous avons assez mal dormi. Rien de plus curieux et de plus imposant que le campement de l'armée de Bazaine, à Gravelotte. Partout autour de nous à une distance de cinq à sept kilomètres des feux brillants et étincelants, disparaissant un moment pour reparaître ensuite. Puis au milieu du murmure lointain des voix et des hennissements de chevaux, la voix des grand'gardes, et de temps en temps des détonations sur le front des troupes, aux avant-gardes. Ce spectacle, que je vois pour la première fois, a quelque chose d'imposant et de grandiose, dont je ne puis comparer l'effet qu'à ce sentiment vague mais profond, que me produisit autrefois l'aspect de la campagne de Rome avec sa nudité et ses immenses aqueducs.

Camp de Châlons, jeudi 18 août.

Hier soir mercredi. l'Empereur nous a lu une dépêche de Bazaine, conçue à peu près en ces termes, et datée des environs de Metz, le mardi 16 Août, au soir. « *Grande bataille toute la journée. J'ai couché dans les positions occupées par l'ennemi au commencement de la journée. Demain mercredi, je vais me rapprocher de Metz pour me ravitailler et reprendre la route de Verdun un peu plus au Nord »*.

Cette dépêche me fait tout à fait l'effet d'être la nouvelle d'une victoire sans conséquences stratégiques. Bazaine n'aura pu parvenir à mettre en déroute l'armée prussienne, et il se sera retiré vers Metz pour reprendre des munitions et engager une affaire plus décisive. Malgré le peu de conséquence de la bataille, ce demi-succès a soulagé les cœurs au Quartier Impérial, et le prince Napoléon a recouvré subitement la gaîté et l'entrain en entendant cette dépêche, si bien que le général Reille soudainement s'en est indigné, et tout haut, à table, vis-à-vis le Prince, me disait : *« C'est indigne, je ne puis supporter plus longtemps ce couard, qui... de peur dans sa culotte, et qui devient vantard et vaillant dès qu'il apprend une bonne nouvelle. Ah ! le c…, je ne sais ce qui me retient de lui envoyer cette bouteille par la tête, »* et de fait, je crois qu'il l'eût fait, si je n'avais retenu son bras. Le Général était devenu rouge de colère et allait se porter à quelque extrémité, si je ne l'eusse apaisé.

Ce matin est arrivé au Camp un officier d'ordonnance de Bazaine avec des détails sur la bataille du 16. Il raconte quelques faits intéressants, isolés et sans importance. Mais il en résulte évidemment pour moi que Bazaine a dû se retirer sur Metz et que la route directe de Verdun est barrée par les Prussiens.

Au camp rien de bien intéressant. Hier soir l'Empereur a donné ordre à Larey et à l'Aumônier d'aller rejoindre le Quartier Général de Bazaine. L'ordre a dû sembler dur à Larey, car il faisait une drôle de figure. — L'Empereur a également résolu aujourd'hui de se débarrasser d'une partie de ses bagages. Chaque officier ne conserve plus qu'une cantine, et les deux tiers des voitures ont été retournées sur Paris.

Paris, 19 août.

Ce matin après le déjeuner, l'Empereur m'a fait appeler et m'a donné ordre de retourner à Paris. Deux heures après, je partais pour Reims avec le général de Reville. Après des arrêts et des retards multiples, me voici à Paris, Grosjean comme devant.



Napoléon III

Getheniville, mardi soir 25 août.

Me voilà revenu au camp. Samedi matin, Nélaton me conduisit aux Tuileries. J'y vis l'Impératrice qui me parut très contrariée de mon retour et me pria instamment de retourner près du Quartier Général, de me tenir dans le voisinage prêt à me mettre en rapports constants avec Conneau. Comme je ne voulais pas aller comme une girouette tournant à tout vent, avant de partir j'écrivis à Conneau et c'est sur sa lettre que je suis revenu au quartier impérial, dans les mêmes conditions. Me voilà installé, ce soir, chez une vieille fille, si j'en juge par sa mine, avec le commandant Duperré et Conneau, à deux pas de la maison habitée par l'Empereur. Nous partons demain à 4 heures. J'ai retrouvé les mêmes figures au Quartier et il faut bien l'avouer, la même incapacité. On m'accable de questions sur Paris, l'état des esprits, etc... Je raconte mes impressions et leur avoue nettement que de grands succès peuvent seuls sauver l'empire. Le Prince n'est pas là. Il est allé à Rethel par chemin de fer. De Reims à Getheniville, je passe au milieu d'un grand nombre de troupes et j'y constate une grande quantité de traînards. Sur la route, je devance deux ambulances internationales, celle de Pamard et celle de Trelat. Tout cela marche pêle-mêle, sans ordre et me semble assez mal conduit.

Rethel, mercredi 24 août.

Partis à 4 h. du matin de Getheniville, nous sommes venus ici par des chemins détournés et en faisant un long circuit pour ne pas gêner le mouvement des troupes. Je suis installé chez un boulanger, un brave homme qui m'a forcé d'accepter un verre de vin en arrivant. Dans la soirée, tous les environs de Rethel se couvrent de troupes et les camps s'établissent. Un grand mouvement règne dans la gare où arrivent, une foule de convois, apportant artillerie, vivres, munitions, etc... tout cela au milieu d'un désordre considérable. Il y a plus de quinze trains à la suite les uns des autres, et vers le soir, il y a eu un tamponnement sans conséquences graves.

Mon domestique est enfin arrivé; mais il n'a ni mon cheval ni ma cantine. Je l'ai cherché en vain toute la journée. Force m'est donc de le renvoyer à Paris, et je reste sans bagages, sans vêtements autres que ceux qui me recouvrent en ce moment. Je suis obligé de demander quelques services à l'un ou à l'autre pour n'être pas trop malpropre.

Rien de nouveau au Quartier Général. Cependant je ne m'explique pas pourquoi les troupes font séjour à Rethel. Le mouvement de Mac-Mahon ne peut réussir sans une célérité et une promptitude très grandes, et je ne vois pas qu'on tienne compte de cette nécessité.

Un incendie a éclaté aujourd'hui dans la ville et porté le trouble dans la population. Les soldats ont pris peu de part à la lutte contre le feu. Quelques-uns seulement se sont bien montrés. J'ai fait la chaîne quelque temps. Mais l’eau est venue à manquer et j'ai regagné mon domicile.

Ce soir j'ai rencontré dans les rues de la ville Terrillon et Pamard. Ils ont une petite ambulance, mais bien conduite je crois.

Tourteron, 28 août, vendredi.

Au petit jour, nous sommes partis de Rethel pour Tourteron. Pour ne pas retarder la marche de l'armée, nous avons pris d'abord la route de Mézières, puis un chemin mauvais et montagneux et nous sommes arrivés à Tourteron, vers 1 heure. C'est un gros village, bâti sur le flanc d'une colline, entouré de bois et de forêts. On dit que c'est l'un des trois passages de l'Argonne. Le temps, du reste, a été affreux toute la matinée. On patauge dans un pied de boue. J'habite avec Conneau, Corvisart et Duperré une maison voisine de celle du Maire où s'est installé l'Empereur. Toute la journée les troupes défilent, toujours de nombreux traînards, surtout dans l'infanterie de marine.

Le Chesne-Populeux, 27 août.

Ce matin, à 7 heures, le Prince Impérial a quitté Tourteron avec sa Maison pour aller à Mézières. Il y a longtemps qu'on eût dû le renvoyer. A 8 heures, nous partons nous-mêmes pour le Chesne-Populeux où nous arrivons vers 11 heures. Le Chesne est un gros bourg bien situé, sur le canal des Ardennes. L'Empereur descend chez le maire, un vieux propriétaire, bête et rapace. Je vais loger chez le notaire, après avoir mangé un morceau sur le pouce. Il y a dans le bourg un va et vient incessant et une grande confusion. Là, je rencontre Pamard, Terrillon, etc... avec leur ambulance. Vers le soir arrivent quelques blessés, qui nous viennent des environs de Buzancy où a eu lieu un engagement entre des hussards français et les hulans. Nous installons ces Hommes chez les sœurs et les pansons. Le Capitaine de hussards (brigade de Bernis) raconte qu'envoyé en reconnaissance vers Buzancy, il a été attaqué soudainement par les Prussiens qui se trouvaient en sous-bois, avec de l'artillerie. En même temps, un escadron de Hulans débouchait du bois et se met en devoir de les charger. Le Capitaine Français fait mettre ses hommes de chaque côté de la route et tombe sur l'ennemi qui occupait la chaussée. On s'est battu corps à corps, à coups de sabre. J'ai vu pour ma part deux officiers avec de grands coups de sabre sur le sommet de la tête. Il y a eu quelques hommes tués. Les nôtres se sont retirés en bon ordre. Somme toute, engagement insignifiant.

Il est probable que cette nuit, il y a eu contre-ordre. Car toute la nuit l'artillerie a passé sous mes fenêtres pour repasser le canal. J'imagine que Mac-Mahon trouvant des troupes ennemies sur sa route, a rebroussé chemin pour gagner Carignan, au lieu de marcher droit sur Buzancy, Dun et Etain, c'est-à-dire sur la route directe de Metz. Mac-Mahon perd de jour en jour dans mon estime. Il marche évidemment sans but bien déterminé, et ne semble avoir à cœur que d'éviter un engagement avec l'ennemi. Mais de ces marches et contremarches résulte la perte d'un temps extrêmement précieux, et il est bien à craindre que nous ne soyons coupés et bloqués.

Stonne, 28 août.

Affreux petit village, surtout par une pluie incessante, situé ou plutôt perché au sommet de coteaux boisés, Stratégiquement c'est une belle position de combat. Car ces Hauteurs sont faciles à défendre même contre des forces bien supérieures. Nous sommes tous installés avec l'Empereur dans une maison de paysan des plus pauvres. Il n'y a qu'un lit pour l'Empereur. Tout l'Etat-Major se tient dans une autre pièce, que nous avons garnie de paille faute de lits et de sièges pour s'asseoir. C'est une des plus mauvaises nuits que j'ai passées. En outre, je manque de tabac et ce n'est pas fait pour me consoler de toutes les fautes que je vois s'accumuler autour de moi. Mac-Mahon et son Etat-Major logent à la maison d'école à deux pas de nous. Enfin nous nous arrangeons tant bien que mal, et quand les vêtements ont été séchés et les ventres remplis, la gaîté est revenue peu à peu. Nous étions là une quinzaine, couchés sur la paille; mais le moyen de dormir avec une trombine comme celle de Lauriston. Ce gros et brave garçon ronfle comme une musique allemande et réveille forcément tous ses voisins. Heureusement Corvisart est là avec ses cartes, et les deux inséparables joueurs ont manipulé les cartes une grande partie de la nuit. Au petit jour chacun fait sa toilette de son mieux et après le déjeuner nous partons pour Raucourt.

Raucourt, 29 août.

L'Empereur est venu à cheval à Raucourt. Je suis monté en voiture avec Conneau et quelques autres. Quoique nous n'ayons pas fait plus de deux ou trois lieues, toute l'après-midi a été employée à cette marche, c'est assez dire que nous avons dû faire des stations de une à deux heures pour ne pas embarrasser la marche de troupes. Raucourt est un gros bourg bien situé, assez riche. La petite ville est dominée par des collines, sur les flancs desquelles les troupes ont campé. J'ai vu passer trois régiments en assez bon ordre ; mais les soldats quittent leurs rangs pour aller à la maraude, au tabac, etc... On en voit qui portent des poules, des oies au bout de leurs baïonnettes. Toujours l'indiscipline qui nous tue. Au Quartier Impérial, rien de nouveau. On suit Mac-Mahon, en obéissant à tous ses ordres.

Cette nuit les turcos ont volé notre caisse de chirurgie à notre barbe pour ainsi dire. On a retrouvé la caisse défoncée au milieu de leur camp.

Carignan, 30 août.

Mauvaise journée, à 8 heures nous quittons Raucourt. L'Empereur est à cheval. Je monte en voiture avec Conneau, Reubry, etc... En route nous serrons la main à Robert, Mitchell, Carette et plusieurs autres zouaves engagés volontaires qui marchent avec le bataillon du 3e grenadiers affecté à la garde de l'Empereur. Il est vrai que ce bataillon ne se trouve avec l'Empereur qu'en vertu d'un ordre mal compris.

À Verdun, en effet, l'Empereur en partant avait donné ordre au bataillon de rejoindre son régiment. Cet ordre fut mal compris et le bataillon prit le chemin de fer dans la nuit pour revenir à Châlons. Depuis lors le bataillon a accompagné l'Empereur partout.

Vers dix heures, nous passons la Meuse à Mouzon et nous nous arrêtons à une grande ferme située sur les hauteurs entre Mouzon et Carignan. Nous étions là depuis une heure, lorsque nous entendons la canonnade du côté de Beaumont. C'était le corps de Failly, qui avait été surpris et bientôt battait en retraite. A ce moment, trois corps d'armée avaient passés la Meuse : celui de Lebrun campé dans d'excellentes positions sur les hauteurs où nous nous trouvions, à Vau et Moulin, celui de Ducrot qui marchait sur Carignan, et celui de Douay qui était du côté de Rémilly. La ligne de bataille devait être assez étendue : deux lieues d'après l'aspect de la fumée. La canonnade était très nourrie. Vers une heure l'Empereur monte à cheval avec sa maison et se dirige vers Moulin aux avant-postes de Lebrun. Je le suis à pied et en courant. En route je m'arrête pour soigner un artilleur qui avait eu la tête écrasée par la roue d'un caisson. Enfin nous arrivons sur des hauteurs dominant la plaine de la rive droite de la Meuse. Nous trouvons là le général Lebrun avec deux batteries en position. Il avait fait tirer quelques coups de canon à perte de vue sur une maison blanche où il avait cru apercevoir des Prussiens. Du point culminant où nous étions, nous voyons le Corps de Failly battre en retraite d'une façon désordonnée. Alors la canonnade cesse et bientôt arrivent les premiers fuyards.

L'Empereur rejoint son campement et nous nous mettons en route pour Carignan. Ajoutons qu'en montant sur les hauteurs occupées par Lebrun, le régiment de chasseurs d'Afrique de Gallifet est passé devant nous au galop et en poussant les vivats les plus accentués.

Je ne puis encore m'empêcher de consigner ici l'impéritie de nos Chefs de Corps. Ce matin j'entendais dire au général Lebrun : « *II n'y a pas un Prussien à dix lieues à la ronde* », et quelques heures après, Failly était surpris dans son camp. Or tous les paysans nous disent que les Prussiens occupent Stenay et tous les bois environnants depuis plus de dix jours ; qu'ils y ont établi des batteries et que leur quartier général est à Dun. Tous demandent des fusils pour repousser les Hulans.

Nous sommes repartis vers 4 heures de la ferme de Vau pour descendre à Carignan. La population nous accueille avec empressement. Déjà nous voyons le corps de Ducrot en train de camper dans la plaine en avant de Carignan. Dans les rues, à 6 heures, circulent déjà des fuyards du corps de Failly, Ils accostent les habitants qui s'attroupent pour les entendre et leur donnent de l'argent ou des aliments. Il paraît que des généraux du corps de Failly ont crié, à Beaumont : « Sauve qui peut » On cite notamment le général Guyot de l'Espare. Vers 6 heures, on entend de nouveau la canonnade du côté de Mouzon. Il paraît que les Prussiens nous ont poursuivis et qu'ils tirent sur Mouzon. Au quartier, l'on est navré de la lâcheté des troupes. Des régiments entiers ont tourné le dos à l'ennemi. Wimpfen assistait au combat ; il devait remplacer le soir même de Failly et prendre le commandement de son Corps d'Armée.

Sedan, 31 août.

Hier soir à Carignan, nous étions en train de dîner lorsqu'arrive la confirmation de l’échec de Failly, ou plutôt de son désastre. A peine avons nous eu quelques tués et blessés, cinq cents au plus, et nos troupes ont tourné le dos. On voit arriver les artilleurs avec leurs chevaux-sans pièces. L'Empereur se lève de table au milieu du dîner et une heure après nous recevons l'ordre de partir immédiatement pour Sedan. Je n'ai jamais rien vu de plus triste que cette retraite ou cette fuite. Nous partons au milieu d'une nuit très obscure, un homme avec une lanterne nous précède et nous sortons par une porte de derrière seuls, un à un, mornes, silencieux. Nous arrivons à la gare où au bout d'un quart d'heure arrive un train spécial qui doit nous emmener à Sedan. Si l'obscurité de la nuit eût permis de voir les visages, plus d'un aurait été vu les larmes aux yeux et la honte au front.

Vers 11 heures, nous arrivons à Sedan. Tous à pied, en silence, nous nous dirigeons vers la ville, dont on a assez de peine à se faire ouvrir les portes. Après une demi-heure de marche nous entrons à la Préfecture, qu'occupait encore la veille le Prince Impérial. Puis nous nous séparons pour chercher gîte en ville. Mais déjà tous les hôtels sont pleins de fuyards qui ont retenu les chambres. Ainsi à l'hôtel de l'Europe (je crois), qui donne sur la place de Turenne, nous trouvons plusieurs officiers d'artillerie, dont un colonel, sortant ivres d'un dîner, et pouvant à peine monter l'escalier pour gagner leurs chambres. Encore s'ils ne se vantaient pas de leurs prouesses ; tous ces gens sont du corps de Failly et ont si bien tourné le dos qu'ils ont trouvé des jambes pour arriver avant nous malgré une distance double. C'est affreux et cela fait mal à voir. Enfin, je trouve une chambre de bonne, à la Préfecture, et je vais y prendre un peu de repos.

Sedan, 31 août, soir.

II n'est pas besoin d'être général ni même soldat pour voir que toute l'armée va être prise dans Sedan, comme dans une souricière. Dès le matin, on voit errer des traînards ou des fuyards dans les rues. Pendant la nuit dernière, l'armée de Mac-Mahon a opéré un mouvement de retraite sur Sedan, et dès le point du jour toutes les troupes du maréchal campaient sur les coteaux qui dominent la rive droite de la Meuse. La ville elle-même est bâtie sur la rive droite de la rivière et protégée du côté de la plaine par des fortifications d'ancienne date mais insuffisantes pour la protéger des obus et des boulets lancés par l'artillerie prussienne. En outre, sur la rive gauche de la Meuse s'élèvent des collines en amphithéâtre, du sommet desquelles on peut bombarder aisément la ville. Or dès dix heures du matin, on voyait l'armée prussienne prendre position sur ces hauteurs, à deux ou trois kilomètres des remparts, et y établir de nombreuses batteries.

Mû par la curiosité, je montai vers dix heures au Château avec le capitaine Pierron et Corvisart. Là nous trouvâmes le maréchal en train d'examiner avec une jumelle les positions des Prussiens sur la rive gauche. Pas n'était besoin d'être connaisseur pour juger immédiatement de la gravité de la situation. Je sais que le Maréchal avait été averti par les Officiers d’Etat-Major et que notamment Ach. Murat, qui connaît très bien Sedan pour l'avoir habité deux ans, lui a dit que Sedan était une souricière où nous serions tous pris. Le Maréchal après un quart d'heure d'examen alla plus loin pour observer la rive droite et les hauteurs qui la dominent. Je le vis revenir la tête baissée, les bras pendants, comme un homme affaissé, abattu, qu'on aurait condamné à mort. Et pourtant à ce moment, il était encore possible de se retirer sur Mézières, tout au plus eussions-nous rencontré quelques têtes de colonnes ennemies, ayant franchi la Meuse, à Donchery. La preuve que la retraite était encore possible à ce moment, c'est que tout le reste de la journée et toute la nuit on entendait l'artillerie prussienne nous contourner entre Sedan et la Belgique. Je revins déjeuner et rapporter à l'Empereur ce que j'avais vu. Après le déjeuner, l'Empereur lui-même sortit à pied pour monter sur les points culminants des fortifications et s'assurer de la situation où nous nous trouvions. Il vit distinctement les batteries ennemies établies sur les hauteurs de la rive gauche de la Meuse et il comprit sans doute la gravité de la situation, car à son retour il rédigea une proclamation pour flétrir les fuyards de la veille et annoncer aux soldats qu'ayant abandonné le commandement en chef il n'en resterait pas moins au milieu d'eux, pour partager leur fortune. Il est certain qu'à ce moment si l'Empereur eût voulu se retirer sur Mézières, il le pouvait encore, la route de Mézières qui longe la rive droite de la Meuse étant libre.

C'est seulement pendant la nuit que les Prussiens achevèrent de nous cerner. Et c'est sans doute pour cacher ce mouvement tournant qu'ils nous ont inquiété toute l'après-midi par une canonnade sur Bazeilles, canonnade qui nous faisait aucun mal, c'est seulement à la chute du jour qu'ils essayèrent de franchir le pont du chemin de fer établi sur la Meuse, à Bazeilles. Mais là ils furent reçus par l'infanterie de marine du corps de Lebrun, et après deux charges brillances à la baïonnette ils furent repoussés. Demain évidemment, grande bataille; mais si nous la perdons …

Sedan, 2 septembre, 3 Heures et demi du matin.

Je ne vois ni pourquoi, ni comment j'existe encore. La journée d'aujourd’hui prouve péremptoirement qu'il faut au moins cinquante bombes pour tuer un homme, et une vingtaine en moyenne pour en blesser un autre. Mes prévisions d'avant-hier se sont réalisées, hélas ! bien au-delà de mes craintes. Nous voilà vaincus et prisonniers, non pas seulement moi, l'Empereur, les Généraux, mais toute l'armée. Jamais pareil désastre n'est venu affliger l'humanité. Pauvre Patrie, j'ai presque honte d'être vivant encore, quand tu es là terrassée, vaincue et le couteau sur la gorge. Inutile de consigner que les sentiments rétrospectifs que j'exprime ici étaient dans mon cœur pendant cette fatale nuit du 1er septembre et qu'à ce moment là, je n'avais ni le temps ni le courage de les écrire. Il faut néanmoins rendre justice à qui de droit et faire tomber la responsabilité sur ceux qui la méritent. Voilà pourquoi je veux retracer ici ce que j'ai vu et ce que je sais des causes de notre immense malheur.

Le matin du 1er septembre, Je m'éveillai vers cinq heures au bruit de la canonnade. Avant de sortir, je fus trouver la maîtresse de la maison, numéro 16, rue Napoléon, qui m'avait donné l'hospitalité et la priai d'établir chez elle une ambulance, ce qu'elle m'accorda volontiers. A 6 heures je gagnai la nouvelle Préfecture où était installé l'Empereur. Je trouvai les chevaux sellés et les Officiers de sa Maison prêts à monter à cheval. Aussitôt je courus chercher ma sacoche à pansement pour suivre à pied l'Etat-Major.

Au moment où l'Empereur sortait, arrivait une voiture me rapportant le maréchal Mac-Mahon blessé d'un éclat d'obus à la région lombo-fessière. Je l'aide à monter dans ma chambre et offre mes services. Mais on envoie chercher le Docteur Cunier, son médecin particulier et je me retirai ayant eu toutefois le temps de constater que la blessure n'était pas mortelle. Cette blessure a été occasionnée par un morceau de plomb qui entoure la partie moyenne des obus prussiens ; le plomb a pénétré dans l'épaisseur de la fesse, a traversé les muscles et est venu se loger sous la peau de l'aîne, où l'on pouvait aisément le sentir avec le doigt. L'éclat a été facilement enlevé à l'aide d'une incision.



Il est évident que le Maréchal est allé chercher la mort, puisqu'il s'est avancé à plus de 150 mètres en avant de son escorte. C'est, en effet, ce qu'il avait de mieux à faire après nous avoir perdus par son incapacité. Sa bravoure personnelle ne saurait le dégager de la responsabilité qui lui incombe. Il commandait en maître absolu et l'Empereur n'a cherché en aucune façon à peser sur son commandement. Il n'y a en vérité qu'à voir les marches et contremarches qu'il a fait faire à son armée depuis Reims pour voir que le Maréchal était tout à fait incapable et au-dessous de sa situation. N'est-il pas évident que pour dégager Bazaine il fallait marcher tête baissée, droit devant soi comme un sanglier renversant tout sur son passage. A cette condition seulement il pouvait réussir. Au lieu de cela il tâtonne, marche à droite et à gauche, se détourne dès qu'il aperçoit un hulan, perd par conséquent un temps précieux et finalement se laisse cerner et enfermer dans le trou de Sedan, livrant bataille sans ligne de retraite possible. Voilà la vérité exacte et je suis convaincu que pas un officier n'est d'avis contraire.

Après avoir porté le Maréchal dans son lit, je courus rejoindre l'Empereur et son cortège composé de trois aides de camp, cinq officiers d'ordonnance et un piquet des guides. Arrivé à la porte de Bazeilles, dans un endroit découvert où pleuvaient obus et boulets, l'Empereur prit le galop. Je suivais en courant de mon mieux quand je fus arrêté par l'arrivée de cinq ou six blessés. Immédiatement je les fis entrer dans une maison, les plaçai sur la paille et les pansai. Puis un quart d'heure après, je repris le chemin du champ de bataille. Sur la route qui conduit à Bazeilles je rencontrai le fils du comte Daru et tous deux nous prîmes à travers champs pour gravir un coteau d'où nous puissions considérer l'ensemble du combat. Déjà nous voyons revenir par petits groupes de deux ou quatre des soldats. Une quinzaine d'hommes de l'infanterie de marine attendaient couchés sur le talus de la route que l'ennemi arrivât à portée du fusil. Nous atteignîmes le sommet du coteau juste au moment où l'Empereur y arrivait lui-même. Pour que son escorte ne servit pas de point de mire à l'ennemi, il l'avait laissée dans un pli de terrain. Il n'était accompagné que de trois personnes : un Aide de Camp, un Officier d'Ordonnance et Corvisart. Pendant toute la matinée, c'est-à-dire de 8 heures à midi, je ne l'ai pas quitté, courant à travers champs lorsqu'il galopait. Les obus et les boulets sifflaient incessamment à nos oreilles ou éclataient sous nos pas. Plus de vingt ont éclaté à cinq ou six pas de moi, à tel point que Daru me disait en riant : « *Mais Docteur, allez-vous-en, vous voyez bien que ces prunes vous affectionnent, et vous allez vous faire tuer si vous restez à nos côtés».*

Le brouillard et la fumée ne nous permettaient pas de distinguer nettement nos positions de celles des Prussiens, quoique la fusillade retentit à deux cents pas en avant de nous. A chaque instant revenaient des soldats blessés, auxquels je faisais un premier pansement et que je dirigeais ensuite sur l'ambulance. Malheureusement et c'est triste à dire, nos soldats se mettaient quatre ou cinq sous prétexte de rapporter un blessé, alors qu'ils s'enfuyaient en réalité. Aussi m'était-il impossible de les renvoyer au feu.

Ici se place un incident dont j'ai été témoin et qui n'a pas peu contribué à notre défaite. Mac-Mahon en quittant le champ de bataille, blessé à 6 heures un quart du matin avait laissé au général Ducrot le commandement en chef. Ducrot avait donné des ordres pour reporter sur la gauche une partie des troupes de Lebrun, qui à ce moment-là repoussaient vigoureusement les Prussiens. Pendant ce mouvement arrive le général Wimpfen avec un ordre de Palikao qui lui donnait le commandement en chef. Nouveaux ordres. De là hésitation, marches et contremarches et finalement débandade. Pour qui a vu de près la bataille de Sedan, ces ordres et contre-ordres n'ont pas peu contribué à jeter l'hésitation et le trouble dans une armée marchant sous une pluie d'obus et de boulets.

Vers 9 heures, nous aperçûmes les crêtes à notre gauche se couvrir successivement de masses énormes de Prussiens. Il y avait là un bois dont il fallait à toute force s'emparer, pour ne pas être coupé. On dirigea donc une attaque de ce côté, et la bataille s'engagea bientôt au nord de Sedan. Mais déjà plus au nord et à l'ouest apparaissent de nouveaux bataillons, soutenus par d'autres masses énormes. En même temps la fusillade et la canonnade se rapprochaient à chaque instant de la porte de Bazeilles par suite du changement de front ordonné au corps de Lebrun. A 11 heures, la ligne de bataille entourait Sedan de tous côtés. Les boulets et les obus tombaient comme la pluie autour de nous. Je rencontrai à ce moment un champ de carottes et n'ayant rien pris le matin et exténué de soif et de fatigue, j'en arrachai une et me mis à mordre le morceau, quand un obus éclata à mes pieds, me couvrant de terre et emportant ma carotte. A ce moment l'Empereur mit pied à terre pendant dix minutes, derrière une petite haie. Un obus vint éclater à dix pas de lui. Si cet homme n'était pas venu là pour se faire tuer je ne sais en vérité ce qu'il venait y faire; car je ne l'ai pas vu donner un seul ordre pendant toute la matinée.

Vers onze heures et demie, nous nous rapprochâmes des fortifications pour marcher un peu vers le nord. Nous suivions un sentier occupé par l'artillerie, quand un obus vint éclater sous le nez du cheval du général de Courson. Le cheval se cabre et s'élance sur un talus ; mais il retombe aussitôt sur lui-même emportant le Général dans sa chute. Je relevai aussitôt le Général qui avait une syncope. Deux artilleurs m'aidèrent à le transporter. Je trouvai une chaise dans un jardin abandonné, et parvins à grand-peine jusqu'à un cacolet, sur lequel je plaçai le Général. Ne connaissant pas bien la ville. J'errais avec mon blessé au milieu des fortifications lorsque vers midi arriva au galop l'Empereur avec son escorte. Grâce à lui, on abaissa les pont-levis et je pus, après mille difficultés rentrer dans Sedan avec le Général et le capitaine Trécesson, qu'un éclat d'obus venait de renverser de cheval, tous près de la poterne. Déjà toutes les rues de Sedan étaient remplies de fuyards. On les voyait arrêtés et massés sur les trottoirs, entrant dans les maisons pour y raconter tout autre chose que leur fuite et exciter la pitié des habitants pour mendier du pain ou plus souvent du vin et de l'eau-de-vie. Déjà, même la chaussée des rues se remplissait de caissons d'artillerie. J'eus beaucoup de peine à me frayer un chemin pour mes blessés au milieu de cette foule. Enfin j'arrivai jusqu'à l'ambulance établie par moi le matin, au numéro 16 de la rue Napoléon. Le général de Courson fut transporté dans mon propre lit; j'examinai sa blessure et reconnus bien vite une fracture de l'extrémité inférieure de l'humérus, avec broiement du condyle et luxation de la tête du radius en avant. Un bandage provisoire fut appliqué après réduction de la luxation et de la fracture. Le capitaine Trécesson, Officier d'Ordonnance de l'Empereur avait un épanchement de sang dans le genou, sans plaie, par conséquent sans grande gravité.

Après avoir pansé les blessés, je revins à la Préfecture. Les rues étaient jonchées de chevaux tués. Sur la place Turenne, on n'en comptait pas moins de sept à huit. A chaque instant tombaient de nouveaux obus. Sur le pont dont une partie était en réparation, il était dangereux de s'aventurer. Ce point découvert étant à chaque instant balayé par les boulets. Après quelques soins donnés aux hommes des écuries blessés par les éclats d'obus, on vint me chercher pour aller à la caserne, panser les blessés, que chaque moment faisait la chute des obus. Il y en avait bien une trentaine. Pendant que je soignais l'un d'eux, ayant la main emportée, un obus rentrait par la fenêtre et en blessait grièvement trois nouveaux. J'avais à peine terminé les pansements dans ce point qu'un Garde National venait me requérir pour aller au château où l'on avait transporté un grand nombre de blessés.

Après une demi-heure de marche au milieu d'une foule affolée par la peur, j'arrivai à la citadelle de Sedan. Là je trouvai une trentaine de blessés, dont une vingtaine de Prussiens. Je pansai à la hâte les plus malades, arrachai quelques balles soit de la mâchoire, du coude et de la cuisse, puis je les réunis pour en former un convoi que je conduisis à l'ambulance. Les soldats débandés et confondus dans un pêle-mêle indescriptible avec l'artillerie, etc..., encombraient tellement les rues que je perdis bien en route une dizaine d'hommes, je donnai aux plus affamés quelques morceaux de pain que j'allai quêter à l'intendance, puis j'achevai le pansement des blessés que je n'avais pas eu le temps de soigner dans la cour du château, où ils étaient couchés.

Pendant ce temps la nuit était venue et je retournai au Quartier Impérial. En route j’appris par Achille Murât que l'Empereur allait se rendre personnellement. En effet, vers cinq heures, on avait arboré le drapeau blanc sur quelques points des remparts, en même temps que l'Empereur envoyait ses Aides de Camp prévenir les Généraux chefs de corps de sa résolution. Le commandant Rouby partit avec un drapeau blanc par le pont qui mène au chemin de fer et parvint au milieu de la fusillade jusqu'aux avant-postes de l'ennemi. Il ramena avec lui un officier avec les yeux bandés, pendant ce temps je vis successivement arriver au quartier général la plupart des chefs de corps : Lebrun, Ducrot, Douai, seul Wimpfem était resté sur le champ de bataille où il essayait de rallier quelques débris. Tous les généraux venaient dire qu'ils n'avaient plus de troupes et qu'ils ne pouvaient plus tenir. Voyant que Wimpfen voulait encore tenter une attaque désespérée, Lebrun alla le rejoindre, lui montra l'impossibilité absolue de traverser les lignes ennemies; mais Wimpfen ne voulait rien écouter. Alors Lebrun lui dit : « Eh bien, essaie, je reste avec toi, mais je suis convaincu que tu ne réussiras qu'à faire tuer plusieurs centaines d'hommes de plus. Ils s'avancèrent donc tous deux avec trois ou quatre mille hommes, et essayèrent de marcher de l'avant. Mais en moins d'une demi-heure, ils furent ramenés sous les murs de Sedan. Les Généraux revinrent donc abattus et découragés. Pendant cette dernière phase du combat, le feu avait fini par cesser sur presque tous les points. On n'entendait plus que quelques coups isolés ; et après la pluie de mitraille qui n'avait cessé de la journée, c'était un moment de repos. Pour donner une idée de la quantité de projectiles lancés sur la ville, qu'il me suffise de constater ici que la maison où était établie l'ambulance, en avait reçu sept à elle seule et que plusieurs avaient été tués et blessés, en particulier le fils d'un des locataires, dont une bombe avait ouvert le ventre, broyé la cuisse et brisé une jambe. Partout sur les murs des maisons de la caserne, de la Préfecture, on voyait les trouées faites par les boulets et les dégâts occasionnés par les obus.

A 9 heures du soir, arriva au Quartier un Officier supérieur Prussien pour traiter de la reddition de l'Empereur. Après plusieurs heures de conférences, il repartit accompagné du général Castelnau. Jusqu'alors il n'avait été question que de l'Empereur personnellement. Les Généraux, je crois, se réunirent le soir au Quartier Général pour examiner la situation. Ah ! elle n'était pas difficile à juger. Il suffisait de parcourir la ville, d'y voir les rues, les places, les maisons remplies et bondées de soldats de toutes armes, infanterie, artillerie, cavalerie tous confondus dans un pêle-mêle indescriptible. Faire avec cela une trouée?... mais il n'y avait pas un Général, j'en suis sûr, ayant encore réunis 200 hommes sous ses ordres. Le colonel de Gallifet nous disait le soir qu'il lui restait 140 hommes de toute sa brigade de chasseurs d'Afrique, que le reste était tué, perdu ou débandé.

Ajoutons que la plupart des hommes n'avaient plus de cartouches, que les caissons de réserve étaient perdus ou errants çà et là dans les fossés de la ville. Plusieurs fois dans l'après-midi, j'ai voulu moi-même rallier les fuyards et les renvoyer au feu; mais j'ai toujours échoué. On ne rencontrait partout, dès midi, que des soldats redemandant la position de leurs régiments ou de leurs corps. Faire une tentative dans les lignes ennemies avec ce monde; mais c'était d'une impossibilité absolue. Dépeindrai-je maintenant la tristesse de tous les visages pendant cette fatale soirée du 1er septembre. Nous sentions que tout était perdu, la France, l'armée et l'empire. J'aurais voulu voir l'Empereur se tirer un coup de revolver. Au moins eût-il fini moins honteusement. Pour ma part j'étais heureux que la nuit fût venue pour couvrir nos fronts rouges de honte. J'ai vu ce pauvre Lauriston pleurer comme un enfant des larmes d'amertume en songeant que son devoir l'avait obligé à placer un drapeau blanc sur les remparts.

Combien j'ai regretté pendant cette fatale nuit de n'avoir pas été emporté par un boulet. Vers minuit, je revins, comme je pus visiter mes blessés et j'allai m'étendre sur un coin de matelas.

2 Septembre.

A cinq heures, j'étais debout, et j'allai aussitôt à la recherche de son pour préparer des coussins à pansement, destinés à soutenir les fragments du bras du général de Courson, son domestique m'aida à coudre ces coussins, et je procédai au pansement définitif du blessé. A peine ce pansement était-il terminé que l'on vint m'avertir qu’il fallait partir. J'eus beaucoup de peine à parvenir jusqu'à la préfecture. Les rues étaient tellement pleines de soldats de toutes armes, d'artillerie, cavalerie, etc..., que plusieurs fois je fus obligé de me hisser sur les caissons et de sauter de l'un à l'autre pour pouvoir passer.

Déjà dans certaines rues, on voyait un spectacle des plus pénibles : Quelques soldats avaient trouvé des barils d'eau-de-vie, les avaient défoncés et ils y plongeaient à l'envi leurs gobelets. Déjà même quelques-uns étaient tombés ivres morts sur les trottoirs et le piétinement des autres ne les réveillait pas. C'était honteux. Un sous-intendant me raconta plus tard qu'il ne pouvait faire ses distributions que le revolver à la main, et que malgré ses menaces à Sedan, le soir de la bataille, des pillards enlevèrent le pain des blessés.

Vers 7 heures et demie, nous quittâmes la préfecture, avec ordre de quitter la ville et de nous rendre à un kilomètre de là attendre de nouveaux ordres. Dès 6 heures du matin, l'Empereur était sorti en voiture pour aller directement rendre son épée au Roi de Prusse, laissant aux Généraux le soin de traiter du sort de l'armée.

A la dernière demi-lune nous trouvâmes les Prussiens qui nous empêchèrent de franchir la porte. Il fallut s'arrêter là deux longues heures et tout humiliés que nous étions, entendre devant nous les railleries du vainqueur, et en arrière les imprécations du vaincu. De ma vie je n'ai passé deux plus tristes heures. Nos soldats étaient montés sur les talus des fortifications. Quelques-uns avaient même escaladé les chapiteaux de la grande porte d'entrée. Les Prussiens rangés devant nous, nous considéraient d'un œil à la fois curieux et vainqueur. Pendant ce temps, un dessinateur anglais nous esquissait. Aussi nous cachions-nous de notre mieux. Enfin au bout de deux heures un officier prussien arriva avec le général Vaubert; il nous compta plutôt qu'il nous passa en revue, et nous pûmes sortir de la ville. Sur la route stationnaient des troupes bavaroises occupées les unes à piller les maisons, les autres à préparer la soupe et quelques-uns à enterrer les morts. A deux ou trois kilomètres de Sedan, nous quittâmes la grande route pour nous rendre à un petit pavillon où l'Empereur nous attendait. A ce moment, ni la capitulation de l'Empereur, ni celle de l'armée n'étaient signées. Bientôt, en effet, nous vîmes arriver dans un fiacre découvert Bismarck et Moltke. Ils entrèrent dans le pavillon où étaient l'Empereur et le général Wimpfen. Une demi-heure après la capitulation était signée. Du reste pendant ce temps une batterie prussienne était venue se mettre en position devant le pavillon, prête à faire feu sur Sedan, si la capitulation n'était pas acceptée. Et en vérité il était à mon avis impossible de ne pas accepter les plus dures conditions. De leur aveu, les Prussiens avaient plus de 500 pièces braquées sur la ville et ces pièces étaient appuyées par plus de 230.000 hommes. En moins d'une demi-journée leurs feux plongeants eussent réduit la ville en cendres et massacré non seulement tous les soldats de Mac-Mahon, mais encore tous les habitants au nombre d'environ 18.000 et cela sans que l’on puisse leur tuer un seul homme, l'artillerie prussienne a une portée moyenne de 4.000 à 4.500 mètres. Nos pièces n'envoient pas leurs projectiles au-delà de 3.000 à 3.500 mètres. Donc il était impossible de les atteindre.

Cependant Wimpîen n'avait pas voulu signer les conditions de la capitulation sans avoir réuni tous ses Généraux. Il partit donc vers 9 heures pour Sedan, réunit tous les Généraux, leur soumit les conditions de la capitulation et discuta les chances de résistance. 27 sur 29 furent d'avis de capituler et c'est alors seulement que cet horrible désastre fut accompli. La batterie prussienne se retira; il ne resta plus pour garder l'Empereur et sa Maison qu'un bataillon dissimulé autour du petit parc qui entoure le pavillon.

Grâce à quelques petites provisions apportées de Sedan, nous déjeunâmes sur le pouce dans le parc. Nous avions à peine terminé qu'on annonça l'arrivée du roi Guillaume. Bismarck s'était fait attendre deux heures, Guillaume devait bien nous faire poser cinq heures. Partout sur le passage du Roi les troupes poussaient des hourrahs. Ces cris n'avaient rien de l'enthousiasme français, rien de spontané. Les chefs répétaient en cadence un premier cri, bientôt suivi des hourrahs de toute l'armée. L'entrevue de l'Empereur et du Roi ne dura pas cinq minutes. Puis Guillaume remonta à cheval et repartit avec sa brillante escorte. Nous apprîmes alors que Guillaume avait désigné Cassel comme lieu de résidence de l'Empereur. Quant aux officiers, ils étaient libres ou de retourner en France après avoir signé l'engagement de ne plus servir contre l'Allemagne, ou bien d'accompagner les troupes en Prusse. Les civils, bien entendu, n'étaient nullement prisonniers et ne signaient aucun engagement. Ils étaient libres de retourner en France, mais à la condition de passer par la Belgique. Le départ ne devait avoir lieu que le lendemain matin. Chacun s'occupa de son gîte pour la nuit. Nous finîmes par trouver dans le pavillon une grande chambre, libre encore où nous nous couchâmes de notre mieux.

3 septembre.

Nuit d'insomnies et d'angoisses patriotiques. Dormir sous la garde des Prussiens, cette réalité me semblait un mauvais rêve et, en effet, le cauchemar n'a cessé toute cette affreuse nuit. Aussi étais-je debout dès l'aube, et malgré la pluie froide et pénétrante, je me hâtai de sortir pour échapper aux pénibles impressions de la nuit. Mieux valait voir en face la réalité de la situation et elle se montra immédiatement. Un soldat Prussien était, l'arme au bras, à la porte du chalet. Un peu plus loin, dans le jardin, quelques autres faisaient la soupe dans des gamelles plus petites que celles de nos soldats. A deux cents pas plus loin j'aperçus, à travers les branches du taillis, tout un camp ennemi, deux ou trois divisions au moins. Non seulement on avait placé des sentinelles à toutes les portes du chalet où nous étions, mais encore à toutes les issues du petit parc attenant à l'habitation.

Plus au midi, du côté de Bazeilles, un autre campement non moins nombreux. Au nord de Sedan, sur la petite route qui mène à Mézières, l'ennemi avait établi deux autres camps. De la hauteur où j'étais, j'aperçus une longue file de prisonniers qui partaient pour l'exil, c'était navrant.

Vers huit heures, on signala l'arrivée du général chargé de conduire l'Empereur à Willemshoe. Il apportait également les sauf-conduits pour ceux qui n'étant pas prisonniers devaient rentrer en France et pour les officiers qui signeraient la capitulation. A peine ces sauf-conduits en allemand furent-ils délivrés, que chacun s'empressa de faire les préparatifs de départ. Vers 8 heures et demie ou 9 heures, le cortège s'ébranla, précédé d'un escadron de uhlans et suivi d'une escorte non moins nombreuse. On gagna la grand-route de Mézières et nous arrivâmes à Donchery. Là, nous fûmes arrêtés par l'artillerie prusienne, qui traversait la Meuse et se dirigeait vers Mézières. Déjà la veille au soir nous avions entendu le canon dans la direction de Mézières où se trouvait Vinoy et nous pensâmes qu'il allait être attaqué et écrasé. Le pont jeté sur la Meuse, à Donchery est en bois et je constatai avec douleur, mais sans étonnement, qu'il n'avait été ni coupé, ni brûlé. Encore une de ces fautes impardonnables qui démontre l'incapacité de Mac-Mahon, car rien ne lui était plus facile, la veille de la bataille, d'enlever à l'ennemi ce moyen de traverser la Meuse et de nous cerner.

Les rues du bourg de Donchery étaient remplies de bataillons en marche et de troupes campées dans les maisons. Peu d'habitants étaient restés. Plusieurs maisons étaient remplies de blessés prussiens et portaient les drapeaux d'ambulance. De Donchery nous suivîmes une petite route qui nous conduisit à Dancourt, puis à Mateaucourt. Quelques habitants étaient restés dans ces deux villages. Leur aspect consterné, leur air inquiet témoignaient assez de la présence de nombreux Prussiens dans leurs maisons. A Dancourt, le curé du village nous regardait du haut d'une petite terrasse, où flottait un drapeau à croix rouge. Je m'approchai et malgré l'active surveillance dont nous étions l'objet, je lui demandai s'il avait beaucoup de blessés : « Oui, répondit-il, beaucoup de blessés, mais deux Français seulement, tous les autres, Prussiens ». Nous continuâmes notre route le plus souvent au pas. Le chemin côtoie une petite rivière qui descend de la forêt de Bouillon. Nous croisons deux régiments prussiens. Leur tenue est admirable ; malgré la pluie et la boue leurs vêtements sont propres et les casques reluisent, à peine ai-je pu constater quelques fusils mal soignés. Derrière l'infanterie marchait une nombreuse artillerie et nous eûmes tout le temps de considérer les canons d'acier, leurs affûts un peu plus grossiers que les nôtres et leurs attelages. Généralement les chevaux sont maigres, élancés, mais ardents et vigoureux. Tout marche dans un ordre parfait. Les canons de chaque batterie précédant les caissons. De chaque côté de la pièce existent deux petits paniers où sont assis les artilleurs. Après l'artillerie viennent des caissons d'ambulance et à leur suite une nombreuse escouade d'infirmiers. En approchant de Vrigne nous apercevons campé dans la plaine, sur le bord de la rivière, tout un corps d'armée. Un régiment de Hussards de la Mort est en partance et parfaitement rangé en bataille.

De l'autre côté de la route, spectacle plus triste : quinze canons français dont une mitrailleuse en partie démolie défilent sous nos yeux et comme pour prolonger notre douleur, on fait arrêter le convoi. Et puis ce n'est pas assez, aux canons français succède une longue file de prisonniers, nos pauvres zouaves. Ils défilent là à nos côtés sans armes, les vêtements souillés, la plupart sans sac, tristes et abattus. Ici se place une scène douloureuse que la vérité m'oblige à consigner. Un de ces malheureux, égaré sans cloute par la souffrance et la douleur, s'écria, en passant devant la voiture de l'Empereur, prisonnier : « Va, tu nous as vendus et trahis pour sauver tes équipages ». L'infortuné n'avait pas achevé sa phrase qu'il recevait un maître soufflet de l'officier qui était ses côtés. C'est à partir de Vrigne surtout que nous commençâmes à traverser de nombreux camps prussiens, établis sur la petite route qui contourne le coude de la Meuse. Nous fûmes ainsi ramenés jusqu'à Givonne, à deux lieues à peine de Sedan, après une marche de 7 heures. Tout à fait à l'extrémité du coude près de Bosseval, nous fûmes encore arrêtés par la présence d'un grand nombre de chariots chargés de vivres, escortés par un détachement de uhlans. Sur toutes les collines qui bordent la route, on apercevait les épaves du combat de l’avant-veille : chevaux tués, sacs, képis et casques épars çà et là au milieu des champs. Le convoi prussien était peu nombreux, les voitures étaient lourdement chargées. Mais ce qui me frappa le plus, c'est l'ordre parfait de leur marche. Au lieu de faire comme nous, de placer leurs convois au centre de l'armée dont la marche en est fatalement entravée, les Prussiens avaient placé leurs convois sur les côtés, et ils étaient protégés par la nature même du terrain, suivant une route parallèle à la lisière de la forêt de Bouillon.

A Givonne, nouveaux camps ennemis. Il semble que le roi Guillaume ait voulu nous faire passer en revue toute son armée; et pour cela il n'a pas hésité à nous faire accomplir un détour de sept ou huit lieues pour arriver à Bouillon.

Cette espèce de revue de son armée qu'il nous a fait passer, dans l'intention évidente de nous offrir en spectacle à tous ses soldats, montre bien le peu de générosité qui caractérise la race des Hohenzollern.

Sur notre passage, accouraient les soldats; la plupart nous regardaient passer en silence. Beaucoup d'officiers saluaient même. Mais aussi de temps en temps sortait des rangs un sourire moqueur ou une insulte au vaincu.

Dans ma vie je ne me rappelle pas avoir passé un jour qui n'ait été plus long et plus pénible.

Enfin, à Givonne, nous retrouvâmes la grande route qui va de Sedan à Bouillon. Le dernier village Français que nous ayons traversé avant d'arriver à la frontière est Lachapelle. Rues, maisons, église, tout y porte les traces d'un combat sanglant.

Dans le ruisseau gisent, épars, quinze à vingt sacs de francs-tireurs. Les habitations sont désertes, les portes, les fenêtres sont brisées. Vers le milieu du village cependant je vois descendre à notre approche un chirurgien militaire. Il m'apprend qu'il soigne environ trente blessés, la plupart francs-tireurs. D'après ce qu'il raconte, le village aurait été le théâtre d'une lutte très sanglante. A plusieurs reprises les Prussiens auraient été repoussés et il leur avait fallu employer une artillerie nombreuse pour nous chasser du village. Le clocher de l'église et une foule de maisons portent, en effet, les traces d'un bombardement violent.

Les habitants s'étant tous retirés en Belgique, les blessés sont sans secours et sans pain. Mais entre le village et la frontière nous rencontrons un certain nombre d'habitants qui rentrent craintifs dans leurs foyers. Enfin nous arrivons à la frontière belge et les douaniers se rangent devant le poste. Notre escorte de uhlans s'arrête et se range pour nous laisser passer. Quelques instants après nous descendons le versant belge de la forêt. Nos poitrines, oppressées par la présence des vainqueurs se dilatent et respirent plus à l'aise. Seuls deux Officiers prussiens restent pour nous accompagner, le général X... et son aide de camp.

Quelques centaines de pas plus loin, nous sommes subitement arrêtés par les cris de plusieurs cavaliers qui accourent vers nous ; c'est un Officier belge chargé de garder cette partie de la frontière.

L'Empereur descend de voiture, s'entretient quelques instants avec lui et s'achemine à pied sur la pente rapide qui conduit à Bouillon. Bientôt la petite ville elle-même apparaît à nos yeux au milieu d'un vallon charmant. On se croirait dans un paysage de la Suisse. Une masse énorme de rochers surplombe la ville, ils sont couronnés par les ruines imposantes d'un vieux château fort. Une petite rivière serpente au milieu des habitations et ses rives sont bordées de prairies verdoyantes. Au-delà la vallée de Bouillon s'élargit un peu, mais reste toujours encadrée par une couronne de bois d'un effet très agréable à l'oeil. Nous avions à peine eu le temps d'admirer le site que nous entrons dans Bouillon, où déjà sans doute on prévoyait notre arrivée, car les rues étaient pleines de monde et d'animation. Il faut le dire à la louange des Belges, nous n'avons recueilli que des témoignages de sympathie. Les cris de : Vive la France, Vive l'Empereur, à bas la Prusse, cris partant d'une foule émue et fortement impressionnée par ce grand spectacle, nous ont profondément remués nous-mêmes. J'ai vu des femmes pleurer sur notre passage en agitant leurs mouchoirs, et j'avoue qu'en présence de ces sympathiques témoignages, je n'ai pu retenir moi-même une larme que je m'efforçais de cacher. J'avais encore le cœur tout gros lorsque nous descendîmes de cheval devant le principal hôtel de Bouillon. L'Empereur rentra immédiatement dans la salle à manger, et y reçut quelques personnes. Il télégraphia immédiatement à l'Impératrice et à son Fils, et la plupart des gens de la maison en firent autant. Tous se mirent à écrire des lettres que le secrétaire de l'ambassade à Bruxelles se chargea de faire parvenir.

En route, j'avais confié à l'ordonnance du général de Courson la sacoche contenant mes instruments. Elle fût volée à l'arrivée de Bouillon, du moins on me l'affirma, je fis toute la soirée de vaines recherches pour la retrouver. Il est bien à craindre que le réel voleur n'ait été celui-là même que j'avais sauvé de la captivité en le faisant passer pour mon ordonnance personnelle, et auquel j'avais imprudemment confié ma sacoche de route. Si minime que fût cette perte, elle me contrariait fort. J'étais habitué à mes instruments, c'était pour ainsi dire des amis pour moi, amis d'autant plus chers qu'ils avaient été éclaboussés à Sedan par un éclat d'obus. Leur perte ne fût pas étrangère à la résolution subite que je pris de partir le soir même en compagnie du duc de Massa et du marquis de Canisy. Ces messieurs avaient pu trouver à Bouillon une voiture, ou, pour être plus vrai, un tombereau qui devait nous transporter à Blamont. Vers 8 heures, j'allai prendre congé à la hâte de MM. Conneau et Corvisart, et nous partîmes pour Blamont. Il y avait à peine une heure que nous étions partis, que le cocher, qui ne connaissait pas la route, nous égara. Il fallut revenir sur nos pas.

Nous étions exténués de fatigue, et malgré les cahots de la voiture, nous dormions sur les malles des voyageurs. Sur la route de Blamont, nous fûmes arrêtés par un poste belge chargé de la garde des frontières. Pendant que l'on cherchait l'officier du poste, nous acceptâmes les sièges des soldats pour nous réchauffer au feu de bivouac qu'ils avaient allumé. Ces braves gens nous offrirent même un petit verre de genièvre, qui fut accepté avec plaisir.

Enfin, au petit jour, nous atteignîmes la gare de Blamont, avec deux heures d'avance sur le passage du train de Bruxelles. Nous en profitâmes pour aller près de là réveiller le maître d'une petite auberge, qui voulut bien nous réchauffer et nous préparer une tasse de lait chaud.

Il était environ 6 heures lorsque le train arriva, nous prîmes nos billets pour Bruxelles, où nous arrivâmes vers 10 heures. C'était un dimanche, la ville avait un air de fête à voir la joie et l'épanouissement des visages. On y connaissait à peine la catastrophe de Sedan, et les détails manquaient. Puis on était très préoccupé de ce qui se passait à Paris, et des complications que la nouvelle de cette ruine pouvait faire surgir.

Après avoir vainement cherché un de mes amis qui habite Bruxelles, j'allai déjeuner seul dans un café, puis à deux heures, je me dirigeai vers la gare pour y prendre le train express pour Paris.

Arrivés à la frontière française, près de Maubeuge, on nous fit descendre pour visiter nos bagages. Cette formalité était à peine remplie que le duc de Massa vint à moi, m'apprit que le Prince Impérial était à Maubeuge, très inquiet et très souffrant. Ces renseignements lui avaient été fournis par le chef de la douane. Alors il fut décidé que j'irais à Maubeuge pour y voir le prince, lui donner tous les renseignements que je connaissais sur Sedan et surtout que je m'assurerais de son état de santé. Comme le train express ne s'arrêtait pas à Maubeuge, je dus le laisser partir et quelques instants après, je montai dans un wagon de marchandises qui me conduisit à la gare de Maubeuge. Une certaine agitation régnait dans la ville, les mobiles gardaient les portes. Je parvins cependant jusqu'à la maison habitée par le Prince. Quelques hommes des cent-gardes en occupaient l'entrée. Au bout de quelques instants, le comte d'Aure, écuyer du Prince, que j'avais demandé, vint à moi et m'annonça que le Prince venait à l'instant de partir en voiture pour gagner la Belgique. Son départ avait eu lieu dans le plus grand secret, et pour mieux cacher cette fuite, le propriétaire de la maison avait prêté sa voiture.

J'apprenais en même temps que la République était proclamée à Paris et que l'Impératrice était en fuite pour rejoindre son fils.

Ma présence devenait inutile, je dînais avec le comte d'Aure, et nous allâmes au café. Comme l'argent lui manquait pour payer à l'hôtel les dépenses du Prince et de sa Maison, je lui prêtai 200 francs. A 9 heures, je repris le train de Paris.

5 Septembre.

Le voyage en chemin de fer n'a pas été bien gai. Beaucoup d'encombrement et des retards incessants à chaque station. Des zouaves débandés apparaissent aux portières pendant la marche du train et demandent insolemment l'aumône aux voyageurs des premières. Cette indiscipline à laquelle je suis pourtant bien habitué, me met en rage et j'apostrophe vertement ces maraudeurs au risque d'engager une lutte avec eux.



# AU SIÈGE DE PARIS

A mon arrivée à Paris, vers 5 heures du matin, le 5 septembre, je trouve les rues désertes, mais déjà les murs sont couverts de proclamations républicaines qui confirment pleinement la révolution qu'on m'avait annoncée la veille au soir. Je n'ai été ni témoin ni acteur de cette révolution et ne pouvais l'être, cependant j'ai le sentiment que l'Empire s'est plutôt effondré qu'il n'a été renversé.

Dès 8 heures, je cours chez Nélaton et lui raconte les tristes et terribles événements auxquels je viens de prendre part. Le reste de la journée est employé à faire quelques commissions dont on m'a chargé. En passant devant les magasins de Gévelot, j'y entre pour acheter des balles, bien résolu, à ce moment de courir aux premiers rangs dès que j'entendrai la fusillade, puisque je ne suis pas inscrit sur les cadres de la garde nationale et qu'on n'a pas de fusil à me donner. Paris regorge de médecins et il me semble que mes services médicaux sont inutiles et surtout hors de saison en présence de l'ennemi qui ne peut tarder à paraître sous les murs de Paris.

6 Septembre.

Nélaton veut absolument que je prenne la direction de l'ambulance de feu le marquis de Hertfold, que vient de créer M. Wallace. J'ai eu beau lui objecter que ma place était plutôt dans les rangs des combattants, comme il ne se présente aucun médecin à qui l'on puisse confier avec sécurité cette ambulance, j'ai fini par comprendre que j'y rendrais plus de services qu'en allant faire le coup de feu et l'ai quitté en promettant une réponse pour demain. Evidemment ma place est plutôt à la tête d'une ambulance de combat qu'à la porte d'une mairie ou d'un ministère. Je sais maintenant ce qu'est une bataille et l'expérience acquise peut être utile aux blessés. Il est de mon devoir d'accepter et j'irai demain faire mon engagement à la Société Internationale, mais j'avoue qu'en ce moment je suis assez triste et navré pour préférer un fusil s'il m'était donné, à un bistouri. Enfin je ferai de mon mieux et puisqu'une des conditions essentielles de la création de cette ambulance est qu'elle soit une ambulance de champ de bataille, je trouverai, j'espère, le moyen d'y exposer assez ma vie pour avoir bien mérité de la Patrie.

7 Septembre.

Ce matin j'ai retrouvé mes bagages et ma ponette. Ça été une grande joie pour moi. La pauvre bête a dû souffrir, car elle n'est pas gaie. Mon domestique est parti pour Montrésor, immédiatement après son arrivée, laissant la ponette chez un marchand de chevaux. Il paraît que les employés avaient mal dirigé le wagon qui la portait. Au lieu de la laisser à Reims ils l'avaient déchaînée à Soissons.

La jument a dû rester là deux jours sans manger. C'est par hasard que mon domestique l'a retrouvée dans la gare ; pauvre petite bête, je l'ai à peine montée une fois. Il m'a semblé qu'elle avait le poil malade. Je vais la prendre avec moi à l'ambulance et l'utiliser.

Mon engagement est signé, on parle vaguement de m'envoyer avec mon ambulance du côté de Melun, au-devant des Prussiens, cela m'est tout à fait indifférent, j'irai où l'on voudra. Le départ est fixé à demain 4 heures. J'ai vu quelques-uns des individus qui vont m'accompagner comme aides ou sous-aides. Pas un ne m'est connu. On y compte un seul interne des hôpitaux. J'ai voulu entraîner un de mes anciens externes, Bloch, mais au dernier moment, il m'a refusé. On m'a présenté les infirmiers, une vingtaine. Je leur ai annoncé que j'aurai pour eux tous les soins désirables, mais que je comptais bien sur leur dévouement et leur discipline; je leur ai promis d'être le premier à affronter le danger, mais aussi que je punirais impitoyablement les lâches. Ces quelques mots partis du cœur ont paru leur faire plaisir.

M. Deville m'a montré le matériel qu'il me destinait. Trois voitures, c'est maigre, mais enfin il y a une litière de six lits pour les blessures graves. A demain le départ.

8 Septembre.

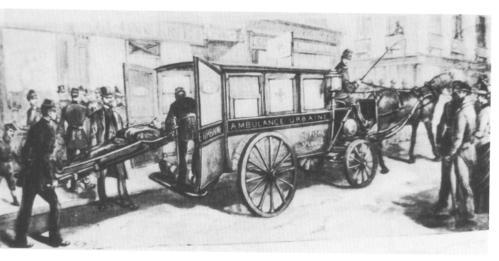
Notre départ n'est qu'une promenade ou plutôt qu'une exhibition des plus désagréables. A 4 heures tout le personnel, environ 60 individus étaient réunis au Palais de l'Industrie. M. de Flavigny a fait un petit speech anodin et nous nous sommes mis en route pour... l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Je marchais à pied, en tête. Quelques jeunes gens caracolaient sur le côté de la petite colonne tendant des bourses aux curieux. J'avoue que je n'étais pas sans honte et que je trouvais cette exhibition de très mauvais goût.

Après avoir descendu l'avenue des Champs-Elysées jusqu'à la rue Royale, nous remontons vers l'Arc de Triomphe par la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Mes instructions portent que je dois suivre le 13e corps; or le 13e corps est loin d'être réuni. Une seule division est arrivée et campe sur l'avenue de Neuilly. Nous nous arrêtons à l'Arc de Triomphe pour ne pas encombrer les voies. A notre arrivée une scène burlesque s'est produite : au moment où je faisais ranger mes voitures, une vache se détache d'un troupeau qui passait et court affolée au milieu de la foule qui assiégeait la place, renversant et bousculant tout dans sa course furibonde. A ce moment M. Deville tire imprudemment un petit revolver de sa poche et lâche trois ou quatre coups sur la pauvre bête sans l'arrêter. Ces coups de feu imprudemment tirés au milieu de la foule mettent le désordre à son comble. Cris, bousculades, pêle-mêle indescriptible, tel est le seul résultat de la fanfaronnade de M. Deville. Enfin je puis me jeter à la tête de cette vache affolée, je la saisis par les cornes et les naseaux et l'arrête net. Il était temps car le désordre prenait des proportions inquiétantes. Enfin, je parviens à réunir mon personnel et donne mes ordres pour la nuit. Je fais chercher un restaurant pour les infirmiers et un autre pour le corps médical. Les premiers sont installés pour passer la nuit dans une grande chambre noire à l'intérieur de l'Arc de Triomphe. Quant aux .seconds, je leur laisse la liberté d'aller coucher chez eux, tout en les prévenant qu'ils trouveront des lits dans une espèce de petite pension située dans une rue voisine. Pour moi, je suis resté à l'Arc de Triomphe jusqu'à une heure du matin et après avoir organisé la garde de nuit pour veiller sur le matériel, je suis revenu, à 2 heures, me coucher ici chez moi.

Me voici donc attaché au 13e corps. Que va-t-on en faire? On parle de l'envoyer sur la Loire pour y former le noyau d'une nouvelle armée. Mais ce sont des on-dit et je ne connais absolument personne à l'Etat-Major de ce corps qui puisse me renseigner. Il est clair que si je suis destiné à errer comme une âme en peine à la suite de l'armée, je ne pourrai rendre de grands services. Enfin, demain je tâcherai d'entrer en rapport avec l'Etat-Major de ce corps d'armée.

9 Septembre.

Nuit froide. Mes infirmiers ont trouvé gîte dans une chambre obscure, située à mi-hauteur environ de l'Arc-de-Triomphe; malgré quelques bottes de paille ils ont eu froid, mais les deux infirmiers de garde auprès des bagages ont eu surtout à souffrir d'un vent du nord qui cingle le visage et fait grelotter les membres. D'ailleurs notre campement à la queue de l'arrière-garde est mal placé pour nous permettre de rendre des services. Aussi dans la matinée me suis-je mis en quête d'une meilleure position. J'ai trouvé près de la porte de Neuilly un terrain vague, inoccupé, sur lequel je pourrais faire dresser mes tentes. Mon choix fait, je suis allé à l'Etat-Major du 13e corps, avenue des Champs-Elysées. Le général de Valdan, chef d'Etat-Major, m'a très bien reçu et m'a autorisé à camper sur le terrain que je venais de choisir.



Aussitôt après le déjeuner, j'ai chargé mon comptable, ancien sous-officier de cavalerie, de trouver des écuries pour nos chevaux, et à deux heures l'ambulance s'est mise en branle pour descendre l'avenue de la Grande-Armée. En moins d'une heure, les tentes ont été dressées, les brancards dépliés et le service de garde organisé. Tous ont fait preuve d'une grande bonne volonté. Pour établir une forte discipline dans l'ambulance, autant que pour habituer mes collègues et mes infirmiers aux rigueurs de la guerre, j'ai ordonné que tout le monde vivrait au bivouac. Les infirmiers se sont installés sous une tente, l’Etat-Major sous l'autre. Malgré les différences de grade et de compétence entre mes chirurgiens, aides et sous-aides, j'ai résolu, ne les connaissant pas, et ne sachant pas les services qu'ils sont susceptibles de me rendre, j'ai résolu, dis-je, qu'ils feraient tous alternativement la garde, cette mesure du reste, a été acceptée d'assez bonne grâce. Des heures précises ont été fixées pour l'appel général soit des aides ou sous-aides, soit des infirmiers. Je ne veux maintenir une distinction tranchée qu'entre le personnel infirmier et le personnel chirurgical. Je m'attache, autant que possible, à ce que tout le personnel chirurgical constitue une famille unie et vivant d'une vie commune. Si j'eusse pu choisir mon personnel, si je savais d'avance les capacités de chacun, je pourrais introduire dans l'ambulance une certaine hiérarchie. Mais je sais que les choix ont été fait, au hasard et dès lors j'expose mes sous-aides à des actes d'insubordination en exigeant l'obéissance passive des aides aux chirurgiens, des sous-aides aux aides... Malgré les susceptibilités que cette conduite peut soulever auprès des deux chirurgiens qui m'ont été adjoints, je crois que l'égalité entre tous est le plus sûr moyen d'établir une discipline rigoureuse.

J'ai passé toute ma journée à l'ambulance, aussi ne sais-je rien du dehors. On dit que les gares sont encombrées par les fuyards. Tant mieux, moins il restera de monde, plus longtemps nous pourrons vivre.

10 Septembre.

Ce matin je suis monté à cheval avec mon comptable pour aller reconnaître le terrain du côté de Courbevoie et faire choix d'un emplacement dans le cas où nous serions appelés de ce côté. Puis je suis allé au Quartier Général prendre les ordres pour la journée. Trois ou quatre soldats malades ou blessés accidentellement sont venus se faire soigner à l'ambulance.

L'après-midi a été consacrée à passer la revue du matériel et à le compléter par l'achat de quelques lanternes, etc.

Grâce à l'isolement et à la concentration de l'ambulance, on commence à ne plus se regarder les uns les autres comme des chiens de faïence. La cordialité, l'entrain, le laisser-aller s'établissent peu à peu entre tous les membres. Ces jeunes gens sont pleins d'illusions sur l'issue de la guerre. Comme tous les Parisiens du reste, ils s'imaginent qu'on battra les Prussiens sans coup férir. La trahison explique, selon tous, nos insuccès de Reischoffen, Gravelotte, Sedan. Notre armée est toujours redoutable, la discipline y est parfaite et la République va susciter des généraux de génie et des soldats invincibles. Devant de pareilles illusions, j'ose à peine leur dire ce que je pense et c'est timidement que je leur avoue les raisons de mon peu de confiance dans l'avenir. Sans doute, si la bonne volonté ou la vantardise suffisait pour gagner des batailles, il ne rentrerait pas un Prussien en Prusse. Mais hélas! j'ai vu Borny, j'ai vu Beaumont, j'ai vu Sedan et je le crains, je verrai encore des défaites non moins sanglantes. Pour le moment, Trochu est le grand sauveur qui doit tout réparer. La confiance en lui est unanime, absolue, et mal venu qui paraît douter de son génie. Pourtant il vient de se passer un petit fait inaperçu qui, pour moi, est l'indice flagrant de son incapacité de général. Hier a paru à l'Officiel un avis du Gouverneur, qui prévient les mobiles de la Seine que ceux d'entre eux qui ne seront pas rentrés demain à leur bataillon auront leur nom mis dans le journal. Ainsi voilà un général, un Gouverneur d'une ville à la veille d'être assiégée, qui devrait savoir comment on commande les hommes en grandes masses, et qui est assez naïf pour croire que cet avis seul suffira pour faire rentrer les mobiles dans le rang ! Cette naïveté juge l'homme et me fait prévoir qu'il sera tout à fait au-dessous de sa tâche. Aussi n'ai-je pu, ce soir, en dînant, cacher à mes collègues mon désappointement et les craintes que m'inspire pour l'avenir cette inqualifiable faiblesse. Et pourtant, soutenu comme il l'est par l'opinion et la confiance absolue de tous, il peut faire ce qu'il veut et établir d'emblée sur tous une autorité absolue. Si Trochu était réellement un homme capable de grandes choses, au lieu de publier ces niaiseries, il commencerait par instituer une cour martiale et par faire condamner à mort les délinquants, car tant qu'on n'aura pas fusillé un homme par bataillon, il ne saurait y avoir de discipline dans la situation d'esprit où nous sommes placés. Si c'était un général intelligent, il saurait que tant qu'il n'aura pas inspiré à son armée plus de crainte de sa justice qu'elle n'en a des Prussiens, la discipline et partant la victoire est impossible. Aucun de mes collègues n'a voulu, je l'avoue, comprendre ces idées, mais viennent les premiers combats et je suis sûr qu'ils me donneront raison et au-delà. Pour moi je ne me fais aucune illusion sur l'issue de la lutte que nous allons engager et le faux patriotisme que chacun a à la bouche ne saurait nous tirer de là.

12 Septembre.

Rien de nouveau autour de nous. Beaucoup partent, tant mieux ! On commence à signaler l'approche des Prussiens du côté de Melun. En passant aujourd’hui devant la statue de Strasbourg, j'ai vu les gardes nationaux déposer des couronnes au chant de la Marseillaise. On fait grand bruit des bureaux d'engagements volontaires, mais au fond, paraît-il, les engagés sont rares.

Le bruit court que le Gouverneur de Laon a fait sauter les Prussiens et lui-même dans la citadelle et tout le monde d'admirer avec raison cet acte d'héroïsme. Ah ! si ces actes d'héroïsme suffisaient pour arrêter l'invasion, les héros ne manqueraient pas, je crois ; mais non, ces actes isolés ne sauraient suppléer aux gros bataillons bien disciplinés.

15 Septembre.

Quelques éclopés se sont présentés aujourd'hui à l'ambulance pour des pansements simples. Je profite de ce repos relatif pour compléter autant que possible mon matériel. Mes deux aumôniers, pour m'amadouer sans doute, ont acheté quelques bibelots pour l'ambulance. J'ai hésité un instant avant de les accepter et j'ai pris soin de leur faire comprendre que ces légers dons étaient acceptés non par moi, mais par l'ambulance. Pour rester le maître, il ne faut rien devoir à personne; et c'est parce que j'ai cru remarquer qu'ils ne me faisaient ces cadeaux que pour moi que j'ai insisté sur le sens que j'attachais à leur générosité.

Saint-Mandé, 17 Septembre.

Les premiers coups de feu ont été tirés sur Paris. Le siège est commencé et je dois l'avouer, le début ne me fait rien inaugurer de bon pour l'issue de la lutte. L'histoire de ces deux derniers jours va le prouver.

Hier, vendredi, à 3 heures, je fus prévenu que tout le corps Vinoy allait se porter dans la boucle de la Marne autour de Vincennes. Une heure après la réception de cet ordre, mes tentes étaient pliées et chargées, les chevaux attelés et tout le monde prêt à partir. Mais l'avenue de la Grande-Armée était encombrée de troupes, l'artillerie se préparait à prendre la suite et il était presque nuit lorsque nous pûmes nous mettre en route, à la suite de l'artillerie. A 6 heures, nous n'étions encore qu'à la hauteur de l'Arc de Triomphe. Il n'a pas fallu moins de trois heures pour gagner la place du Châtelet et à 11 heures et demie nous franchissions la porte de Vincennes. Ainsi pour traverser Paris, il n'a pas fallu moins de 7 heures. J'insiste sur ce point parce qu'il prouve avec quelle lenteur se meuvent les masses. Et cependant, les routes et les ponts ne manquent pas dans Paris! Est-il croyable qu'il faille 12 heures pour faire traverser Paris à un corps d'armée ? Hélas l Voici pourquoi : le Gouverneur a cru devoir faire murer toutes les portes secondaires de l'enceinte. Dès lors toute l'armée a été obligée de filer par une seule et même porte et encore est-elle à peine suffisante pour donner passage à une voiture. Aussi l'encombrement est-il inévitable, soit pour entrer, soit pour sortir. Voilà une première faute stratégique et je serais bien surpris si plus tard cette faute n'en entraîne pas d'autres plus graves à sa suite. Vers minuit, nous campons à la belle étoile dans le bois de Vincennes. La nuit est froide mais calme. Après avoir installé mon personnel infirmier, j'ai cherché un gîte pour mes aides. Un employé de la mairie arrive pour nous conduire. Après un quart d'heure de marche, nous arrivons dans une villa qui nous avait été désignée, et nous allions nous étendre sur le parquet nu des chambres quand arrive, tout effaré, un aide de camp de je ne sais quel général, qui nous apprend que la place est prise et que nous ayons à chercher gîte ailleurs. La facilité avec laquelle nous nous promenions dans le bois de Saint-Mandé, l'effroi de l'officier à notre arrivée ont vivement frappé l'esprit de mes aides et l'un d'eux le père Doyère, passe tout à coup de l'enthousiasme à l'abattement le plus absolu : « Si les Prussiens arrivent, ne cesse-t-il de répéter, ils vont nous prendre sans coup férir. Ah mon cher ami, comme vous aviez raison, tous ces jours, de nous vanter la discipline et comme nous avions tort de vous croire alarmiste. Tenez, voyez ces soldats errant à la suite de leur régiment, ils ne songent qu'à la maraude, et ne songent pas plus aux Prussiens qu'au grand Turc. Dieu ! comme je vois bien à présent que nous sommes perdus sans espoir de vaincre et de chasser l'ennemi ». Ce brave père Doyère me disait cela en pleurant et vainement, lui répondais-je, qu'il exagérait la portée du désordre qu'il voyait autour de lui, et qu'en ce moment il était en réaction d'autant plus vive et profonde que sa confiance avait été plus grande les jours précédents.

Etabli médecin depuis des années dans une petite commune de Normandie, père de cinq enfants dont l'aîné à l'armée du Rhin, ce brave cœur a tout laissé pour accourir au secours de la Patrie. Mû par ce sentiment généreux, il s'est vite imaginé que le même patriotisme animait tous les cœurs français. Aussi quelle déception quand il a vu toute cette nuit dernière les régiments en désordre, les traînards, les maraudeurs, l'indiscipline et le désordre.

Voyant la nuit très avancée, j'ai engagé mes chirurgiens à camper à la belle étoile, aussitôt chacun s'est mis à la recherche d'un brancard, et s'est gaîment enveloppé dans la couverture de campagne. Mais l'air était froid et glacial, et cette première nuit passée à la belle étoile a été un rude apprentissage.

Au petit jour, nous étions tous debout. J'ai fait allumer des feux et commandé le café. Puis je suis allé à la recherche d'une maison pouvant abriter des blessés et nous-mêmes. Une vieille maison de santé abandonnée et toute délabrée a été vite trouvée et vers 9 heures, nous y étions tous installés.



Pendant ce temps le comptable se mettait à la recherche d'un restaurant et trouvait à quelques pas de là une gargote pour nos infirmiers et pour nous-mêmes. Nous n'avions pas dîné la veille et la faim se faisait sentir,. Les infirmiers déjeunèrent d'abord et nous ensuite. A peine le repas était-il fini que je recevais du Quartier Général l'avis qu'on allait dans l'après-midi tenter avec deux divisions une reconnaissance sur Créteil.

A deux heures, nous étions en route à la suite de l'ambulance militaire. Celle-ci se composait de l'Intendant général, des chirurgiens, aides et sous-aides ; les infirmiers militaires conduisaient une quarantaine de cacolets.

Notre voiture litière fermait la marche, et j'avais groupé tout mon monde à l'arrière-garde. Nous traversons sans encombre le bois de Saint-Mandé, puis Charenton et nous nous engageons sur la grande route de Créteil. Une division tout entière nous précédait et une seconde derrière formait la réserve.

Charenton était encore habitée au moins en partie ; mais à Créteil toutes les maisons étaient désertes et fermées. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que nous vîmes pour la première fois la désastreuse conséquence de la guerre. Enfin nous laissons Créteil derrière nous et nous apercevons Bonneuil par notre gauche. Tout à coup, devant nous, à 1.500 ou 2.000 mètres éclate le bruit de la fusillade. Les troupes s'arrêtent. Je pars immédiatement en avant seul pour aller reconnaître le terrain et m'informer des besoins. Mais quelques instants après, arrive l'ordre de rétrograder.

Le Général s'est assuré de la présence des Prussiens, de leurs forces et, le but qu'il s'était proposé étant atteint, il donne l'ordre de la retraite. Nous trouvant à l'arrière-garde, nous rebroussons chemin les premiers sur l'ordre de l'Intendant. Mais à peine avions-nous gagné les premières maisons de Créteil, qu'un officier d'ordonnance me rejoint au galop et m'apprend qu'il y a des blessés. Ne voulant rien faire sans l'assentiment de l'Intendant militaire qui marche en ce moment à la tête de l'ambulance, je cours au galop l'informer du fait. Il donne ordre de détacher deux cacolets sur les 60 qu'il avait et de les faire stationner à l'abri des maisons jusqu'à l'arrivée des blessés; puis il continua sa retraite. J'avoue que cette insouciance me révolta ; et après un instant d'hésitation, ne prenant plus conseil que de mon devoir, je pris le parti de faire rétrograder ma litière, qui pouvait contenir six blessés couchés. En même temps, pour ne pas troubler l'ordre de la retraite, j'ordonnai a tout le reste de l'ambulance de suivre l'Intendant, ne gardant avec moi qu'un sous-aide, M. Leroux. Mon parti pris d'agir selon mon devoir sans me préoccuper de l'intendance, je fis placer ma litière sur le trottoir de la Grande-Rue, afin de ne pas gêner le mouvement de retraite des troupes.

Cependant la fusillade continuait et se rapprochait de nous de plus en plus. Bientôt quelques balles tombèrent dans la Grande-Rue de Créteil ; leur sifflement faillit donner lieu à une panique. En effet, on entendit à ce moment, ce cri funeste : les Prussiens, les Prussiens ! et tous les soldats se mirent à courir. Si alors la colonne eût été en pleine campagne, c'en était fait, la débandade était inévitable. Mais nous étions dans la Grande-Rue de Créteil et il n'y avait qu'une issue, c'était en avant. Mais là se trouvait le Général Vinoy et son Etat-Major. Le Général entendit le cri de terreur, se retourna, dégaina et fit tête au mouvement de recul. Tous ses Officiers d'Etat-Major l'avaient imité, et leur attitude énergique arrêta net et sur le champ ce commencement de panique.

A ce moment, notre litière stationnait sur la petite place qui se trouve devant la porte de l'église. Les blessés surexcités par la frayeur envahissaient la voiture. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de coucher sur les brancards les plus grièvement atteints, entassant les autres sur le siège et l'impériale. En moins de 5 minutes, 15 blessés furent recueillis et acheminés vers Charenton et Saint-Mandé. L'un des cacolets laissés en arrière par l'Intendant en avait recueilli un autre qui fût inévitablement mort en chemin faute de secours médicaux, si je ne l'eusse rejoint. Le pauvre malheureux perdait tout son sang par une plaie faite à la jugulaire. Tout en marchant, car l'infirmier qui conduisait le cacolet ne voulait pas s'arrêter, je fis une compression sur la plaie pour arrêter l'hémorragie.

A peine nos blessés furent-ils descendus de la litière que je renvoyai de nouveau la voiture sur le lieu du combat où je savais que plusieurs autres blessés étaient restés. Notre jeune aumônier protestant qui parlait allemand voulut bien accompagner le chirurgien et les deux infirmiers que je renvoyais sur le théâtre de la lutte.

Ces ordres donnés, je m'occupais d'installer nos blessés sur les lits que nous avions préparés pour nous-mêmes. Ils étaient à peine couchés que le général Vinoy arrivait pour les visiter. Je lui racontai comment je les avais recueillis et les instructions que j'avais données pour rechercher ceux que nous n'avions pu amener faute de moyens de transport. Le Général fut témoin des soins et de la sollicitude dont ils étaient entourés. Il leur prodigua des consolations, promit des récompenses et les confia à nos soins avec une sollicitude toute fraternelle.

A peine était-il parti que je vis arriver M. Pasquier, chirurgien en chef du 13e corps, accompagné de plusieurs de ses confrères. Je l'accueillis de mon mieux mais il ne fut pas difficile de constater que mes avances étaient reçues froidement. Nous visitâmes les blessés et je demandais l'avis de mes confrères militaires sur l'opportunité de quelques opérations d'urgence, notamment une amputation du bras et une castration qui furent jugées indispensables. Après avoir visité tous les blessés, ces messieurs nous quittèrent froidement, mais poliment. Le jour commençait à baisser et les préparatifs achevés, je m'empressai d'exécuter les opérations urgentes. Pendant ce temps deux infirmiers préparaient la nourriture des blessés tandis que les autres installaient de nouveaux lits pour les blessés que nous attendions. En effet, ces préparatifs étaient à peine achevés que notre litière arrivait avec 8 nouveaux blessés, quelques-uns mortellement. L'aide chirurgien qui les avait recueillis m'a dit qu'il avait dû en laisser quelques-uns encore, faute de place dans la litière. Notre jeune aumônier protestant avait bien voulu rester auprès d'eux sur le champ de bataille en attendant que la voiture revint les chercher.

Il se faisait tard, neuf heures avaient sonné. Renvoyer une expédition à cette heure avancée me semblait périlleux, mais le devoir primait le péril et nous ne pouvions pas laisser nos blessés sans secours sur le champ de bataille par une nuit froide et humide. Ne connaissant pas encore assez mon personnel médical et infirmier pour pouvoir me confier à leur compétence ou à leur dévouement, je résolus de prendre moi-même la direction de cette expédition nocturne. Il était environ 9 heures et demie lorsque je montai en voiture avec un aide et un infirmier, et nous nous dirigeâmes vers Charenton. Les grand'gardes nous arrêtèrent un instant sur le pont où l'on avait construit des barricades à la hâte. La route de Charenton à Créteil était parfaitement libre, mais à peine y étions-nous engagés que nous aperçûmes les flammes d'un incendie qui paraissait considérable. Aucun bruit du reste n'arrivait plus jusqu'à nous. Nous passâmes au pied des glacis du fort qui était redevenu silencieux après avoir tonné toute la soirée. Bientôt nous atteignîmes les premières maisons de Créteil. Un morne silence régnait dans la Grande-Rue, là où quelques heures auparavant régnaient la peur et presque la panique. Déjà il était facile, malgré l'obscurité, de constater que la guerre et la dévastation avaient passé par là. Les portes des maisons étaient enfoncées, les fenêtres brisées, des meubles démolis jonchaient le sol. A chaque instant nous nous attendions à rencontrer les premières sentinelles prussiennes. Au loin devant nous brillait çà et là la sinistre lueur des incendies allumés par nous au moment de la retraite : pour ne pas laisser tomber au pouvoir de l'en-nemi les nombreuses meules de grain éparses dans la plaine, nous y avions mis le feu. Ces brasiers ardents flambaient encore projetant dans l'air leurs flammèches embrasées. C'est au pied d'une de ces meules que nous retrouvâmes l'aumônier assis à côté d'un pauvre soldat dont une balle avait perforé la poitrine. Ce malheureux tourmenté par une soif ardente implorait quelques gouttes d'eau. Après avoir étanché sa soif, je le plaçai sur un brancard et le fis transporter jusqu'à notre voiture qui était restée sur la route à cinq cents pas de là. Puis, armés de nos lanternes, nous parcourûmes les vignes des environs et découvrîmes deux nouveaux blessés. Nous nous disposions à pousser plus loin nos investigations lorsque le sifflement d'une balle vient tout à coup nous prévenir que nous touchions aux avant-postes prussiens. Il fallut rétrograder et regagner notre voiture à la hâte pour ne pas nous exposer à tomber entre leurs mains. D'ailleurs, ces recherches de blessés la nuit, à la lueur des flambeaux, sont bien infructueuses. On n'est jamais certain de ne pas laisser un blessé et il est impossible de fouiller tous les replis du terrain. A moins de connaître parfaitement chaque mètre, on s'égare forcément et le dévouement le plus absolu est frappé d'impuissance. Après avoir réuni quatre blessés, je remis au jour de nouvelles recherches et nous reprîmes la route de Créteil. Nous étions à dix kilomètres environ en avant de ce petit bourg que nous traversâmes sans encombre. Au pont de Charenton nous fûmes arrêtés de nouveau par les grand'-gardes françaises qui firent quelques difficultés pour nous laisser passer sans mot d'ordre. En montant la côte qui mène à Saint-Mandé, un officier d'administration nous arrêta de nouveau pour nous intimer l'ordre de conduire nos blessés chez les sœurs où les chirurgiens militaires avaient établi leur Quartier Général, et avaient fait préparer quelques lits.

J'avoue que cette prétention de nous enlever des blessés que nous étions allés chercher la nuit sur le champ de bataille au péril de notre vie, me révolta. Néanmoins, voulant avant tout éviter toute cause de conflit avec les chirurgiens et surtout avec l'intendance militaire, je conduisis mes blessés à l'ambulance des sœurs. Là, en effet, les lits étaient préparés. Les blessés furent transportés et descendus; mais il fallait les panser. Je demandai le chirurgien de garde : il n'y en avait pas. Je dus moi-même pourvoir à ce soin; mais j'avoue que si ces malheureux n'eussent pas été descendus avant que je connusse l'incurie de mes confrères militaires, je les eusse ramenés à mon ambulance. Rien d'ailleurs n'avait été préparé pour les réconforter ; et c'est le cœur navré que je les quittai pour regagner mon ambulance.

Là je donnai mes instructions pour envoyer de nouveau une expédition sur le lieu du combat avec mission, non seulement de recueillir les blessés qui auraient été laissés, mais aussi d'enterrer les morts.

M. le docteur Soyard fut chargé de diriger ces secours et de faire en sorte d'arriver sur le terrain au petit jour.

Il était une heure du matin; mes forces commençaient à s'épuiser, je pris quelque nourriture, puis je commençai à écrire le rapport au général Vinoy, et celui de la Société de secours. Mes moyens de transport consistant dans une seule voiture litière pouvant contenir seulement six blessés couchés et deux ou trois assis, étaient si manifestement insuffisants, que je priai la Société de m'envoyer immédiatement un omnibus qui put contenir une dizaine de blessés assis.

Pendant ce temps les comptables de l'ambulance dressaient la liste de tous nos blessés dont nous avions pu recueillir les noms, et dès le matin ces listes étaient transmises.au général Vinoy, à l'Intendant militaire et à la Société Internationale. Enfin vers 4 heures du matin, après avoir présidé au départ de la petite colonne qui se dirigeait sur Créteil, je me jetais sur un lit pour prendre une ou deux heures de repos.

18 Septembre.

Ici se place un fait qui, je le crois, a joué un rôle capital dans l'histoire de l'ambulance. Dans la matinée de ce jour, au rapport chez le Général, l'Intendant en chef du 13e corps prit la parole pour se plaindre assez vivement au général Vinoy de ce que j'avais recueilli presque tous les blessés du champ de bataille. Le docteur Pasquier, à son tour, se plaignit au général du rôle insignifiant qu'il jouait au 13e corps, puisque les blessés avaient été presque tous recueillis par l'ambulance Hertford. Le père Vinoy qui avait été témoin de notre bonne volonté et de notre dévouement, releva assez vivement ces plaintes, en manifesta son étonnement et ajouta que l'Intendance était assez mal venue à se plaindre de l'enlèvement des blessés quand c'était à elle qu'incombait cette besogne et que pour lui, peu lui importait par qui étaient secourus ses blessés, pourvu qu'ils le fussent. Je ne connaissais pas encore ces détails, qui me furent rapportés par le capitaine Boisdeffre et le lieutenant Casielnau lorsque, vers 9 heures, j'allai porter à l'Intendance la liste des blessés. Je fus reçu plus que froidement et reçus l'ordre d'avoir à transporter tous mes blessés dans la journée à l'hôpital militaire de Vincennes. Je répondis à l'Intendant que j'étais disposé à faire transporter à Vincennes tous les blessés transportables, mais que l'humanité me défendait d'exposer à mourir en route ceux qui étaient atteints de blessures très graves. Cela fut fait dans la journée. Il n'y avait plus à en douter : mon ambulance était vue d’un mauvais œil et malgré tout mon désir de ménager la susceptibilité de l'Intendance, notre rôle était fatalement condamné à être annihilé.

J'étais tout en proie à ces sombres préoccupations, lorsque je reçus la visite du capitaine Boisdeffre qui me mit au courant des plaintes de l'Intendant et de la réponse du Général. Il m'engagea fortement à ne me point préoccuper des tracasseries de l'Intendance et me promit de me soutenir auprès du général Vinoy. Je ne sais, si je me trompe, mais je suis convaincu que ces doléances si manifestement injustes ont produit un effet contraire à ce qu'en attendait leur auteur. De ce jour, en effet, date une bienveillance marquée à notre égard de la part du général Vinoy. Il nous transmet ses ordres directement et ne laisse échapper aucune occasion de nous être agréable.

Mon rapport à la Société de secours a, paraît-il, produit un excellent effet.

Dans la journée, je reçois la voiture demandée avec une lettre qui m'exprime la satisfaction de tout le Conseil.

Mais à mes yeux, le meilleur résultat de cette journée a été de me donner avec une grande autorité la confiance de tout mon personnel. Tous sont confiants dans leur chef, et je dirais presque fiers d'être sous mes ordres. J'ai profité de ce mouvement d'opinion pour renvoyer quelques mauvaises têtes, un ivrogne, et pour resserrer la discipline.

Vers l'après-midi, les aumôniers ont procédé à l'enterrement des deux blessés qui ont expiré dans la nuit et d'un troisième qui nous est arrivé mort dans la matinée.

L'expédition Soyard partie ce matin à 4 heures, n'est rentrée qu'à 11 heures. Il était temps qu'elle arrivât, car l’inquiétude sur son sort devenait insupportable et j'allais me mettre en route à sa recherche.

Ces braves jeunes gens n'ont pas accompli leur mission sans péril. Pendant qu'ils cherchaient, dans les vignes qui avoisinent Bonneuil, les blessés et les morts, les hulans sont survenus prétendant qu'ils n'avaient pas le droit d'enterrer les morts et sous prétexte d'espionnage, ils les ont gardés prisonniers pendant près de 2 heures, l'arme au bras et prêts à les mettre en joue. Heureusement notre jeune aumônier, M. Foltz, a pu leur expliquer, en allemand, que le rôle unique était de recueillir les blessés et les morts. Les moustaches et les allures un peu militaires de M. Soyard avaient surtout excité leur défiance. Ils l'ont soupçonné de n'être qu'un officier déguisé venu là pour examiner leurs positions. Il a fallu plus d'une heure de pourparlers pour les détromper et encore n'ont-ils pas voulu permettre qu'on enlevât les morts. Cinq blessés presque mourants ont été recueillis. Le nombre des hommes tués ne dépasse pas une dizaine.

Jeudi 22 Septembre.

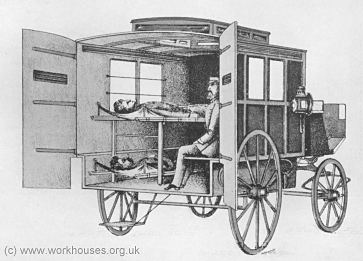
Le lendemain de Sedan, après avoir échappé au danger incessamment renouvelé du champ de bataille, j'étais comme honteux de vivre ou tout au moins indifférent au bonheur de vivre. Pourquoi suis-je si heureux ce soir d'avoir échappé aux mains des Prussiens? Il me semble que je viens de sortir de prison après des années de captivité, car ces trois jours passés au milieu des Prussiens m'ont semblé des années. Il me semble que je suis déchargé d'un poids immense, quelque chose comme la pierre d'un tombeau. Ah! je jure bien de ne plus jamais me confier aux promesses des Prussiens; j'ai trop souffert de leur arrogance pendant ces trois jours.

Lundi matin nous sortions de déjeuner vers une heure, lorsque je reçois l'ordre de me tenir prêt à partir avec mon ambulance. Nos préparatifs furent vite achevés. Je chargeai mon aide chirurgien, M. Archer, de veiller sur les six blessés que la gravité de leurs blessures ne m'avait point permis de transporter à Vincennes. Un sous-aide, Sckalski, et deux infirmiers lui furent adjoints pour l'aider. Vers deux heures, j'appris que le Quartier Général du 13e corps allait s'établir à la gare Montparnasse, Aussitôt nous partîmes en bon ordre. Déjà l'avenue de Vincennes était encombrée de troupes qui rentraient dans Paris. Pour ne point troubler ce mouvement, je résolus de faire un long détour et de rentrer dans Paris par l'avenue Daumesnil, qui était libre, sauf les chausse-trappes et les barricades. Après bien des pourparlers les gardes nationaux nous laissèrent passer. Je savais déjà par expérience combien est lent le mouvement des masses, aussi dans Paris je me gardais bien de prendre les grandes voies. Nous marchions assez fiers, il faut le reconnaître, de notre début dans notre rôle d'ambulanciers sans nous douter, hélas ! que notre armée venait de subir une déroute désastreuse. Nous approchions de la gare Montparnasse et je marchais à pied, en tête de l'ambulance lorsque, rue de Vaugirard, je rencontrai un de mes amis, Leharivel, sculpteur, qui tout effaré, courait vers le Louvre pour sauver, me disait-il, nos collections. A ce moment j'ignorais encore le désastre de Châtillon et ce fut seulement en arrivant à la gare Montparnasse que j'appris la déroute du 14e Corps. A peine nos voitures furent-elles arrêtées qu'elles furent entourées par une foule de gens qui nous invitaient à aller chercher les blessés.

Il était environ 4 heures à ce moment. Mon premier soin fut de m'informer auprès des officiers d'état-major de ce qu'il y avait de vrai dans la rumeur publique, et j'appris qu'on s'était battu dans la matinée du côté de Châtillon et du Petit-Bicêtre. Le général Ducrot, commandant le 14e corps, avait tenté une attaque sur le flanc de l'ennemi; ses troupes avaient été mises en déroute et avaient dû rentrer pêle-mêle dans Paris. Il devait y avoir de nombreux blessés, selon la rumeur publique; mais ils avaient dû être abandonnés. En présence de ces renseignements, mon devoir était clair et mon parti fut vite pris.

M. Godefrin, mon comptable principal, fut chargé, avec M. Soyard, de trouver un campement pour l'ambulance et des lits pour les blessés. Tous les bagages et le matériel de l'ambulance furent laissés ; je choisis pour m'accompagner à peu près la moitié de mon personnel, et le fis monter dans les deux voitures de transport. Puis, montant moi-même à cheval, je me mis à la tête de l'ambulance. Au moment du départ, M. Faber, un de mes deux aumôniers catholiques, me demanda la permission de prendre un fiacre pour nous accompagner. L'aumônier protestant, M. Stoltz, dont j'avais eu l’occasion, à Créteil, de constater l'intelligence et le dévouement, avait été désigné pour me suivre : sachant parfaitement l'allemand, il pouvait me rendre des services. J'ignorais, à ce moment, que M. Faber parlait également cette langue, aussi ne l'avais-je pas désigné pour cette expédition. C'est sans doute, excité par ma préférence pour M. Stoltz, qu'il me demanda la permission de nous accompagner à ses frais, ce qui fut accordé sans difficulté.

Il fallait se hâter pour ne pas être surpris par la nuit. On mit les chevaux au trot. La nouvelle église de Montrouge fut vite dépassée et vers cinq heures, nous atteignîmes la porte de Vanves. Les rues étaient pleines de monde et une vive inquiétude était peinte sur tous les visages. Çà et là nous rencontrâmes des soldats débandés autour desquels se formaient des groupes pour entendre le récit du combat. Ces fuyards avaient jeté la consternation dans tout le quartier. On s'attendait à chaque instant à voir apparaître les premiers Prussiens. Seules les femmes montraient une exaltation patriotique, qui se traduisait par de sanglantes injures jetées à la face de ces lâches défenseurs. Je n'oublierai de longtemps ces femmes du peuple qui, la colère au front et l'injure aux lèvres, apostrophaient les fuyards et les forçaient à se cacher. On ne fit aucune difficulté pour nous laisser sortir ; avant de franchir le pont-levis, j'eus soin de prévenir l'officier du poste que nous ne rentrerions probablement que la nuit close. La précaution n'était pas inutile si nous voulions éviter d'être mitraillés à notre retour. Déjà du côté de Saint-Mandé, nous avions essuyé le feu, heureusement très inexpérimenté, des gardes nationaux qui veillaient sur les remparts. La moindre alerte leur faisait perdre la tête et si par malheur un coup de feu partait d'un point, la fusillade s'étendait comme une traînée de poudre tout le long des remparts. La route de Vanves était parfaitement libre et déserte. Quelques barricades à peine ébauchées retardaient seules notre marche. Cette solitude contrastait si fort avec l'agitation fiévreuse de l'intérieur de Paris, que malgré soi le cœur se serrait. Bientôt nous atteignîmes le fort de Vanves. D'épais nuages de fumée succédant aux détonations de l'artillerie s'élevaient incessamment au-dessus des remparts. Plus loin, à notre gauche, le fort de Montrouge faisait entendre un feu non moins nourri. A chaque instant les obus sifflaient au-dessus de nos têtes.



*Intérieur de l'Ambulance Tout d'abord, 1880   
© Peter Higginbotham*

Nos chevaux peu habitués à ce bruit strident, devenaient de plus en plus difficiles à maintenir. Aussi atteignîmes-nous rapidement les premières maisons de Châtillon. Là, nous commençâmes à ralentir le pas craignant à tout moment de voir apparaître les premiers postes prussiens. Ceux-ci n'occupaient pas encore le village proprement dit; leur premier poste de grand'garde se trouvait à mi-côte entre le village et la redoute. Dès que je les aperçus, je fis faire halte et m'avançant seul à cheval, avec M. Foltz pour interprète, je demande l'officier du poste. Je connaissais trop les Prussiens pour engager mon ambulance dans leur ligne sans avoir la certitude d'en sortir. Notre aumônier explique à l'officier le motif de notre venue, qui était de relever et de secourir les blessés; il fut convenu que nous pourrions explorer le terrain, relever les blessés et les ramener à Paris. En conséquence, nous reprîmes notre marche jusqu'à la redoute et nous commençâmes à explorer les environs. Hélas ! il n'y avait pas un seul blessé français. En revanche, le sol de la redoute et les environs étaient littéralement jonchés de débris d'armes, de sacs, de bidons, de cartouches, etc... Ces tristes indices d'une déroute honteuse m'arrachèrent une larme que je m'efforçai de cacher au vainqueur. Nos pauvres canons dont la redoute était garnie, étaient emmenés un à un sous nos yeux, sans que nous puissions rien faire pour les sauver. Cette vue m'a causé une des émotions les plus pénibles que j'ai encore ressenties, d'autant plus que la redoute et le plateau de Châtillon étaient occupés par des forces relativement insignifiantes. Pendant que les soldats du train enlevaient les canons abandonnés si lâchement (puisqu'il n'y avait ni un mort, ni un blessé dans la redoute et aux environs), les officiers faisaient l'appel de leurs hommes. Leur nombre ne s'élevait certainement pas à celui d'un bataillon. A ce moment il est probable que les forts d'Issy, Vanves et Montrouge s'aperçurent de ce mouvement de troupes, car leur feu redoubla d'intensité. Les obus tombèrent dru sur la redoute et éclatèrent autour de nous à chaque instant. En arrivant à la redoute, j'avais envoyé mon personnel à la recherche des blessés. Aucun soldat français ne fut trouvé sur le terrain; en revanche on apporta deux blessés prussiens tous deux atteints par des éclats d'obus. L'un avait la cuisse fracturée et l'autre une fracture du bassin. Un chirurgien prussien arriva à cheval sur ces entrefaites. Il nous conseilla assez insolemment de rétrograder au plus vite sur Paris et repartit au galop après avoir jeté un coup d'œil sur la redoute. L'officier qui commandait vint à nous et, nous montrant les deux hommes blessés ; nous intima l'ordre de les transporter à Plessis-Ie-Piquet en ajoutant qu'il ne nous permettrait pas de rentrer à Paris. J'eus beau lui faire observer par l'entremise de M. Foltz que nous n'avions pénétré dans les lignes prussiennes qu'à la condition d'en sortir, il ne voulut rien entendre. Notre situation devenait critique. L'absence de blessés français à secourir nous enlevait tout motif de retour immédiat. Le Commandant prussien n'ayant aucun moyen de faire transporter ses hommes, invoquait notre qualité d'ambulance internationale pour nous obliger à transporter ses deux hommes blessés. J'acceptai donc de me charger de ces deux blessés mais à la condition qu'à Plessis-le-Piquet on me remettrait deux blessés français en échange.

Pendant ces recherches et pourparlers la nuit était venue. Après avoir installé les deux Prussiens dans notre litière, nous voulûmes prendre la route du petit Bicêtre pour nous diriger sur Plessis-le-Piquet. Mais cette voie était à chaque pas coupée par des abattis d'arbres et des tranchées. Ces obstacles multipliés retardaient notre marche ; et la nuit qui était venue ne contribuait pas peu à rendre ces obstacles presque insurmontables. A tout instant il fallait à force de bras rejeter les troncs d'arbres sur le côté ou combler les tranchées pour permettre à nos voitures de passer. Les obus continuaient d'éclater autour de nous et par le désordre inévitable qu'ils jetaient dans nos rangs contribuaient à aggraver notre situation. Déjà nous avions mis près d'une heure à franchir le premier kilomètre, et nous commencions à désespérer d'arriver an but lorsqu'à la clarté de nos lanternes, nous aperçûmes à notre gauche au milieu des champs les traces du passage de l'artillerie prussienne. Nous nous jetâmes aussitôt au milieu des champs guidés par les ornières qu'avaient creusées les roues des caissons. Mais là encore nous marchions sur un sol inégal semé d'aspérités que l'obscurité nous empêchait de pouvoir éviter. De là des soubresauts, des embourbements, qui me faisaient craindre de voir les voitures se briser. Tantôt il fallait pousser aux roues pour sortir d'une ornière, tantôt, il fallait soutenir les voitures pour les empêcher de verser. Enfin après une heure de marche coupée par des arrêts multiples nous atteignîmes les premières maisons du village. Là notre situation déjà si pénible devint tout à fait critique. Une barricade construite avec des pavés fermait l'entrée du village. En nous entendant venir, le Prussien, qui la gardait, crut à une attaque et se sauva donner l'alarme au poste. Pendant ce temps nous nous étions mis à défaire la barricade pour permettre le passage des voitures, sans nous douter que l'alarme était au camp. Tout à coup nous entendîmes le pas retentissant d'une troupe en marche. Une voix formidable cria halte à quinze pas en avant; un cliquetis d'armes arriva jusqu'à nous. Malgré l'obscurité nous vîmes les armes briller et les canons se diriger de notre côté. Notre jeune aumônier protestant n'eut juste que le temps de crier en allemand : Ambulance, ne tirez pas. Quelques secondes de plus nous allions être mitraillés. L'officier qui commandait entendit, heureusement, le cri de l'aumônier. Il nous cria, à son tour, de ne pas bouger ni de faire un pas de plus, et appela M, Foltz seul.

Nous restâmes tous cloués sur place; en me retournant, j'aperçus même deux de mes infirmiers blottis sous la voiture. Immédiatement, je les fis lever et les plaçai au premier rang. Une longue demi-heure s'écoula avant le retour de notre parlementaire. Enfin, il revint accompagné de quelques hommes et d'un officier qui examina scrupuleusement notre petite caravane et se décida enfin à nous laisser avancer. Quelques pas plus loin, nous passâmes devant le front du peloton qui était accouru à notre rencontre.



Sur la petite place qui s'étend devant la grille du château, de grands feux de bivouac étaient allumés devant les maisons et de nombreux soldats se réchauffaient autour de ces brasiers ardents. Il fallut faire halte de nouveau en attendant des ordres. Quelques Prussiens vinrent rôder autour de nous. Les chevaux de notre voiture litière semblèrent surtout exciter leur admiration. C'était, en effet, deux belles bêtes qui avaient été données par Rothschild avec leur élégant attelage. J'avoue que cette admiration me causait quelques craintes; et je redoutai fort qu'on s'en emparât. Enfin on nous permit de pénétrer dans le parc. Nos deux blessés furent descendus et transportés à quelques pas de là dans une cabane de jardiniers. Ils furent couchés sur des paillasses, et nous procédâmes à leur pansement. Il paraît que le soin avec lequel nous opérions fut goûté des soldats qui montaient la garde autour de nous, car l'un d'eux fit la réflexion que leurs propres chirurgiens n'eussent pas procédé avec autant de précautions.

Il était près de minuit lorsque cette besogne fut achevée. Je demandai alors qu'on me remit les deux soldats Français qu'on m'avait promis en échange, et qu'on nous permette de regagner nos lignes. On m'assura qu'il n'y avait plus de blessés à Plessis-Piquet et qu'on les avait transportés plus loin en arrière. Puis le Général qui commandait la Division nous fit observer que notre retour, pendant la nuit, serait entravé par mille difficultés et qu'il ne nous autoriserait à rentrer à Paris que le lendemain et encore à la condition expresse que nous passerions par l'Hay, seule route encore libre. Force nous fut de condescendre à la volonté du vainqueur, mais j'insistai pour qu'on nous donnât un sauf-conduit, ce qui nous fut promis.

Il avait fallu prendre son parti de passer la nuit avec les Prussiens, mais si nous pouvions refouler notre aversion pendant quelques heures, il nous était plus difficile de faire taire nos estomacs. Depuis dix heures du matin nous n'avions rien mangé et le trajet de Saint-Mandé à la gare Montparnasse, puis de cette gare à Châtillon et Plessis-Piquet, nous avait ouvert l'appétit. Nous n'avions emporté avec nous aucune provision, comptant rentrer le soir à Paris. Tous autour de moi criaient la faim. Malgré mon extrême répugnance pour demander à nos ennemis l'aumône d'un morceau de pain, force me fut de le faire. On me répondit qu'il n'y avait pas de pain, mais qu'on m'enverrait de la viande. En effet, on nous apporta 200 grammes d'une langue de bœuf qui avait été trempée dans l'eau chaude. J'en donnai à chacun, gros comme le bout du pouce. Ceux qui étaient bien armés de molaires parvinrent à mâcher leur morceau ; les autres durent y renoncer tant elle était dure et je fus du nombre. Nous nous souviendrons longtemps de cette épisode presque comique où chacun s'acharnait à déchirer les fibres de cette fameuse langue de bœuf. Autant aurait valu mâcher une peau de chamois.

Après ce dur exercice de mastication, chacun se mit à la recherche d'un gîte dans la petite cabane où l'on nous avait parqués. Encore ne nous l'avait-on abandonnée que partiellement. La seule et unique pièce du rez-de-chaussée était encombrée non seulement par les deux blessés que nous avions recueillis mais encore par un poste de Prussiens qui avaient allumé un grand feu dans la cheminée. Cette pièce donnait accès par une fenêtre sur la rue et pour y pénétrer les soldats avaient brisé la croisée. L'un d'eux se tenait debout, l'arme au bras, devant le passage et de là échangeait avec ceux qui occupaient la barricade de la rue des « Garda ! » incessants. Les autres se chauffaient et entretenaient le feu. Comme il n'y avait pas place pour nous dans ce réduit, nous dûmes escalader le grenier et c'est là que pêle-mêle nous passâmes le reste de la nuit. Grâce à la fatigue de la journée, chacun ne tarda pas à dormir. Je pris moi-même deux heures de repos après avoir organisé une garde montante pour les chevaux et les voitures.

Le mardi 20 Septembre, dès que le jour parut, nous prîmes nos dispositions pour partir. Pendant les apprêts, j'envoyai M. Foltz, mon intermédiaire habituel, auprès des Prussiens pour réclamer un sauf-conduit et l'autorisation écrite de rentrer à Paris. Après mainte objection, on nous l'accorda, mais à la condition que nous prendrions la route de l'Hay qu'ils nous affirmaient être libre. Vers 5 heures du matin, nous sortions du parc de Plessis-Picquet avec l'intention de prendre la grande route de Sceaux, mais cette voie était coupée, et force nous fut de faire un détour par Fontenay-aux-Roses. Nous y rentrâmes sans grandes difficultés. Déjà, à cette heure matinale, les rues étaient sillonnées de soldats, qui, n'ayant pas d'ordres, nous laissèrent passer, tout en manifestant une mauvaise humeur qui ne nous présageait rien de bon. Au sortir du village nouvelles difficultés : les routes de Sceaux et Bourg-la-Reine étaient complètement fermées par des barricades qu'il eût été trop long de démolir. Je ne savais trop comment me tirer de ce mauvais pas, lorsque j'avisai à travers un jardin les traces du passage de roues de voiture. En suivant ces traces une cinquantaine de mètres, on retrouvait la grande route de Sceaux. Le terrain défoncé était si mauvais que nous faillîmes y rester embourbés.. Il fallut pousser aux roues, soutenir les voitures pour ne pas verser. La route elle-même était jonchée d'arbres abattus qu'il fallait jeter de côté pour continuer notre route. Nous traversâmes les bois de Robinson et montâmes vers Sceaux. La ville était déserte. Toutes les maisons étaient fermées; à peine vîmes-nous quelques soldats dans les rues. En descendant la pente qui conduit de Sceaux à Bourg-la-Reine, nous aperçûmes des vestiges de la lutte de la veille. Çà et là des fourgons brisés, des chevaux tués, des armes abandonnées indiquaient assez le désordre de la retraite. A mesure que nous avancions, la dévastation devenait de plus en plus pénible à voir. Au moment où nous arrivions sur la place, un obus parti du fort Montrouge, éclatait devant le portail de l'église. Plus loin, devant nous, tout à fait à l'extrémité nord de Bourg-la-Reine, nous apercevions les Prussiens blottis derrière une barricade qui fermait la route de Paris. J'avais tellement hâte de rentrer que malgré le bombardement je fis avancer mon ambulance jusqu'au pied de la barricade. L'officier qui commandait, refusa de nous laisser passer malgré notre sauf-conduit, sous prétexte qu'une action était engagée en ce moment sur la route de Paris. En effet, une vive fusillade se faisait entendre à sept ou huit cents mètres en avant. « Revenez dans une heure, ajouta-t-il, si la fusillade a cessé, je vous laisserai passer ». Il fallut retourner sur nos pas et comme Montrouge envoyait incessamment des obus, je fis placer mes voitures à l'abri sur la petite place de la mairie. En apercevant des Français, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont l'établissement donne sur la place, vinrent à nous et nous invitèrent à entrer. Pressé par la faim, chacun se précipita sur le pain et le beurre que ces bonnes soeurs nous présentèrent. Je ne me laissai point endormir par ces délices de Capoue. Ne pouvant prendre la route directe de Paris, je songeai à gagner l'Hay. Le vicaire de Bourg-la-Reine s'offrit de nous indiquer le chemin. Je chargeai alors mon aumônier catholique, M. Faber, de s'engager avec lui sur la route de l'Hay pour s'assurer si cette voie détournée était libre.

Pendant l'excursion de notre aumônier, les vivres des bonnes sœurs furent attaquées avec vivacité ; mais hélas ! le sac du petit couvent ne fut pas de longue durée et nos estomacs ne furent contents qu'à demi. D'ailleurs l'arrivée d'un chirurgien militaire prussien vint couper court à cet exercice.

C'était un grand jeune homme blond, mince, à l'air froid, presque dédaigneux. Ses mouvements automatiques portaient cependant l'empreinte de la timidité. Ayant aperçu nos voitures d'ambulance, il venait nous demander du chloroforme, du laudanum, du quinquina, etc..., toutes les choses dont sa provision était épuisée. Il parlait à peine français et force me fut de deviner en grande partie ce qu'il voulait. Dans l'espoir qu'il pourrait m'être utile, pour sortir du mauvais pas où nous étions, je lui donnai un flacon de chloroforme. Cette générosité fut peine perdue. Il ne répondit à mes demandes que par des fins de non recevoir. Jugeant que je n'avais rien à espérer de son intervention, je lui fis comprendre d'aller quêter ailleurs ses médicaments et lui montrai la boutique fermée d'un pharmacien que l'on apercevait en face.

Les obus lancés du fort de Montrouge ne cessaient cependant pas de tomber sur Bourg-la-Reine. Il était près de dix heures. L'aumônier ne revenait pas. Las d'attendre et craignant qu'une plus longue attente fût vaine, je résolus de réunir mon personnel et de lui proposer de nous mettre en route malgré la fusillade et les obus. Le R. P. Forbes arriva sur ces entrefaites, il raconta qu'à son arrivée à l'Hay, il avait trouvé un général qui y arrivait de son côté, et auquel il avait demandé l'autorisation de rentrer à Paris. Ce général avait répondu par un refus en se basant sur un .ordre qu'il venait de recevoir de ne plus laisser entrer ni sortir personne de Paris. Ce dernier espoir perdu, notre situation devenait de plus en plus critique. La proposition que je venais de faire à mes aides de rentrer quand même, leur souriait médiocrement; il fallait cependant s'y résoudre si nous ne voulions pas rester à tout jamais dans les lignes prussiennes. Encore fallait-il se hâter pour franchir la barricade de Bourg-la-Reine avant que le même ordre ne fût arrivé à l'officier qui commandait cet avant-poste. Malgré les hésitations de la plupart de mes gens, nous nous mîmes immédiatement en route. Les obus et la fusillade n'avaient pas cessé de se faire entendre. Aucun soldat prussien ne se montrait dans la rue. Ils se tenaient cachés dans l'une des dernières maisons de Bourg-la-Reine ; quelques-uns seulement s'étaient blottis derrière la barricade qui fermait la route. Trois ou quatre chevaux tués gisaient sur la chaussée, et deux pièces de canon chargées occupaient le milieu de la voie. Les servants s'étaient réfugiés dans les maisons voisines prêts à accourir au premier signal.

A notre arrivée, l'officier du poste se montra sur la porte d'une maison ; il lut une seconde fois notre sauf-conduit, nous avertit du danger auquel nous nous exposions en voulant rentrer quand même, mais cependant finit par consentir sur mes instances à nous laisser passer. Mes infirmiers se mirent immédiatement en devoir de débarrasser la voie pour frayer un passage aux voitures. Pas besoin n'était de les encourager à cette besogne. Le sifflement incessant des balles à leurs oreilles suffisait à décupler leur ardeur.

Enfin le passage est praticable et nous allons le franchir quand tout à coup retentit derrière nous le galop d'un cheval. Un uhlan s'arrête presque aussitôt devant l'officier qui nous regardait et lui remet un ordre.

A peine eut-il jeté les yeux sur le bout de papier que cet officier nous fait signe de nous arrêter et bientôt nous intime l'ordre de rebrousser notre chemin. En même temps il fait prendre les armes aux soldats du poste, pour nous prouver qu'il est bien décidé à faire exécuter l'ordre formel qu'il vient de recevoir, de ne laisser rentrer personne dans Paris. Prières, instances, protestations, tout fut inutile. Il fallut retourner sur nos pas et cette fois sans espoir de retour. Ce Capitaine nous renvoya impitoyablement au Général qui commandait sur ce point et se trouvait, disait-il, à la Croix-de-Berny.

Il était à peu près midi lorsque notre petite colonne s'arrêta devant une grande auberge qui occupe l'un des angles de la Croix-de-Berny. La cour de l'auberge était pleine de cavaliers dont les chevaux sellés et au piquet indiquaient qu'ils faisaient partie de l'escorte de quelque gros personnage. Un officier s'avança et demanda ce que nous voulions. Je lui exposai moi-même (car il parlait assez bien le français), la situation fausse que nous faisait l'ordre de ne laisser rentrer personne dans Paris ; je lui montrai le sauf-conduit qu'on nous avait délivré et réclamai instamment le droit que nous avions de rentrer. Après avoir écouté ma réclamation, il rentra dans l'auberge et revint au bout d'une demi-heure nous annoncer que le Général ne pouvait accorder ce que nous demandions, que le Roi seul qui avait donné l'ordre pouvait le suspendre, et que nous n'avions aucune chance d'obtenir un sauf-conduit, qu'au reste, nous pouvions aller trouver le Prince Royal, à Chatenay où il se trouvait, mais que ce serait une course inutile : « Attendez, nous répétait-il, dans trois ou quatre jours vous rentrerez avec nous ». Je revendiquai énergiquement le droit que j'avais de rentrer, et après de nouvelles et pressantes instances, j'obtins qu'on nous fournît un cavalier pour aller à Chatenay, trouver le Prince Royal.

Un uhlan arriva bientôt et nous prîmes à sa suite la route de Chatenay.

Cette grande et belle route que Louis XV avait fait construire pour aller de Versailles à Choisy-le-Roi était bordée de chaque côté par de longues rangées de canons et de caissons. Les batteries se succédaient sans interruption de la Croix-de-Berny jusqu'à Chatenay. Les chevaux au piquet, mais tout harnachés, et prêts à partir, formaient de longues files de chaque côté de la route. C'était là évidemment l'artillerie de réserve de l'armée du Prince Royal. Enfin nous quittons la grande route pour prendre l'avenue qui conduit à Chatenay. Je fis arrêter mes voitures à l'entrée du village et accompagné de M. Foltz, je me mis à la recherche du Quartier Général du Prince Royal.

Guidé par le va-et-vient des soldats, je ne tardai pas à le trouver. Le Prince Fritz venait de déjeuner ; les débris du repas jonchaient encore la table.

M. Foltz demanda en allemand, à parler au Prince. Un officier vint nous répondre que le Prince venait de quitter la table pour monter à cheval et que nous pouvions nous adresser à son Chef d'Etat-Major. Nous fûmes, en effet, introduits dans un petit cabinet, où se trouvait un gros homme bourru qui nous répondit immédiatement que notre demande était impossible à accorder et que notre démarche auprès du Prince n'avait aucune chance de succès. « D'ailleurs, ajouta-t-il votre impatience ne sera pas de longue durée, dans trois ou quatre jours, vous rentrerez avec nous. » Nous ne répondîmes rien à cette bravade, mais nous insistâmes pour voir Fritz lui-même. « Allez à Versailles, s'écria-t-il alors, c'est là qu'il se rend et là seulement que vous pourrez lui parler » — « Eh bien, répondis-je, donnez-nous un sauf-conduit pour y aller ! »

II prit alors nos noms d'assez mauvaise grâce et nous remit le sauf-conduit. A peine étions-nous sortis que le Prince Fritz passa devant nous à cheval, précédé et suivi d'une nombreuse escorte de uhlans. Nous reconnûmes aisément au milieu de ses officiers deux ou trois correspondants des journaux anglais. En passant devant nos voitures d'ambulance, ils lurent le nom d’Hertford inscrit sur la litière, s'arrêtèrent pour nous demander quelques explications, nous engagèrent à venir à Versailles, et promirent leur appui auprès du Prince. Quelques instants après, le Prince et son escorte disparaissaient sur la route de Versailles. Pour nous, nous reprîmes tristement la grande route de Versailles, et bientôt nous atteignîmes le Petit-Bicêtre, où se réunissent les deux grandes routes de Paris et de Choisy.

Un soldat prussien étendu mort dans le fossé de la route frappa tout d'abord nos regards. Cette vue, je dois l'avouer, me procura une impression de joie féroce, qui fut, hélas ! de trop courte durée. Car à peine eûmes-nous ffait quelques pas de plus que nous aperçûmes les champs jonchés de soldats français. Ils étaient là 25 couchés épars sur l'étendue d'un hectare et dormant du sommeil des braves. Le sol autour d'eux labouré d'obus témoignait de leur héroïque résistance. Vêtements déchirés, fusils brisés, cartouches vides et noircies, sabres rompus, tout est l'indice qu'il a dû s'y livrer la veille un furieux combat, et se passer un de ces épisodes terribles et obscurs dont le récit ne trouve place dans aucune histoire. C'est à ce titre que je veux y insister.

On donne le nom de Petit-Bicêtre à quelques auberges ou maisonnettes que l'on rencontre à la réunion des routes de Paris et Choisy, quand on suit la grande route qui conduit de Montrouge à Versailles. En se réunissant à la grande route de Paris, celle de Choisy forme un angle dont le sommet se dirige sur Versailles. Deux ou trois guinguettes de marchands de vins sont bâties au point de réunion des deux routes; un peu plus au nord du côté de Paris existe une briqueterie, et un petit taillis de 30 mètres carrés longe la route de Choisy. Le reste du terrain est occupé par des cultures, des jardins.

Au-delà, du côté de Paris, s'étend un plateau immense qu'encadrent à l'ouest les bois de Meudon, et qui au nord descend brusquement par des pentes rapides vers Clamard, Châtillon et Bagneux.

Du côté du sud, la route de Choisy se trouve longée par les bois de Verrières, qui descendent jusqu'à la Bièvre. La possession du plateau du Petit-Bicêtre emporte celle de la vallée de la Bièvre; car des hauteurs du Petit-Bicêtre, on peut canonner le fond la vallée, et la rendre infranchissable aux colonnes qui veulent gagner Versailles en suivant cette vallée. Etait-ce là le but de Ducrot, lorsque, la veille au matin, il attaqua les colonnes, prussiennes qui s'y étaient engagées; je ne sais, mais en voyant la configuration du terrain, il est facile de se rendre compte du combat de la veille.

Les Français, appuyés sur la redoute de Châtillon, n'avaient qu'à s'avancer jusqu'aux pentes qui descendent vers la Bièvre pour arrêter l'ennemi ; il fallait à celui-ci gravir ces pentes pour déboucher sur le plateau et tenir tête à l'attaque. Or ces pentes sont très boisées, et c'est pour ainsi dire à l'abri qu'on peut déboucher sur le plateau, complètement nu et découvert, sauf les quelques maisons du Petit-Bicêtre. On comprend ainsi que ce point soit devenu le centre de la lutte, et que les Français l'aient défendu avec acharnement. Mais pourquoi tant de morts français quand il n'y a sur le terrain que quelques morts prussiens? La topographie du terrain l'explique facilement. Les Prussiens cachés dans les bois qui longent la route de Choisy, tiraient à couvert. Les Français n'avaient pour s'abriter que quelques maisonnettes insignifiantes.

Puis au moment de la retraite, rien pour les couvrir. Telle est la raison qui me semble expliquer le grand nombre de nos morts, et la véritable déroute qui porta la consternation dans Paris.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce petit, mais sanglant champ de bataille. Il y avait 25 cadavres gisant dans l'angle des deux routes. Tous avaient été dépouillés, les poches avaient été retournées, les capotes enlevées. Nous nous dispersâmes pour prendre les noms ou à leur défaut le numéro matricule. Cinq seulement avaient encore leur livret, c'étaient les nommés Bénard, Fleury, le Flock, Préant et Piat. La plupart faisaient partie des 16e et 27e de ligne. Deux officiers gisaient parmi eux. Tous deux avaient été dépouillés de leur capote et n'avaient plus pour tout indice d'identité que leurs initiales V. F. et H. C. Nous réunîmes ces cadavres glorieux et nous nous disposions à leur creuser une fosse lorsque un peu plus loin, au delà du Petit-Bicêtre, nous aperçûmes des paysans en train de creuser une large fosse. Dès lors, notre intervention devenait inutile et après avoir emporté la promesse que nos compatriotes auraient une sépulture, nous reprîmes le chemin de Versailles.

La route était déserte, nous rencontrâmes seulement deux soldats prussiens qui ne pouvant plus marcher et les pieds ensanglantés s'étaient couchés sur la route. Ils nous demandèrent une place que je refusais, mais un peu plus loin, j'en rencontrai deux autres dont l'un avait une jambe cassée, nous le recueillîmes dans la litière.

A l'approche de Versailles, nouvelles difficultés. La route était coupée tous les cent mètres par des abattis d'arbres, des barricades et des tranchées. Nos voitures eurent une peine infinie à passer. Du reste, les Prussiens n'avaient pas perdu de temps, non seulement un fil télégraphique se voyait déjà accroché aux branches d'arbres de la route, mais encore les ouvriers civils français étaient à l'ouvrage pour désobstruer la route et combler les fossés creusés de la veille. Au moment où nous entrions dans la ville, les soldats prussiens achevaient la pose du télégraphe.

Les rues de la ville elles-mêmes étaient presque désertes, à peine ses rares habitants osaient-ils écarter les rideaux de leurs fenêtres pour jeter un regard curieux et craintif sur le pavé des rues.

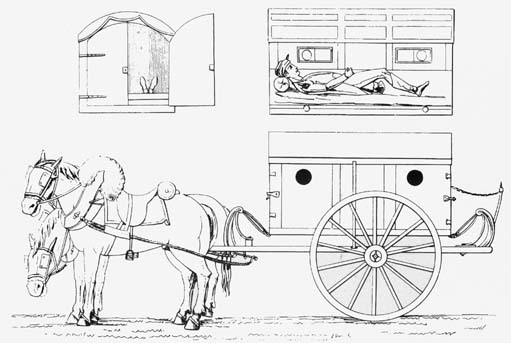
Ne connaissant pas assez Versailles pour me diriger, je m'informai du siège de la Société Internationale, espérant trouver aide et gîte pour la nuit. Après maint tour et détour j'arrivai enfin rue des Réservoirs et guidé par le drapeau de la Société de Secours, je trouvai M. le docteur Laroche, président du comité de Versailles. Il me pria de conduire mes blessés au Château dont les salles avaient été préparées pour recevoir des blessés. Là je trouvai les Prussiens installés et leur remis les deux blessés que nous avions recueillis en route beaucoup plus pour nous servir de sauvegarde que par commisération pour nos ennemis. Ce n'était pas tout, nous étions exténués par la fatigue, la faim et la soif, et nous avions hâte de trouver un gîte. Grâce à l'obligeance d'une dame du comité, nous parvînmes à trouver un pensionnat où l'on voulut bien nous accueillir. Les sœurs nous préparèrent à dîner, pendant que nos chevaux trouvaient eux-mêmes une installation suffisante.

Il était près de 8 heures, lorsque nous nous mîmes à table. Il y avait 36 heures que nous n'avions satisfait notre appétit. Puis de la salle à manger au dortoir, nous ne fîmes qu'un bond. Les lits des jeunes pensionnaires étaient bien un peu courts et étroits; mais sommiers et matelas étaient excel-lents. Et puis la gaieté vient du ventre et pendant une demi-heure les joyeux propos ne cessèrent de partir de dessous les couvertures. Le père Doyère surtout se lança dans les histoires de bonnets de coton, au bruit desquelles chacun ne tarda pas à ronfler.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, je fus réveillé par l'arrivée d'un de mes collègues et amis, Milliot, chirurgien de l'armée russe, qui comme moi avait été la veille retenu puis emmené à Versailles par les Prussiens qui occupaient Meudon. Il me proposa de m'accompagner au quartier général du prince Fritz qui seul pouvait nous accorder la permission de rentrer. Grâce à sa connaissance de la langue allemande, il pouvait m'être fort utile, et tous deux nous nous mîmes à la recherche du Quartier Général Prussien.

Vers 8 heures et demie, nous nous présentâmes à l'Hôtel de la Préfecture de Versailles. Le colonel Golberg, sous-chef d'Etat-Major du Prince, nous reçut dans son cabinet. Il parlait français et je pus lui exposer la triste situation où nous avait mis notre dévouement pour les blessés prussiens. Le certificat que j'avais exigé et obtenu, à Plessis-le-Piquet parut surtout l'impressionner. J'insistai donc sur la violation de la parole qui nous avait été donnée et "j'allai jusqu'à menacer le Colonel d'écrire aux journaux anglais la façon indigne dont on traitait l'ambulance de feu le Marquis de Hertford.

Le Colonel écouta mes raisons, mais me fit entendre que ma demande de rentrer n'avait aucune chance de succès. Tout ce que j'obtins fut qu'il en parlerait au Prince Fritz; et il m'invita à revenir vers 10 heures pour avoir la réponse. Je profitai des quelques moments que j'avais devant moi pour faire déjeuner tout mon personnel et donner l'ordre de se tenir prêt à partir.



A dix heures, M. Milliot et moi retournâmes au Quartier. Le colonel Goldberg nous informa que le Prince était sorti pour visiter les blessés prussiens qui étaient installés au Château et que nous ne pourrions avoir de réponse qu'à midi après le conseil de guerre. Puis, comme il insistait sur l'inutilité probable de notre démarche, il nous fallut réitérer nos prières et nos menaces. En même temps je lui laissai la liste de mon personnel, telle qu'elle avait été dressée la veille, à Chatenay,

Mon anxiété devenait de plus en plus pénible. Si ma demande était refusée, comme c'était trop probable, qu'allai-je faire de mon ambulance? Où trouver de l'argent pour l'entretenir? J'avais à peine 1.500 francs sur moi. C'était de quoi vivre trois ou quatre jours, et après... rester dans les lignes prussiennes, c'était pour nous tous une éventualité odieuse. Et puis qu'allait devenir l'autre partie de mon ambulance qui était restée à Paris, et les blessés que nous avions laissés à Saint-Mandé? Plus je réfléchissais à cette fausse situation, plus j'étais résolu à tout tenter pour rentrer à Paris.

C'est en proie à ces angoisses que je me rendis, à midi à la Préfecture de Versailles. Le conseil du Prince Fritz était réuni. Il fallut attendre une grande demi-heure. Enfin les portes s'ouvrent, un cliquetis d'armes se fait entendre et, les Officiers Généraux sortent avec un air de triomphe gui me fait monter le rouge au visage. Quelques instants après, le colonel Goldberg sort à son tour, un papier à la main et me fait signe de le suivre. Arrivés dans son cabinet, il m'apprend que le Prince Fritz consent à nous laisser rentrer à Paris et qu'il va donner des ordres pour nous faire reconduire jusqu'aux avant-postes.

Une demi-heure après, tout mon monde était réuni sur la Place d'Armes.

Sur ces entrefaites accourent vers nous, deux chirurgiens de mes amis, MM. Ruck et Bellon, qui arrivaient de Mouzon, avec l'espoir de pouvoir rentrer dans Paris. Ils me supplièrent de les prendre avec moi. Certes je ne demandais pas mieux. Mais j'avais remis aux Prussiens la liste de mon personnel et je ne pouvais, dès lors, leur permettre de se joindre à nous, sous peine de compromettre notre propre retour. Il fut donc convenu qu'ils demanderaient eux-mêmes la permission de nous accompagner au moment du départ.

Vers 1 heure et demie, arrivèrent six uhlans qui devaient nous escorter. L'officier qui les commandait nous fit ranger sur le trottoir et commença l'appel. Puis voyant que le nombre des présents est plus grand que celui des appelés, il nous menace de nous laisser. Ce ne fut pas sans peine qu'on arriva à lui faire comprendre que les deux personnes en trop ne faisaient pas partie de l'ambulance, il est vrai, mais qu'ils n'en étaient pas moins chirurgiens, parfaitement connus de moi, et qu'à ce titre je ne demandais pas mieux que de les prendre avec moi, s'il y consentait.

Enfin, après bien des explications, il inscrit les noms sur la liste et nous partons. Je marchais en tête, à cheval, ayant à mes côtés deux uhlans avec fusil armé à la main comme s'ils eussent conduit des prisonniers.

Toute la première partie de la route se fit sans encombre. Le soleil était resplendissant et la chaleur étouffante. De temps en temps l'officier prussien faisait mettre au trot tout le petit convoi et ordonnait une halte pour se renseigner.

La grande route de Versailles à Paris était à peu près libre. Quelques rares habitants se montraient sur le seuil de leur porte.

A notre entrée dans Sèvres, nous fûmes témoins d'un bien triste spectacle. Nous étions arrêtés depuis quelques minutes lorsqu'un monsieur en paletot sort de chez lui, une bouteille de vin et un verre à la main, se dirige d'abord vers l'officier prussien qui nous conduisait, lui verse à boire, en offre également aux six ou huit uhlans qui nous entouraient, puis rentre chez lui sans faire plus d'attention à nous, ses compatriotes, que si nous n'existions pas. Nous ne pûmes nous empêcher de lui jeter à la figure l'épithète de lâche et plat valet. Nous étions arrivés à peu près au milieu du village de Sèvres lorsque tout à coup une balle siffle au-dessus de nos têtes et que la détonation arrive à nos oreilles. L'officier prussien, tout effrayé et croyant sans doute à la présence des Français, tourne bride et nous dit d'en faire autant. Il fallut retourner sur nos pas jusqu'aux postes prussiens que nous venions de quitter. Là notre gardien chef met pied à terre et entre dans le poste. Au bout de cinq minutes qui nous parurent bien longues, il sortit avec de nouvelles instructions, se remit en selle et nous fit signe de reprendre notre route. Bientôt nous atteignîmes l'avenue qui conduit à la grande manufacture de Sèvres. Là on nous fit mettre à tous, pied à terre et ranger sur le trottoir. Bientôt parut un gros et pesant général, qui commandait sur ce point. Il nous considéra d'un œil peu bienveillant, fit faire l'appel nominal et sans doute pour mieux réfléchir alla reposer son obésité sur l'une des bornes en granit qui se trouve à l'entrée de l'avenue. Nul doute qu'il ne cherchât dans son esprit quelque mauvais tour à nous jouer. Heureusement, l'ordre du prince Fritz était formel et l'éluder n'était pas facile. Enfin après nous avoir passés et repassés en revue, il nous permit de continuer notre retour sur Paris.

Nous savions que la veille, on avait fait sauter le pont de Sèvres. En outre, la route qui longe la Seine en vue de l'île de Billancourt, était coupée ; nous résolûmes donc de faire un détour et de remonter par Bellevue et Meudon pour de là redescendre aux Moulineaux. Mon ami, M. Milliot, qui connaissait parfaitement le terrain, nous fut à ce moment d'un grand secours. Il prit mon cheval et se mit à la tête de notre petite caravane. Bientôt nous atteignîmes la porte de Meudon. Là, nouvelle halte et nouveaux ennuis.

A notre approche tout le poste prussien prit les armes. L'officier qui le commandait nous fit descendre de nouveau et ranger sur le trottoir. Puis il prit des mains de l'officier uhlan notre laisser passer, l'examina attentivement, fit l'appel et le contre-appel, et finalement, nous rendit la liberté d'un ton qui ne nous présageait rien de bon. M. Foltz, notre jeune et brave pasteur protestant, qui comprenait parfaitement l'allemand, l'entendit grommeler entre ses dents qu'il ne comprenait pas qu'on nous laissât rentrer dans Paris, que nous allions sûrement prévenir nos compatriotes de leur présence, à Meudon, et que sûrement, pendant la nuit, le poste serait attaqué, enlevé et massacré, ou tout au moins fait prisonnier. Presque aussitôt les uhlans qui nous avaient escortés tournèrent bride. Enfin, nous étions libres et délivrés de la présence de nos impitoyables ennemis.

Je ne saurais exprimer le sentiment de dilatation qui à ce moment souleva ma poitrine oppressée. C'était la seconde fois que j'étais reconduit comme un prisonnier par les Prussiens; mais après Sedan, je n'avais aucune responsabilité. Je n'avais à me préoccuper que de moi. Ici je portais la responsabilité de mon commandement, et, elle était grande et plus lourde encore que grande. Je ne vivais pas depuis trois jours, à chaque instant je craignais de voir notre retour compromis, soit par l'imprudence d'un des miens, soit par la mauvaise volonté de nos ennemis. Et puis il m'avait fallu dépenser tant d'énergie dans mes revendications successives que j'étais à bout de forces. J'étais tout entier sous l'empire de ces sentiments, lorsque nous nous engageâmes sur la route qui descend vers les Moulineaux. Déjà les dernières sentinelles n'étaient plus en vue, lorsque tout à coup éclate derrière nous et sur notre gauche, une vive fusillade, les balles sifflent de tous côtés à nos oreilles. Evidemment on tirait sur nous. Et cepen-dant le drapeau neutre de la convention de Genève était déployé et nous précédait. D'où pouvait venir cette attaque? Evidemment des Prussiens, car eux seuls occupaient les positions en arrière et seuls ils pouvaient nous apercevoir. Heureusement la route que nous suivions faisait un coude à quelques centaines de mètres en avant, et formait là une tranchée profonde, à l'abri de laquelle nous courûmes nous mettre. Là je pus m'assurer que personne n'avait été blessé et ne manquait à l'appel.

Notre position néanmoins était très critique, car au-delà de cette tranchée il fallait de nouveau marcher à découvert, et d'un autre côté en attendant plus longtemps, on s'exposait de nouveau à tomber entre les mains des Prussiens. Mon parti fut vite pris, je fis prendre le pas de course à tout mon monde et nous nous lançâmes en avant.

Soit que les Prussiens eussent reconnu leur erreur, soit plutôt que les accidents de terrain nous eussent cachés à leur vue, nous n'eûmes plus à essuyer leur feu.

Bientôt, d'ailleurs, nous atteignîmes les Moulineaux et dès lors, sous la protection du fort d'Issy, nous continuâmes lentement notre route. Il fallut bien encore surmonter quelques obstacles jetés en travers de la voie, mais l'impatience du retour nous les fit vaincre aisément.

Ces obstacles matériels furent d'ailleurs les seuls que nous rencontrâmes. Depuis Meudon jusqu'à la porte de Paris, nous n'aperçûmes aucun soldat, aucune sentinelle. Je me trompe, dans l'une des rues d'Issy se montra un garde mobile ivre, qui nous coucha en joue en nous apercevant. C'est le seul homme qui eût pu arrêter la marche des Prussiens si la fantaisie leur eût pris de s'avancer jusqu'aux fortifications.

Et qu'on n'objecte pas que la tentative eût été téméraire ou même imprudente, car le fort d'Issy, quoique placé en avant, n'a pas vue sur le chemin des Moulineaux et dès lors il eût été facile à l'ennemi de le tourner par cette voie. Telle était l'organisation de la défense, le 21 septembre !

Enfin, les portes de Paris s'ouvrent et la petite colonne gagne la gare Montparnasse, où se trouvait campée l'autre moitié de l'ambulance.



Avant de nous séparer, je recommandai instamment à tout mon personnel de ne rien divulguer de notre séjour au milieu des Prussiens. Je craignais avec juste raison qu'une indiscrétion vint compromettre à l'avenir la neutralité de la Société Internationale de secours aux blessés, ou encore, que notre retour inespéré fût attribué par la malveillance à une complaisance intéressée de l'ennemi.

Malheureusement, il y avait un étranger parmi ceux qui nous avaient accompagnés. C'était le cocher de fiacre que M. Forbes, notre aumônier, m'avait demandé la permission d'emmener. Cet homme, pour justifier l'emploi de son temps, raconta à son patron notre triste aventure, et ce dernier n'eut rien de plus pressé que de communiquer son récit aux journaux. Ce récit était plein d'inexactitudes et d'erreurs. J'en fus vivement contrarié, mais je pensai qu'il fallait mieux laisser tomber cette relation fantaisiste que de la relever et par là même, de lui donner une importance que je voulais éviter.

Ces craintes étaient si bien fondées que M. Castelnau-Wallace me conseilla amicalement, quelques jours après, d'éviter toute espèce de rapport avec les Prussiens sur les champs de bataille où je pourrai les rencontrer. C'est, qu'en effet, à cette époque, on ne voyait partout qu'espions et signaux. Le moindre prétexte suffisait pour éveiller les soupçons de la foule et les ambulanciers surtout étaient tenus en suspicion.

J'étais résolu d'avance à suivre ce conseil et me promis bien de ne plus jamais m'engager dans les lignes prussiennes.

Si nous étions tous heureux de retrouver les nôtres, ceux-ci ne furent pas moins heureux de nous revoir. Ils commençaient à désespérer de notre retour et dans la journée ils s'étaient rendus au Palais de l'Exposition pour informer la Société de Secours de notre disparition. Et puis la discorde était au camp d'Agamemnon. Dès le lendemain de notre disparition, le second aumônier, M Forbes, frère de celui qui, au moment du départ, m'avait demandé l'autorisation de prendre un fiacre à ses frais pour m'accompagner, M. Forbes fit insérer dans le Figaro une note dans laquelle il était dit, que la 12e ambulance, conduite par le R. P. Forbes, avait été faite prisonnière par les Prussiens au moment où elle relevait les blessés tombés à Châtillon. Cet entrefilet avait amené une scène violente pendant le dîner, auquel assistait M. Forbes. La plupart de mes aides protestèrent énergiquement contre la nouvelle du Figaro et séance tenante ils rédigèrent une rectification peu agréable pour les Jésuites. De là, une violente discussion qui eût infailliblement amené la dissolution de l'ambulance sans mon arrivée. La rectification fut insérée, après que j'en eus modifié les termes qui me paraissaient par trop blessants pour les Jésuites.

La paix rétablie, je fus demandé auprès du général Vinoy, auquel je racontai les pérégrinations des trois derniers jours : mon départ pour Châtillon, ma capture par les Prussiens, mon excursion à Plessis-le-Piquet, Sceaux, Bourg-la-Reine, la Croix-de-Berny, Chatenay et Versailles. Je m'efforçai de lui donner des renseignements aussi exacts que possible sur les positions et les forces de l'ennemi. Je le suppliai surtout de reprendre la redoute de Châtillon, position dominante et capitale pour la défense.

De ce point culminant, en effet, on dominait tout Paris et spécialement toute la rive gauche de la Seine. Aucun grand mouvement n'aurait pu s'y opérer sans que l'ennemi en eût connaissance. La possession de la redoute entraînerait surtout celle de la vallée de la Bièvre, par laquelle on eût pu toujours déboucher sur Versailles; puis elle rendait impossible à l'ennemi le bombardement de Paris. Dès le lendemain le général Vinoy se rendit auprès du Gouverneur pour lui donner tous ces renseignements; il insista sur l'importance des positions de Châtillon et des Hautes-Bruyères et demanda instamment à être autorisé à les reprendre. « Mais, vous n'y pensez pas, lui répondit le général Trochu, Châtillon est à 4 kilomètres de l'enceinte et jamais les Prussiens ne pourront les atteindre ! »

Tout ce qu'obtint Vinoy fut l'autorisation de reprendre Villejuif et les Hautes-Bruyères que le Gouverneur avait également fait abandonner, le 10 septembre, et qui dès le 20, avaient été occupés par l'ennemi.

L'opération eut lieu le lendemain 23 septembre, dans la matinée. Les avant-postes prussiens qui occupaient le village et la redoute, furent repoussés par la division Maud'huy. Je fus prévenu un peu tard de cette attaque et n'arrivai sur le terrain qu'à midi.

Dès que je fus en bas de la côte de Villejuif, je dirigeai mon personnel du côté de la route, dans les vignes et les pépinières qui recouvrent ce versant. Mais déjà les blessés étaient relevés et il n'y en avait que huit ou dix d'atteints grièvement. Le Sous-Intendant militaire les avait réunis dans une maisonnette au bas de la côte. Comme il n'avait aucun moyen de les faire transporter, je lui offris mes voitures, qu'il accepta en disant : « Eh ! bien, à la bonne heure. Vous au moins, vous n'êtes pas comme le docteur Anger qui s'en vient relever les blessés à notre barbe et au milieu de l'action ». Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez et de lui répondre : « Détrompez-vous, je suis le docteur Anger lui-même. Je viens de parcourir le terrain et de m'assurer qu'il n'y reste pas de blessés; mais je ne mets aucun amour-propre dans mon dévouement. Je relève des blessés pour ne pas les abandonner sur le terrain et non pas pour m'en faire gloire. Si je vous offre de faire transporter vos blessés au Val-de-Grâce, c'est que je vous vois sans moyens de transport et non que je veuille m'attribuer l'honneur de les avoir sauvés ».

Telle était, à ce moment, la prévention des intendants et chirurgiens militaires contre moi, que, sans me connaître, sans avoir jamais eu de rapport avec moi, ils m'avaient mis à l'index et me considéraient comme leur bête noire.

Ce qu'il m'a fallu de condescendance, de soumission à leurs moindres désirs pour les faire revenir de cette prévention est inimaginable. On eût dit que j'allais comme un ennemi acharné, uniquement m'occuper de démontrer leur insuffisance et leur incapacité. Déjà ils se voyaient supplantés et leur petite église sapée par sa base.

20 Septembre.

Rude et bien inutile journée aujourd'hui. Hier soir, le général Vinoy me fit prévenir de me tenir prêt à partir vers minuit et de me mettre à la suite de l'ambulance de son corps d'armée.

J'ordonnai à tout mon personnel de ne pas s'éloigner, sans rien dire du départ proprement dit ni de la direction que nous allions prendre. Nos préparatifs furent bientôt faits.

Vers minuit, l'artillerie se mit en mouvement, puis les 60 ou 80 mulets de l'ambulance militaire, avec tout son personnel. Mon ambulance venait ensuite. Défense de fumer, et recommandation de faire le moins de bruit possible. La colonne suit les boulevards extérieurs, qui étaient à ce moment déserts et plongés dans l'obscurité. Vers deux heures et demie, nous franchissons le pont-levis des fortifications et une heure après nous nous arrêtons à l'entrée de Ville juif.

La nuit était belle et fraîche. Un ballon éclairé de feux rouges planait dans le lointain du côté de Créteil. C'était évidemment un signal et probablement, vu son éloignement, un signal ennemi. Chacun parlait bas et faisait ses réflexions, lorsqu'arrive un escadron de spahis, qui rapidement se dirige en avant. Bientôt le jour paraît; un coup de canon se fait entendre derrière nous, du côté du fort de Bicêtre et presque aussitôt s'engage une vive fusillade.

Déjà j'avais pénétré par effraction dans une des premières maisons de Villejuif, qui appartient à un de mes amis, M. Batrel. Les voitures sont remisées dans la cour, les fourgons ouverts, et les objets de pansement déployés. Pendant ce temps, je distribue à chacun sa besogne, et j'emmène tout mon personnel en avant. Il n'y avait pas dix minutes que l'action était engagée, que chirurgiens et brancardiers étaient sur le lieu du combat, dans la plaine qui s'étend des Hautes-Bruyères à Chevilly et l'Hay.



*Ambulance à Park Hospital c.1908   
© Peter Higginbotham*

Je n'ai jamais vu d'attaque aussi bien menée ni de position plus brillamment emportée. En moins d'une demi-heure, le 35e et le 42e de ligne s'emparaient des villages de Chevilly et d'Hay, tandis que plus à gauche, une autre colonne pénétrait dans Thiais et s'y emparait d'un canon prussien. Enfin je retrouvais des soldats français avec toutes leurs qualités ; audace, vivacité, véritable furia francesa. L'ennemi est partout délogé avec une telle fougue que nous recueillons à ce moment à peine quelques morts et blessés.

Les deux villages emportés d'assaut, la fusillade se ralentit. J'en profite pour évacuer mes blessés. Les infirmiers lancés en avant avec leurs brancards recueillent les soldats que leurs blessures empêchent de marcher et les transportent jusqu'aux voitures, qui les prennent alors et les amènent à l'ambulance établie à l'entrée de Villejuif. Chaque brancard une fois libre, est reporté en avant, et ce service se fait avec une telle précision et une telle rapidité qu'aucun homme ne reste blessé sur le champ de bataille plus de dix minutes. Le Général et ses Officiers, témoins de ce dévouement empressé, ne peuvent s'empêcher de venir m'en remercier en me serrant cordialement la main. Je cours du champ de bataille à l'ambulance, dirigeant les secours, activant le transport des blessés, et aiguillonnant le zèle de tout mon personnel qui d'ailleurs s'acquitte de ses devoirs avec une intelligence, un courage et un dévouement qu'en mon for intérieur je ne puis moi-même m'empêcher d'admirer.

Notre succès ne devait pas être de longue durée, les Prussiens chassés du village s'étaient retranchés dans un parc entouré de murs et de fossés comme une forteresse. Au lieu de les tourner, on perd du temps à les attaquer de front. Bientôt des renforts leur arrivent en masse et ils reprennent l'offensive. Pour comble de malheur, à ce moment, le général Guilhem qui commandait l'attaque, tombe mortellement frappé. Puis sur un ordre mal compris, quelques tambours sonnent la retraite. Les troupes se replient par échelons, au pas et en bon ordre; mais hélas! que de victimes. Tandis que nous relevions quelques blessés ça et là, pendant l'attaque, ils tombent par centaines au moment de la retraite. C'est qu'en effet, le soldat qui attaque et se déploie en tirailleur se gare de son mieux; le moindre accident de terrain lui fournit un rempart à l'abri duquel il dirige avec précision ses coups. Mais vienne la retraite, la peur le prend, il ne songe plus qu'à se sauver et pour aller plus vite, il se découvre et devient le point de mire d'un ennemi rassuré et triomphant. Telle est l'explication de cette retraite meurtrière.

Cependant mes infirmiers ne se laissent pas trop intimider. Ils se multiplient partout pour rapporter les blessés sur les brancards, malgré la fusillade et le sifflement des balles. En moins d'une heure ils recueillent ainsi plus de 150 blessés sur le terrain. Tous ne sont pas transportés à mon ambulance. Une fois à l'abri dans nos lignes ces blessés se réfugient partout où ils trouvent un abri.

C'est ce qui explique que 80 et quelques blessés seulement purent être réunis dans la maison où j'avais installé les secours. Il est vrai que tous ceux-là étaient de grands blessés qui étaient dans l'impossibilité de marcher.

Malgré tout notre dévouement, un certain nombre restèrent encore sur le terrain ainsi que les morts. Le front d'attaque avait près de deux kilomètres d'étendue et mon personnel était insuffisant pour un engagement aussi étendu. Après avoir assigné à chacun sa place sur le champ de bataille, et assuré le transport des blessés, je revins à l'ambulance où l'on réclamait instamment ma présence pour les opérations urgentes.

Je trouvai tous les appartements déjà remplis de blessés. Il fallut installer dans le jardin, sur la paille, les nouveaux arrivants.. Plusieurs officiers ayant la poitrine ou la trachée trouée par des balles, m'attendaient impatiemment. L'un d'eux surtout, un brave commandant, était dans une anxiété terrible. Une balle avait traversé le cou à sa base, perforé la trachée et ouvert la jugulaire. L'hémorragie et l'emphysème faisaient des progrès effrayants. Il m'a fallu extraire le projectile, lier la veine et lui faire un pansement provisoire avant de le faire transporter à Paris.

A peine les premiers soins ont-ils été terminés, que j'ai dû procéder à l'évacuation des blessés. Heureusement, je trouvai sous la main des moyens de transport. La plupart des omnibus de la station de la Barrière-Blanche sont venus à Villejuif. J'y fais placer tous les hommes assez valides pour marcher et les fais accompagner par un infirmier. Puis vient le tour des blessés qui ne peuvent être transportés que couchés. Ils sont étendus soit sur les banquettes, soit sur la paille et un infirmier les accompagne. Il n'était que temps d'évacuer l'ambulance : quoique la maison que nous occupons soit située à l'entrée de Villejuif, elle n'est pas à l'abri des obus. Les Prussiens, vers 10 heures, canonnent le village et à chaque instant retentit autour de nous le sifflement des projectiles. Les éclats d'obus blessent ou tuent quelques personnes.

A ce moment arrive, à Villejuif, le général Trochu et quelques officiers de son Etat-Major, se rendant à la redoute des Hautes-Bruyères,. Déjà toutes les troupes engagées battent en retraite en assez bon ordre et disparaissent vers Paris. Un Sous-Intendant arrive tout essoufflé à l'ambulance et nous intime l'ordre de rentrer immédiatement à Paris. Il ne nous reste plus que quelques blessés. La plupart de mes aides et de mes infirmiers sont revenus à l'ambulance en me disant que tout est fini, et qu'ils ne trouvent plus de blessés à recueillir sur le terrain. Le général Vinoy passe devant nous et me réitère l'ordre de rentrer. Pendant que l'on fait les préparatifs du départ, je repars à cheval vers le lieu du combat pour m'assurer qu'il ne reste plus de blessés dans nos lignes et pour rallier les quelques hommes qui n'avaient pas encore rejoint.

Vers 11 heures et demie, nous quittons Villejuif, emmenant nos derniers blessés que nous allons transporter directement au Palais de l'Industrie. Puis dans l'après-midi nous regagnons notre campement de la gare Montparnasse.

Ce soir, vers 9 heures, j'ai remis moi-même au général de Valdan la liste des soldats tués ou blessés, dont la rapidité de l'action nous a permis de prendre les noms. On ne saurait croire combien les Chefs sont sensibles au sort de leurs hommes et combien ils me savent gré de les instruire des pertes de la journée.

Les Intendants font attendre ces listes deux ou trois jours; je les fournis le jour même : tel est le secret de mes bonnes relations avec l'Etat-Major. La journée, du reste, a été rude et n'a produit, malheureusement, aucun résultat utile. J'estime que le 35e et le 42e de Ligne ont perdu chacun près de 200 hommes tués ou blesses. Peut-être y a-t-il des prisonniers, et alors le chiffre des pertes augmente d'autant.

Repoussées à Hay, puis à Chevilly et Thiais, les troupes ont dû regagner leurs positions de la veille et s'abriter dans les tranchées. Mais ces trois positions eussent-elles été définitivement conquises et gardées, que je ne vois pas trop l'avantage qui en aurait résulté pour la défense de Paris. C'est Châtilon et Bagneux qu'il eût fallu attaquer et garder; car ces positions sont autrement importantes que celles de Chevilly et l'Hay. Enfin le gouverneur l'a voulu... à lui la responsabilité.

1er Octobre.

Ce matin, dès le point du jour, le général Vinoy m'a fait prévenir que le général Schmitz se rendait aux Hautes-Bruyères pour négocier un armistice, qui permit d'enterrer les morts et de ramener à Paris les blessés qui seraient restés aux mains de l'ennemi dans les villages de Chevilly et de l'Hay.

J'ai immédiatement prévenu de ce fait M. Chenu, au Palais de l'Industrie, en le priant de m'envoyer des voitures. Vers 8 heures, je monte chez le général Vinoy qui me remet un ordre signé pour prendre la direction des secours à donner aux morts et aux blessés.

Bientôt je vois arriver les voitures de l'Internationale ayant à leur tête les frères Elissen. Je leur montre l'ordre de Vinoy : « Non, non, s'écrient-ils, nous devons nous mettre sous les ordres du général Vinoy lui-même et nous allons aller le trouver ». — « Allez », telle fut ma réponse. Au bout de 5 minutes, ils revinrent l'oreille basse et nous nous mettons en route vers Villejuif.

En arrivant, je voulus m'arrêter un instant pour courir aux Hautes-Bruyères me mettre en rapport avec le général Schraitz. Les Elissen ne m'en laissèrent pas le temps et m'affirmèrent que l'armistice étant conclu, nous n'avions que le temps d'achever notre besogne avant midi.

Je me rends, bien à tort, à leur dire, et m'engage sur la route de Chevilly. Arrivés à 200 pas de ce village, nous rencontrons les grand'gardes prussiens qui nous arrêtent. L'un de ces derniers court à Chevilly chercher des ordres.

Pendant ce temps mes hommes creusent une fosse et réunissent les soldats morts épars çà et là sur le terrain. Bientôt arrive un officier prussien qui nous prévient que l'armistice n'a pas été signé et que l'on est seulement convenu de part et d'autre de suspendre le feu jusqu'à midi. Les Ellisen qui savent parfaitement l'allemand, entrent en conversation avec l'officier prussien. Jugeant immédiatement notre fausse situation, je cours à cheval jusqu'aux Hautes-Bruyères pour chercher des ordres précis.

Pendant ce temps mes infirmiers ont ordre de creuser une fosse et d'y déposer les morts, après avoir recueilli les noms, le numéro matricule et tous les renseignements susceptibles d'établir l'acte mortuaire des morts. Une violente discussion s'engage à ce sujet entre les Elissen et mes aides et cela en mon absence, et au grand scandale de tout le personnel.

L'officier qui commandait aux Hautes-Bruyères m'apprit que le général Schmitz était reparti sans vouloir signer de convention et qu'à midi précis il recommencerait le feu parce qu'il s'apercevait que les Prussiens profitaient de la suspension verbale des hostilités pour creuser des fossés et se mettre à l'abri. Il était près de midi, lorsque je rejoignis mon ambulance. Je fis immédiatement charger dans mes voitures les morts qui n'étaient pas enterrés, déclarai aux frères Elissen que je ne voulais avoir aucun rapport avec les Prussiens, étalonnai l'ordre de la retraite. Mais déjà l'un des frères Elissen se dirigeait avec l'officier prussien vers Chevilly, afin disait-il, de négocier pour son propre compte un armistice et de ramener les blessés qui occupaient ce village. N'ayant aucun moyen autre que l'influence morale pour m'opposer à ces démarches compromettantes, je me contentai de protester contre cette manière d'agir et je regagnai rapidement Villejuif avec une quinzaine de morts que nous avions recueillis. Nous les avons confiés aux soldats qui creusaient une large fosse dans le cimetière de Ville juif, puis nous sommes revenus à la gare Montparnasse. Le général Vinoy a fort approuvé ma conduite. De fait, la suspension d'armes a été prolongée jusqu'à la nuit et je viens d'apprendre que les Ellissen sont entrés dans Chevilly et qu'ils ont rapporté le corps du général Guilhem. La voiture qui porte le Général est couverte de feuillages verts et la foule s'attroupe partout sur son passage. C'est une grande perte pour l'armée : le général Guilhem était jeune, plein de bravoure et de savoir.

Il a été frappé hier matin en entrant à la tête de ses hommes dans une maison où les Prussiens s'étaient barricadés. Les soldats irrités et furieux ont massacré les 5 ou 6 Prussiens qui s'étaient réfugiés dans la maison. L'infortuné Général n'est pas mort sur le coup ; on a eu le temps de le transporter dans la maison des Sœurs, où il a succombé dans l'après-midi. On dit que l'ennemi, pour rendre hommage à sa bravoure, avait entouré son lit de mort, de branches d'arbres encore verts.

3 Octobre.

Ce matin a eu lieu l'enterrement du général Guilhem, au Palais de l'Industrie. Il n'y a qu'une voix sur sa bravoure et son entrain. Le général Trochu est venu et a prononcé un petit discours bien dit, avec émotion, mais aussi plein de découragement. « Voilà, a-t-il dit en terminant, le sort auquel nous sommes destinés ».

Eh ! bien, le Général en Chef qui commande à plus de deux millions d'hommes, qui gouverne une ville assiégée et a droit de vie et de mort sur tout le monde, ce Chef, dis-je, ne devrait point, ce me semble, laisser échapper de sa bouche de telles paroles de découragement alors surtout que ses proclamations respirent l'espérance et la foi dans le succès.

De deux choses l'une : où Trochu a foi dans la défense et alors son air et ses paroles doivent exprimer cette foi, ou bien il désespère du succès définitif et alors il ne doit pas rester une minute de plus au pouvoir et surtout il n'a pas le droit de tromper deux millions d'hommes par des proclamations mensongères.

Je viens d'apprendre une bien triste nouvelle par mon ami Gautier, sculpteur. Notre pauvre ami Briois, capitaine d'Etat-Major et officier d'ordonnance du Général de Bernis, est blessé et prisonnier pour le moins; peut-être est-il mort. Vendredi ou samedi son Général l'envoie en reconnaissance du côté de Créteil. Il s'approche d'un bois qu'il ne savait pas occupé par l'ennemi, et est tout à coup accueilli par une décharge générale. Son cheval effrayé se retourne et il tombe. Qu'est-il devenu? on n'en sait rien. Le cheval seul est revenu. On est allé vainement à sa recherche et comme l'on n'a pas trouvé son corps, on suppose qu'il aura été fait prisonnier. Pauvre garçon, c'était bien la peine d'échapper à Sedan pour venir se faire tuer dans ce guet-apens.

5 Octobre.

Enfin j'ai trouvé de quoi occuper nos loisirs; et surtout je vais pouvoir désormais former mes aides et mes infirmiers. J'étais depuis quelque temps très préoccupé du désœuvrement de mon personnel dans l'intervalle des combats. Mes aides, n'étant retenus par aucun lien, se dispersent après les repas, vont au café, jouent et prennent des habitudes d'indiscipline dont je prévois de fâcheuses conséquences.

Pour mes infirmiers, c'est encore pis. Ils n'ont absolument d'autre occupation que de garder le matériel à tour de rôle et à chaque instant se produisent des demandes de congé sous les prétextes les plus futiles. En outre, les jours de paie, plusieurs ne manquent pas de se griser. De là des reproches qui m'ont été plusieurs fois adressés par l'Etat-Major. L'influence morale, la seule force qui soit à ma disposition ne suffit pas toujours pour réprimer ces désordres. J'ai eu beau renvoyer les plus mauvaises têtes, cet exemple n'a pas suffi. Depuis que j'ai pris le parti de les punir en retenant tout ou partie de leur paie leur conduite est meilleure, mais elle laisse encore bien à désirer.

C'est pour rétablir la discipline surtout que j'ai résolu de fonder une ambulance permanente de 30 à 40 lits où seront soignés nos plus grands blessés. Ce n'était pas chose facile à trouver, mais enfin à force de chercher, j'ai fini par organiser une quarantaine de lits.

D'abord, M. Belloir, à l'exemple d'une foule de grands propriétaires, a bien voulu mettre à ma disposition une petite ambulance de 10 lits, laquelle est déjà fort bien organisée. L'Ecole polonaise qui est à côté, m'a offert à son tour une trentaine de lits vides d'élèves, à la condition que j'aurais à ma charge la nourriture, l'entretien, le chauffage, l'éclairage, etc., des blesses. Enfin un peu plus loin M. le docteur Ducoux, directeur de la Compagnie des Petites Voitures, a établi dans sa maison une dizaine de lits qu'il met à ma disposition,

Je vais donc pouvoir désormais occuper tout mon monde. Mes aides auront là une source d'instruction. Les plus jeunes apprendront les pansements des plaies par armes à feu ; les plus âgés s'exerceront sous mes yeux aux opérations chirurgicales. Les infirmiers vont apprendre à soigner les blessés, à les transporter, à les veiller et à leur donner ces mille petits soins qui font plus pour la guérison que les grandes opérations et même les grands pansements. Dans tous les cas, chirurgiens et infirmiers trouveront là une occupation utile, qui les groupera et vaudra mieux pour eux que le jeu, l'oisiveté, ou le café.

6 Octobre.

J'ai rapatrié aujourd'hui les trois blessés dont l'état très grave ne m'avait permis de les transporter de Saint-Mandé à l'hôpital L'un amputé du bras est en très bonne voie de guérison. Celui auquel j'ai pratiqué la castration pour une balle qui lui avait traversé le scrotum et les deux cuisses est à peu près guéri. Le troisième a eu le rein et l'abdomen traversés par une balle. Je l'ai fait conduire dans une ambulance que M. Nélaton a établie dans sa maison des Champs-Elysées.

Le petit détachement qui avait été laissé, le 19 septembre, à Saint-Mandé, pour soigner ces blessés, est venu me rejoindre. Nous voici au grand complet.

7 Octobre.

Les Officiers de l'Etat-Major du général Vinoy me témoignent toujours les plus grands égards, et me traitent en camarade. Aujourd'hui, ils m'ont offert d'accompagner le général Vinoy dans une visite qu'il faisait au fort de Montrouge. Je suis parti avec eux sur mon poney noir. Vers deux heures, nous sommes entrés dans le fort qui m'a paru dans un état de défense tout à fait satisfaisant.

Du haut des bastions qui font face à Châtillon, on distingue aisément les positions occupées par les Prussiens ; mais c'est à peine si leurs hommes se montrent. Le fort est dominé par les hauteurs de Châtillon et s'il prend aux Prussiens fantaisie de le bombarder, ils auront beau jeu. Ce qui m'a le plus frappé dans cette visite, c'est la bonne tenue des marins qui le défendent. Tout de suite on voit que la discipline règne là; ainsi pas un homme n'a quitté son poste par curiosité au moment de notre entrée. Tous travaillent comme si nous n'étions pas là. Je suis également frappé de la déférence des marins pour leurs chefs et de la politesse de ceux-ci pour leurs hommes. Point de gros mots, point d'ordres donnés à haute voix ou d'un ton rogue : on croirait que le commandement s'exerce par signes. Et puis un ordre et une propreté admirables, qui me rappellent involontairement le pont d'un navire. Ah ! si nous avions beaucoup d'hommes comme ces marins.

Ma pauvre petite bête en revenant s'est enfoncé un clou dans le sabot et elle boite beaucoup. Cet accident m'a peiné, et je crains fort de la vendre pour la boucherie.

10 Octobre.

Toujours rien de nouveau au point de vue militaire. La préparation de mon ambulance m'occupe tout entier. Il me faut faire acheter une foule de choses indispensables à des blessés. Enfin tout est prêt et je puis disposer d'une soixantaine de lits.

Tout le monde ici s'étonne de l'inaction des Prussiens. Hélas ! je n'en suis nullement surpris pour ma part. Outre qu'une attaque de vive force leur coûterait beaucoup de monde, Paris pris, il faudrait le garder et peut-être ne leur faudrait-il pas moins de monde pour le garder que pour l'assiéger. La famine fera leur besogne et cette éventualité inévitable sourit davantage à leur bravoure.

27 Novembre.

Nous avons aujourd'hui quitté la gare Montparnasse après un séjour de plus de deux mois. Notre position sociale change et se modifie heureusement. Partis au commencement du siège comme une sorte de réserve, ou d'annexe des ambulances du 13e corps, nous voici aujourd'hui devenus officiellement ambulance du Grand Quartier Général de la 3e Armée. Plus d'Intendant, plus de chirurgien principal qui viennent nous donner des ordres, entraver notre action et nous réduire à un rôle secondaire ou ridicule.

Le général Vinoy nous a assigné l'aile droite de l'Ecole d'Etat-Major pour nous y installer. Mes infirmiers habitent l'Evêché, ils y sont chauffés et le matériel se trouvant renfermé dans la cour, il n'est plus besoin d'en assurer la garde.

Ma nouvelle installation n'est défectueuse qu'en un point : son éloignement de l'Ecole Polonaise où sont nos blessés. Leur surveillance m'en est rendue difficile et peut-être serai-je obligé par là même d'abandonner l'Ecole.

29 Novembre.

Journée employée en préparatifs de départ, recherches de conserves, etc. Ce soir à 8 heures, j'ai reçu ordre de me tenir prêt à partir demain matin 30 Novembre à 4 heures du matin pour aller dresser mes tentes en arrière de la redoute des Hautes-Bruyères, près d'une petite maison qu'on appelle la Maison-Blanche.

30 Novembre.

Mauvaise journée pour la France. Nous savons que Trochu et Ducrot préparent depuis près d'un mois une grande sortie, afin de rompre les lignes ennemies et de rallier l'armée de la Loire. Si cette tentative réussit, il est probable que Vinoy va rester chargé de la défense de Paris. Malheureusement le début est mauvais. Il paraît qu'une crue subite de la Marne a empêché ou retardé l'établissement des ponts qui devaient servir de passage à l'armée d'opération.

Vinoy a été chargé de faire une diversion du côté de l'Hay et, en effet, au point du jour, il lançait sur ce village plusieurs colonnes d'attaque. Une demi-heure après, nos troupes pénétraient jusque dans le village, mais non sans pertes. Le Général du haut des Hautes-Bruyères dirigeait l'attaque. Vers huit heures et demie, il reçut avis du Général Trochu que l'attaque principale était retardée et qu'il devait faire battre en retraite. Or, c'est pendant cette retraite que nous avons perdu presque tout notre monde. Autant l'attaque avait été peu meurtrière, autant la retraite le fut. Nos soldats n'étaient pas encore rentrés dans leurs tranchées que je disséminais tout mon personnel dans la plaine qui sépare les Hautes-Bruyères de l'Hay. Un Intendant militaire, trompette et drapeau en tête fit mine de vouloir aller relever nos blessés ; mais il s'arrêta à notre tranchée la plus avancée et je franchis la tranchée avec mon ambulance pour répandre mes hommes dans la plaine. J'arrivai ainsi jusqu'à la tranchée prussienne, en avant de l'Hay, fis relever nos blessés et nos morts et remontai tout le coteau jusqu'à Chevilly, pour relever les blessés et diriger les infirmiers. Puis après avoir assuré le service de ce côté, je revins prendre mon cheval que j'avais attaché à un arbre et gagnai rapidement l'ambulance. Déjà plus de cinquante blessés étaient arrivés et pansés. L'Intendant Schmitz et M. Moise étaient là et je dois constater qu'ils me vinrent en aide de leur mieux. J'embarquai tous mes blessés dans les omnibus et le soir je rentrai à Paris avec une vingtaine des plus gravement atteints. Ils furent installés chez Belloir et à l'Ecole Polonaise et, vers 11 heures, je vins me coucher, exténué de fatigue.

1er Décembre.

Ce matin, j'ai envoyé mes chirurgiens panser les blessés. A 9 heures j'ai été invité à déjeuner par ces MM. de l'Etat-Major et à 0 heures et demie je suis monté à cheval avec eux. Après avoir donné mes ordres pour faire venir toute l'ambulance aux Hautes-Bruyères où j'ai laissé mes tentes dressées, je rejoins l'Etat-Major aux Hautes-Bruyères. Puis de là nous allons à Ivry, et d'Ivry au pont du chemin de fer. En route, le Général me fait appeler et m'ordonne de faire venir mon ambulance à Vitry, avec un détachement au moulin Saquet. Vers 2 heures, je rejoins mon ambulance, à Vitry. Le Général avait ordonné une démonstration offensive contre Choisy et la Gare aux Bœufs. Je place mon ambulance derrière la dernière barricade de Vitry malgré les balles qui y pleuvent et nous recueillons quelques blessés. A l'approche de la nuit, une dépêche du Général, me mandant au pont du chemin de fer. J'y accours et y relève huit blessés. Il était presque nuit et je me trouvais en avant du pont, près d'une compagnie de marins, lorsque les balles sifflent à nos oreilles. Les marins se défilent et je me mets derrière une sorte de guérite de chemin de fer. C'est là, en portant la main à l'oreille gauche où je ressentais une légère piqûre, que je m'aperçus qu'une balle venait de me raser l'oreille en y faisant une petite plaie d'où le sang s'échappait assez abondamment.

Mes blessés ont été ramenés à Paris et installés pour la plupart à l'Ecole Polonaise et chez Belloir.

Ayant suivi presque toute la journée le général Vinoy, j'ai pu constater son calme. Au pont en avant de Vitry, un obus tombe à 20 pas de lui, tue un garde national venu là en curieux et coupe les jambes à un autre. Pendant toute cette journée nous avons été très anxieux de ce qui se passait sur la rive droite de la Marne. Nous savions que Ducrot avait dû passer la rivière dès le matin et nous entendions la canonnade. Nous avons été également témoins d'une tentative faite sur Montmély, à deux reprises, la ferme qui occupe le sommet de ce plateau, a été occupée par nous; mais vers deux heures, nous avons vu nos troupes battre en retraite. C'est cette retraite qui a décidé Vinoy à commander une diversion sur Choisy-le-Roi et la Gare aux Bœufs. Le général Biaise et l'amiral Pothuau avaient ordre, du reste, de ne pas pousser à fond la démonstration. Aussi n'avons-nous eu qu'une quinzaine de blessés au plus.

2 Décembre.

Hier on s'attendait à ce que le Général Ducrot continue son mouvement offensif. Il n'en a rien été. Du fort de Vitry, où j'avais accompagné le général Vinoy, nous n'avons rien vu, ni entendu aucune canonnade. Aussi avais-je laissé mes tentes dressées aux Hautes-Bruyères.



Ce matin à 9 heures, nous remontons à cheval et visitons les Hautes-Bruyères, le moulin Saquet et Vitry. Dès le point du jour, les Prussiens ont attaqué nos lignes de Champigny. Le canon gronde et les détonations se succèdent avec une rapidité inouïe. Du fort d'Ivry on aperçoit des nuages de fumée, s'élevant des forts de Nogent, Rosny, de la redoute de Saint-Maur, etc... Sur les coteaux de Cœuilly, les Prussiens ripostent avec une extrême vivacité. La canonnade est encore plus vive qu'avant-hier. Mais à la distance où nous sommes, il est impossible de distinguer ce qui se passe. Tous les officiers sont dans l'inquiétude. Vers 4 heures, seulement, nous apprenons que l'ennemi recule. De notre côté nous n'avons rien fait de bien actif. Une brigade seulement a été détachée de la division Mauduit et s'est dirigée du côté de Charenton. Je l'ai fait suivre par une partie de mon ambulance, sous la direction de M, Soyard. Cette division n'a pas été engagée et la nuit venue, le général Biaise, qui la commandait, a repris ses positions au moulin Saquet.

3 Décembre.

Le *Journal officiel* nous a appris, ce soir, que le Général Ducrot renonçant à faire une trouée à travers les lignes prussiennes, a repassé la Marne sans être inquiété et est venu camper avec son armée aux environs de Vincennes.

Mes tentes sont encore restées dressées aux Hautes-Bruyères, mais nous n'avons eu que quelques blessés. La retraite de Ducrot a fait une triste impression sur l'opinion publique. Après avoir annoncé qu'il ne rentrerait, à Paris, que mort ou vainqueur, ce Général me semble avoir abandonné son attaque beaucoup trop facilement. Et puis, comment expliquer ce repos du 1er décembre. Au lieu de poursuivre carrément son succès ou du moins son demi-succès du 30 novembre il s'arrête l'arme au bras toute la journée du 1er décembre, donnant ainsi à l'ennemi le temps de faire arriver ses réserves. C'est là une faute inexplicable que le bon sens suffit à apprécier.

4 Décembre.

Aujourd'hui nous avons repris nos cantonnements à l'Ecole d'Etat-Major. De là, chaque matin, je vais faire ma visite aux ambulances de Belloir et de l'Ecole Polonaise. Ces jours derniers, de graves dissentiments ont éclaté dans le personnel médical de mon ambulance. La cause première en est à la situation vicieuse faite à quelques-uns de mes chirurgiens et aides. N'ayant pu lors de mon départ les classer moi-même, suivant leur mérite, il en est résulté des inégalités palpables dans leur position respective. De là, amour-propre froissé, petites querelles ayant dégénérées en conflit. Deux camps se sont nettement retranchés derrière des opinions diverses. L'un, le plus nombreux et aussi le plus instruit et le plus dévoué s'est appelé la coterie; l'autre, composé des deux chirurgiens peu capables, avec quelques aides et sous-aides peu courageux, mériterait le nom d'escargot d'ambulance. Enfin tout cela est bien embêtant.

19 Décembre.

Depuis les combats du commencement du mois nous n'avons rien fait pour inquiéter l'ennemi. Les canons seuls tonnent de temps en temps du haut des forts, faisant plus de bruit que de besogne.

D'après les préparatifs de ces derniers jours, il semble qu'on veuille tenter une nouvelle trouée du côté de Saint-Denis ou du Bourget; le soir, au Quartier Général de Vinoy, le Général de Valden disait que le Gouverneur avait donné carte blanche à Vinoy pour attirer sur lui le plus de forces possible pendant que lui opérerait du côté du nord.

Nous sommes donc partis à une heure, pour Rosny où j'ai installé mon ambulance à côté de l'église, puis je suis allé dîner au fort où le Général Vinoy a installé son Quartier Général. Après le dîner, le Général m'a informé qu'on allait le surlendemain, attaquer le Raincy. Deux colonnes d'attaque seraient chargées de cette besogne. L'une de gauche déboucherait entre Bondy et Rosny et attaquerait de front. L'autre de droite, contournerait le plateau d'Avron pour s'emparer de Villemomble et prendre à revers le Raincy. Ces deux colonnes devaient se donner la main sur les hauteurs du Raincy. En conséquence, je vais partager mon ambulance en deux grandes fractions destinées à opérer à la suite de chaque colonne.

20 Décembre.

La journée a été consacrée aux préparatifs de demain. J'ai pu obtenir de l'Intendance, un peu de paille et de foin. L'église de Rosny a été ouverte et recevra les blessés pour les premiers pansements. Un train de chemin de fer a été demandé pour l'évacuation des blessés à la fin de la journée.

Vers midi, je suis monté à cheval à la suite du Général pour aller sur le plateau me rendre compte des positions. Ce plateau d'Avron forme une très belle position avancée et enfoncée comme un coin dans les lignes ennemies. En outre, on l'a mis, depuis un mois, dans un certain état de défense. Sur son front qui regarde Chelles, Villemomble et le Raincy, des tranchées peu profondes ont été creusées. La pointe est garnie d'artillerie de campagne renforcée de quelques pièces de marine. Malheureusement, aucun abri, aucun épaulement n'a été construit pour protéger ces pièces. Le centre du plateau est occupé par la Division du Général d'Hugues, dont les troupes campent en partie sous des tentes, en partie dans les maisonnettes qui couronnent le plateau. C'est là que j'ai rencontré Defourques, un ami de Le Dentu qui vivait avec lui, au café de l'Univers. Ce pauvre garçon s'est plaint de souffrir un peu. Chaque matin il pousse une reconnaissance dans Villemomble, à la tête de sa compagnie. Mais ces déplacements, selon ses propres paroles, ne méritent guère le nom de reconnaissance; car à l'entrée du village, il se contente d'interroger quelques maraudeurs qui invariablement lui répondent qu'il n'y a personne dans le village, les Prussiens sachant l'heure de la reconnaissance, disparaissant pour revenir immédiatement après.

21 Décembre.

Quelle a été ma surprise, ce matin, au moment de faire partir mon ambulance, j'ai appris par Champouillon que tout le plan de Vinoy était changé et qu'il fallait diriger mon ambulance, partie sur Neuilly-Plaisance, partie sur Neuilly-sur-Marne. Il paraît que dans la nuit, un ordre du Gouverneur est venu d'occuper Maison-Blanche et Ville-Evrard et de battre le pont de Gournay. Je ne comprends rien à cet ordre et à quoi nous avance la possession de ces deux points quand les Prussiens occupent les hauteurs. Ville-Evrard et Maison-Blanche, en effet, sont situés dans une petite plaine dominée au nord par les hauteurs de Gagny et de Chelles, au midi par les hauteurs de Champs et Noisy-le-Grand, à l'ouest par le mont Avron. Mais qu'importe la plaine si nous n'avons pas les hauteurs. Aussi le résultat de la journée prouve-t-il le vice du plan conçu par le Gouverneur.

Le jour était à peine apparu que mes ambulances étaient prêtes à partir. Legros avec mes meilleurs aides et infirmiers se dirigeait sur Neuilly-sur-Marne, et Napieralski partait avec le reste pour Neuilly-Plaisance. Dans ce dernier village, j'ai fait placer mes voitures dans un terrain vague inoccupé en attendant l'action. Puis je monte sur le plateau pour voir ce qui allait se passer.

Vers huit heures la colonne du général Malroy (Brigade Biaise) se déploie en tirailleurs et attaque Ville-Evrard, qui bientôt tombe en notre pouvoir. En même temps le général d'Hugues avec les Brigades Valentin et Salmon, entrait dans le parc de la Maison-Blanche. Immédiatement je suis descendu pour conduire mon ambulance vers le parc de la Maison-Blanche, mais à peine étions-nous dans la plaine qui sépare Neuilly-Plaisance de la Maison-Blanche, que les Prussiens des hauteurs de Noisy-le-Grand et de Champs font pleuvoir, sur mes voitures, une grêle d'obus. Alors je fais arrêter mes voitures et je détache mes infirmiers et chirurgiens pour aller donner les premiers soins à quelques blessés de la Maison-Blanche. Chemin faisant, je constate avec bonheur, que l'artillerie du plateau d'Avron répond victorieusement à celle des Prussiens. Plusieurs fois ceux-ci sont obligés de quitter leurs positions et j'ai aperçu des chevaux blessés et errants sur les hauteurs de Noisy.

Du reste, nous avançons toujours. Le général Favé a placé son artillerie à l'extrémité du parc de Ville-Evrard et de là, il bat Gournay et les bords de la Marne.

Pendant ce temps, je pénètre, à cheval, dans la Maison-Blanche, j'y panse quelques blessés et les fais évacuer sur Rosny. Puis je parcours toute la plaine qui sépare Maison-Blanche de Ville-Evrard où je retrouve Legros avec une partie de mon ambulance. Je m'assure que tous les blessés sont recueillis et je rentre à Rosny pour les faire partir pour Paris. Ce soir j'ai dîné au fort avec l'Etat-Major où l'on se félicite du succès de la journée. Succès peu important, nous ayant coûté 4 ou 5 morts et une soixantaine de blessés environ. Au Bourget l'attaque principale a moins bien réussi et ce petit bourg n'a pu être emporté.

Vers 8 heures et demie, arrive, à Rosny, une dépêche du général Malroy, qui exprime la crainte d'être attaqué par des forces supérieures. Le général de Valdan croit les craintes exagérées et là-dessus je retourne à mon ambulance, à Rosny. Somme toute, le succès d'aujourd'hui est insignifiant en ce sens que les positions conquises de la Maison-Blanche et Ville-Evrard n'ont pas été défendues et que dominées par des hauteurs d'où l'ennemi peut aisément nous bombarder, elles sont intenables et ne commandent ni ne menacent aucune position militaire. J'aurais beaucoup mieux aimé qu'on s'emparât des hauteurs du Raincy, Villemomble et Gagny qui commandent toute cette plaine.

22 Décembre.

Tristes nouvelles ce matin, on raconte qu'hier soir, vers 7 heures, les Prussiens ont fait un retour offensif sur Ville-Evrard, qu'ils ont surpris nos grand' gardes et qu'une soixantaine d'individus, cachés dans les caves, en sont subitement sortis. Toute la nuit, au fort de Rosny, sont arrivés des officiers effarés, annonçant qu'ils avaient été trahis ou surpris par des forces supérieures, et qu'à Ville-Evrard, il y avait un sauve qui peut général.

Pendant la nuit, nous avons été réveillés par des soldats débandés venant demander un gîte à l'ambulance.

Le général Vinoy croyant que ses troupes se trouvaient en partie cernées dans Ville-Evrard, a ordonné, ce matin, à la brigade Salmon, de se porter en avant pour les dégager. En réalité, nous n'étions nullement cernés dans Ville-Evrard. Les Prussiens ont bien tenté une attaque de nuit, mais sans résultat. On s'est fusillé réciproquement sans le savoir. La preuve en est que ce matin, vers 8 heures, les troupes restées à Ville-Evrard, pouvaient battre en retraite sans être inquiétées.

Pendant la fausse attaque de la brigade Salmon, alors que l'infanterie de marine avançait dans la plaine, les Prus-siens ont commencé un feu très nourri d'artillerie sur les colonnes en marche. Les obus pleuvaient sur les bataillons; à chaque instant du haut du plateau on voyait un obus éclater au milieu des troupes et au milieu de la fumée vingt à trente hommes couchés par terre ; on croyait qu'ils avaient été touchés, il n'en était rien : quelques instants, on les voyait se relever pour poursuivre leur marche.

Pour être complètement véridique, il faut ajouter cependant que sous cette grêle de projectiles quelques soldats se sont débandés, mais le gros de la colonne a tenu ferme.

Pendant ce temps, le Général Malroy évacuait complètement Ville-Evrard, y laissant ses blessés. Heureusement que Legros était là. Après la retraite de la division Malroy, il s'est porté en avant dans Ville-Evrard. Là il a recueilli 35 blessés, la plupart déjà réunis pendant la nuit dans les dépendances de l'établissement.

Outre ces malheureux, quelques-uns gisaient çà et là dans les cours ou dans le parc, au milieu d'armes abandonnées, de sacs jetés par terre. Nous en avons ramassé un certain nombre ; mais nous eussions pu en recueillir bien davantage, sans la présence de sentinelles prussiennes, dont l'une, sur le petit pont jeté sur le canal, nous mettait à chaque instant en joue. Cependant on put pénétrer dans le parc et prendre tous les renseignements sur nos morts. Cette corvée n'était pas sans danger, car un jeune homme faisant partie de l'ambulance italienne, s'étant trop avancé, fut retenu près d'une demi-heure par la sentinelle.

En cherchant partout dans les immenses bâtiments de Ville-Evrard, nous aperçûmes des soldats français se trouvant dans les corridors. Dès qu'on approchait, ils disparaissaient. Il fallut jouer à cache-cache pour les aborder et nous en trouvâmes d'abord une trentaine cachés que nous fîmes évader. Quelques instants après une vingtaine d'autres furent découverts dans une cave où ils avaient allumé du feu pour se chauffer.

Sans nous, ils tombaient prisonniers entre les mains des Prussiens qui arrivèrent aussitôt après notre départ, et je crains qu'au fond ces lâches n'en eussent pas été fâchés.

Pendant ce temps je cherchais le corps du général Biaise qu'un lieutenant du génie avait ramené dans une prolonge de Ville-Evrard. J'amenais le corps dans l'église de Rosny et par ordre du général Vinoy, je procédai à son autopsie.

Tout d'abord, il me fut facile de constater que le Général n'avait reçu aucune espèce de secours après sa blessure. Son caban était encore agrafé, sa tunique boutonnée, et son ceinturon avec son épée en place. Jusqu'à son képi, rien ne lui manquait.

Au niveau du troisième bouton de sa tunique, je crus tout d'abord apercevoir un petit bouquet de violettes, mais je ne tardais pas à m'apercevoir que ce n'était qu'une apparence et que cet aspect singulier avait été produit par la sortie de la balle. Celle-ci, en effet, avait échifrené l'étoffe et la doublure en s'échappant, et les bords dentelés et déchiquetés, saillants en dehors, mélangés de bleu et de blanc avaient pris l'apparence d'un petit bouquet de violettes.

Le trou de sortie déterminé, je cherchai le trou d'entrée du projectile et ne tardai pas à le trouver à la partie postérieure du dos où ses vêtements étaient percés avec les bords de l'orifice dirigés du côté de la poitrine.

Ces constatations me permettent d'affirmer presque sûrement que le Général a été tué par un coup de feu tiré par derrière; et l'autopsie confirme encore cette opinion. La 6e côte est fracturée au niveau de sa tubérosité externe, l'artère intercostale coupée, le lobe-moyen du poumon perforé près de sa superficie suivant une direction oblique d'arrière en avant et de dehors en dedans, le cartilage de la deuxième côte détaché de l’os et un orifice cutané situé à deux centimètres au-dessous de l'articulation sterno-claviculaire droite, immédiatement en dehors du sternum.

La cavité thoracique du côté droit contenait environ deux litres de sang coagulé; cet épanchement provenait de la section de l'artère mammaire interne sectionnée par le projectile au niveau du trou de sortie. En outre, une crépitation fine et étendue à la moindre pression du doigt principalement dans le voisinage du trou d'entrée, crépitation due à l'emphysème sous-cutanée indiquait que le Général avait dû respirer au moins une demi-heure avant de mourir. D'ailleurs la décoloration du visage, celle des muqueuses indiquait déjà, à première vue, qu'il avait succombé à l'abondance de l'hémorragie. Jamais je n'ai vu plus belle figure de mort que celle du Général. Son mâle visage était souriant et l'on devinait, en le voyant, que la dernière pensée de ce brave avait été un sentiment de bonheur d'avoir sacrifié sa vie pour la Patrie.

Le Général écrivait chaque soir ses impressions sur un petit carnet trouvé sur lui ; et sa dernière pensée était celle-ci, datée de la veille au soir : « J'ai dîné, ce soir, au fort de Rosny avec le général Vinoy qui m'a donné ses instructions pour l'attaque de demain matin. Je couche, ce soir, pour la première fois depuis 22 jours, dans un lit garni de draps, mais les préoccupations m'empêchent de dormir. Dieu protège la France, ma famille et moi ».

Tous les objets que possédait le Général, lettres, carnet, montre, Imitation de J.-C. (qui lui avait été donnée en 1831, le jour où il s'était engagé comme simple soldat) tout, cela a été remis entre les mains du général Vinoy.

Ce brave Général est marié, dit-on, et laisse une veuve et cinq enfants. Il laisse dans sa brigade des regrets qui ne s'effaceront de longtemps.

23 Décembre.

Jour de repos relatif aujourd'hui. Nous n'avons guère eu que des malades et quelques blessés à évacuer. J'en ai profité pour aller aujourd'hui à Paris, demander une litière supplémentaire à M. Chenu, qui me la refusait et faire visite au général Favé, à l'école polytechnique. Le Général était très bien, sans fièvre et il m'a fait un grand éloge de Legros et de mon ambulance. Il n'avait pas, me disait-il, fait 50 pas, que mes brancardiers s'en emparaient et que Legros pansait sa blessure, superficielle du reste. L'éclat d'obus était resté en partie au dehors et son officier d'ordonnance a pu le retirer.

Au dîner, ce soir, au Quartier Général, on est assez attristé surtout de la panique de la nuit précédente. C'est sans doute pour réparer ce mauvais effet que le général d'Hugues a été chargé de reprendre demain matin la Maison-Blanche dans le but unique de démolir le mur qui fait face au plateau d'Avron et derrière lequel s'abrite l'ennemi.

Aujourd'hui encore, le général Vinoy a passé en revue le 112e de ligne. Quelques officiers qui avaient abandonné leur poste à Ville-Evrard ont été arrêtés et traduits devant un conseil de guerre. Cet acte de juste sévérité a bien excité quelques murmures, mais somme toute, les bons officiers ont donné raison au Général.

24 Décembre.

Aujourd'hui le général d'Hugues a repris la Maison-Blanche afin d'en démolir le mur. Cette petite opération a été bien et rapidement conduite. Le mur a été démoli. Nous avons eu une dizaine de blessés. A la suite des troupes nous avons pénétré jusque dans cette petite maison de campagne. Il y a trois jours elle était intacte : aujourd'hui l'ennemi l'a dévastée. Les glaces sont brisées, la bibliothèque dispersée, etc... Il paraît, décidément, que les Prussiens ont l'habitude de dévaster toutes les localités où ils éprouvent des pertes, soit par nos balles, soit par nos obus.

Notre vie matérielle devient de plus en plus précaire. Aujourd'hui nous avons ramené un gros chien que nous avons pendu et saigné pour le manger. Le foie a été fricassé et il était mangeable. Quant aux rognons, ils étaient exécrables. Le pain nous a manqué ces jours derniers et nous avons dû, à plusieurs reprises, recourir au biscuit. Nourriture mauvaise, froid très intense, pas de feu ni de bois pour en faire, campement dans une maison ouverte à tout vent, voilà le résumé de nos misères.

27 Décembre.

Ce matin nous avons été réveillés par une canonnade très nourrie et surtout par le sifflement des obus. Ne sachant trop ce que cela signifiait, je me suis rendu au fort de Rosny. Alors j'ai pu voir les obus éclater sur le fort et quelques-uns m'ont forcé à des « plat-ventre » sur la route du fort. Au Quartier Général, je trouve tout le monde debout et un peu en désarroi. Les papiers sont serrés, les serviettes pliées comme pour un départ. Seul le capitaine Gonse est encore là. J'avais faim et je vais à la cuisine me munir d'un morceau de pain et de jambon. La fenêtre et la cheminée sont détériorées par un obus. Je vais chez le Sous-Intendant, M. Moyse : personne. Mais sa chambre est bouleversée et un obus est venu éclater au beau milieu, au moment où il se levait. Enfin, j'apprends que l'Etat-Major s'est réfugié dans une casemate servant autrefois de chapelle. Là je trouve le télégraphe et tous les officiers d'Etat-Major, très étonnés de me voir arriver avec un gros morceau de pain. Je grimpe bientôt sur les remparts du fort pour voir ce qui se passe et m'aperçois que MM. les Prussiens bombardent à la fois le fort et le plateau d'Avron.

Pour mieux jouir encore du spectacle et mieux m'assurer s'il n'est pas besoin de mon ambulance quelque part, je retourne à l'observatoire du fort. Là on voit distinctement la fumée des batteries, qui du Raincy, de Gagny, de Chelles et de Noisy-le-Sec lancent leurs projectiles soit sur Avron, soit sur le fort de Rosny.

A mon retour, on vient me chercher pour quelques blessés qui viennent d'être atteints, légèrement du reste, par un obus qui est venu éclater sous la poterne. Quelques instants après, un de mes aides, M. Bellon, arrive pour demander mes ordres et je retourne avec lui, à Rosny ; là je pars avec mon ambulance pour le plateau d'Avron où de nombreux blessés me sont signalés. Vers midi je trouve dans une cave près du sémaphore, une vingtaine de blessés et je retire un énorme éclat d'obus de la cuisse de l'un d'eux. Puis je remonte, à cheval, malgré la pluie d'obus, pour aller du côté de l'ambulance de la garde mobile de la Seine. Il y avait là cinq blessés et cinq morts. Ces malheureux avaient été surpris à table par un obus qui est venu éclater au milieu d'eux. Je fais enlever blessés et morts puis retourne à Rosny afin de faire venir de Paris un train qui emporte mes blessés.

Sur le plateau j'ai rencontré le général Vinoy avec ses officiers d'ordonnance, il parcourait les tranchées à pied tachant de soutenir le moral des troupes un peu démoralisées par cette musique inattendue. Nos pièces ont riposté toute la journée avec assez d'énergie mais plusieurs ont été atteintes et démontées.

Le soir venu et mes blessés partis pour Paris, je vais dîner au fort. Le bombardement a cessé, du moins on n'entend plus que quelques rares détonations.

28 Décembre.

Aujourd'hui, continuation du bombardement sur toute la ligne. Comme d'habitude, je suis allé au fort dès le matin, prendre des ordres. On y annonce l'arrivée du général Trochu et, en effet, vers, 9 heures, il y arrive en compagnie de Bibesco etc... Ce Bibesco m'a fait l'effet d'un officier de premier mérite. Assez grand, beau garçon, bien campé, cheveux d'ébène, moustaches cirées, toilette irréprochable tirée à quatre épingles, tel est Bibesco.

Pendant ce temps, les obus continuent à pleuvoir sur le fort. Enfin Trochu se décide à parcourir les tranchées du plateau d'Avron et il part en compagnie de son fidèle Acathe.

Je regagne mon ambulance et dirige mes hommes sur le coteau. A Plaisance, je reçois un télégramme du Ministre de la Guerre me priant de faire transporter, à l'ambulance de la marine, un officier de marine du nom de Bourmont. Je prends un brancard et monte avec Leroux sur le plateau, à la recherche de cet officier. Pas un chat sur le plateau. On le dirait inhabité. Tous les soldats sont blottis dans les tranchées ou terrés dans les maisons. Je parcours successivement toutes les ambulances de la Marine, de la Mobile, de la Ligne, sans trouver le blessé cherché. A peine ai-je pu rencontrer sur le plateau, deux mobiles apportant sur une toile à tente un de leurs camarades tué, que je fais déposer dans une petite maison. Nous courons avec notre brancard d'un point à un autre sans rien rencontrer que les obus qui éclatent tout autour de nous. L'un d'eux surtout a failli nous écoper. Heureusement qu'un mur nous a protégés, sans quoi nous étions fricassés. Nous en avons été quittes pour être blanchis par les plâtras et la poussière.

Du reste, aucune de nos batteries ne répond à l'ennemi. On dit que Trochu a donné l'ordre de cesser le feu.

Tout près de moi un de mes aides chirurgiens, le pasteur et deux infirmiers ont failli être tués dans une petite maisonnette où il y avait quelques blessés. Un obus est venu éclater sur la maison et tous ont été couverts de plâtras. L'un de mes infirmiers a même reçu un mur sur le dos et a été légèrement contusionné. Une de mes litières a été endommagée et un brancard brisé.

29 Décembre.

Aujourd'hui nous avons quitté Rosny dans la nuit pour rentrer à Paris. La nuit dernière a commencé l'évacuation du plateau sur l'ordre de Trochu. Une faute selon moi. Le plateau d'Avron est une très belle position avancée pour inquiéter l'ennemi. La preuve qu'il en est ainsi, c'est qu'ils l'ont bombardé depuis deux et trois jours avec une vivacité inouïe. Notre artillerie n'est ni assez nombreuse ni assez puissante pour leur répondre, c'est vrai ; mais il me semble qu'on pourrait parfaitement se passer de tirer.

Peu d'hommes suffisent pour garder les tranchées et les réserves sont à l'abri dans Rosny. En cas d'attaque de vive force du plateau, les réserves ont le temps d'arriver. Enfin, le Gouverneur a donné les ordres et ils ont été exécutés au grand plaisir de tous les soldats. Pendant ces trois jours de bombardement, nous n'avons perdu qu'une quinzaine d'hommes tués et cent blessés.

La nuit dernière, je suis monté avec toute mon ambulance sur le plateau et l'ai parcouru dans toute son étendue pour n'y laisser ni morts ni blessés. Les tués ont été ramenés à Rosny et enterrés dans le cimetière du village.

Vers 4 heures, je suis monté au fort avec Izemart, un de mes sous-aides qui arrivait de PARIS avec les dépêches et le courrier pour le général Vinoy. Nous sommes remontés ensemble au fort, malgré les obus qui à chaque instant balayaient la route. Trois fois nous avons dû nous coucher à plat ventre pour éviter les éclats des obus qui éclataient autour de nous. Au fort j'ai trouvé l'état-major se disposant à rentrer à Paris. Le général Vinoy avec son chef d'Etat-Major est parti en voiture; tout le reste de l'Etat-Major est sorti à pied avec l'escorte. Pour moi, je suis retourné à Rosny chercher mon ambulance. Tout le monde était content de rentrer et plusieurs n'ont pas attendu l'ordre de départ pour se défiler. Il est vrai que nous avions passé là une triste journée ; à deux reprises, les Prussiens ont bombardé directement le village. L'explosion des obus autour de l'église où était établie mon ambulance était incessante. Les vitres volaient en éclats et à chaque instant on nous apportait ou on nous signalait des blessés. La fontaine qui se trouve sur la place a été complètement pulvérisée; le toit de l'église, la sacristie ont été endommagés; mais heureusement, ni mes blessés ni mes infirmiers n'ont été blessés. Pour être tout à fait vrai, je dois ajouter qu'à mon retour du fort, le matin vers 9 heures et demie, j'ai trouvé tous mes chirurgiens un peu effrayés et faisant fiévreusement les préparatifs de départ. Mon arrivée a un peu calmé leurs inquiétudes, mais malgré cela le bombardement était tellement violent que cinq ou six se sont cachés dans la cave une partie de la journée. Comme les plus courageux suffisaient largement pour le service, je ne les ai pas requis. Vers 3 heures, un train est arrivé et j'ai évacué mes blessés ; mais à la gare, le chef de train m'a déclaré qu'il ne reviendrait plus, parce que les Prussiens lui avaient envoyé une volée de coups de canon, qui heureusement ne l'ont pas atteint.

2 Janvier 1871.

Les fatigues de Rosny, que la surexcitation me faisait supporter presque sans m'en douter, m'ont valu trois jours de repos forcé. Le mal de gorge, un gros rhume m'ont forcé de garder la chambre pendant deux jours. Couché sur un brancard, sans feu, dormant à peine deux ou trois heures chaque nuit ; et puis les préoccupations du métier, il y en avait bien assez pour abattre un plus fort que moi. D'ailleurs presque tout mon monde est dans le même cas; tous toussent plus ou moins. Deux de mes infirmiers sont même très gravement malades et je crains bien qu'ils ne succombent.

Le froid est très rigoureux, encore si nous avions du bois pour nous chauffer. Mais déjà tous les chantiers sont vides et l'on commence à couper les arbres des boulevards pour se chauffer. Le pain est rationné et quel pain..., c'est déjà un mélange de son et de riz. Paris souffre et ceux qui n'ont d'autres ressources que leurs rations de viande et de pain sont vraiment très malheureux. Si la température ne s'adoucit pas, la mortalité va beaucoup augmenter. Déjà, au plateau d'Avron, j'ai perdu quelques hommes qui ont été gelés dans les tranchées, et tous les jours il m'en arrive d'autres avec des pieds gelés. Enfin notre devoir est de tenir le plus longtemps possible. Mais pour moi le secours des armées de province est tout à fait illusoire.

5 Janvier.

Enfin MM. les Prussiens se sont décidés à ouvrir le feu contre Paris et ses forts. S'ils l'eussent fait, il y a deux mois peut-être serions-nous sauvés ; car je ne connais rien de plus utile pour aguerrir et discipliner des troupes que de les exposer à un bombardement. Et Trochu qui prétendait que jamais leurs projectiles n'atteindraient Paris!,.. Je me souviens qu'à mon retour de Versailles, je disais à Vinoy que la position de Châtillon était la clef de la défense de Paris. Il paraît que quelques jours après, vers le 30 septembre, le général Vinoy proposa à Trochu de reprendre Châtillon comme il venait de reprendre le moulin Socquet et les Hautes-Bruyères. Comme il donnait pour raisons au Gouverneur que Châtillon était la position dominante d'où les Prussiens bombarderaient Paris, ce dernier lui aurait répondu : « Mais, mon cher Général, vous n'y pensez pas, jamais les obus prussiens n'atteindront les fortifications des hauteurs de Châtillon ». Les Prussiens se sont chargés de lui donner le démenti.

Toute la journée le canon a grondé et les détonations répétées ont mis Paris en émoi. Toutes nos positions de la rive gauche ont été bombardées, et comme l'on signalait des blessés dans les forts, je suis parti à cinq heures avec trois voitures. A la porte de Vaugirard, je rencontre le capitaine Gonse qui revenait d'Issy. Nous nous hâtons vers le fort. La neige couvre la terre, les routes sont glissantes et les obus éclatent à chaque instant. Enfin j'arrive au fort d'Issy : pas une sentinelle pour en garder l'entrée. La poterne est vide, à droite je découvre une casemate où tous les soldats se chauffent autour du poêle. L'un d'eux veut bien m'indiquer l'ambulance. Si au lieu de nous, 200 Prussiens fussent arrivés, ils s'emparaient du fort sans coup férir. Enfin, nous voilà dans la casemate où sont couchés une vingtaine de blessés dont plusieurs amputés. Mes cochers se sont très bien conduits : malgré les obus qui éclataient à la tête de leurs chevaux, ils sont restés sur le siège pendant que nous chargions les blessés. Enfin, nous sommes revenus sains et saufs. Au moment où nous allions sortir et nous engager sous la poterne, un obus est venu se perdre sans éclater dans le monceau de terre qui protège la porte d'entrée.

6 Janvier.

Pendant toute la nuit dernière, pluie d'obus sur Paris. Dès 7 heures du soir on les entendait siffler sur le boulevard Montparnasse. Plusieurs ont éclaté dans le voisinage de l'ambulance et mes pauvres blessés n'ont pas fermé l'œil. On parle de tués et de blessés autour du Panthéon, du Val-de-Grâce, de la Pitié, de la gare Montparnasse. Le plus curieux est que la population n'en semble pas ému et dans les quartiers bombardés, on voit les gens circuler comme d'habitude. Les gamins jouent dans les rues et s'amusent à crier aux bourgeois : « Gare la bombe! » et à peine celui-ci a-t-il pris un plat ventre qu'il lui minaude : « Ah! Pardon, mon bourgeois, je me suis trompé ».

Nouveaux blessés aux forts d’Issy et de Vanves. J'ai envoyé, à 7 heures, deux voitures. Le fort d'Issy semble le point de mire préféré des Prussiens. Plusieurs casemates sont effondrées et l'on a dû réparer les dégâts avec les sacs à terre. Le feu du fort s'est beaucoup ralenti aujourd'hui. Plusieurs pièces sont démontées. Seul, le fort de Montrouge avec ses intrépides marins du *Louis XIV* soutient et répond vaillamment coup pour coup au feu de l'ennemi.

Nous sommes toujours sans nouvelles de la Province et Paris se préoccupe beaucoup des armées dites de secours. Pour moi je suis bien tranquille sous ce rapport et depuis le commencement je dis et répète chaque jour que Paris n'a rien à attendre de ce côté et qu'il ne doit compter que sur lui-même.

7 Janvier.

Nouvelles volées de coups de canon toute la nuit. Beaucoup déménagent pour se réfugier sur la rive droite, mais l'attitude de la population ne se dénie pas. Encore des blessés au fort d'Issy que nous sommes allés chercher.

12 Janvier.

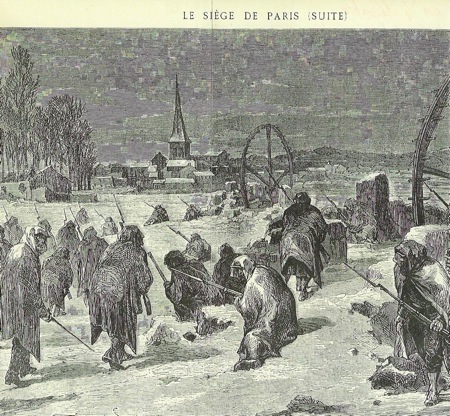
Le bombardement continue chaque nuit avec une intensité croissante. Le jour, c'est le tour des forts. Montrouge, Issy et Vanves ont subi des avaries assez graves, mais encore réparables. Les casernes d'Issy sont en feu.

Hier soir, le général de Valdan me donna l'ordre d'envoyer une ou deux voitures vers minuit à la gare de Clamart. Vers deux heures on a tenté une sortie contre des ouvrages que les Prussiens construisent au Moulin de Pierre. Cette attaque a été parfaitement exécutée par les marins. En quelques minutes, sans tirer un coup de fusil, ils ont surpris et fait prisonnier le poste prussien, à peine avons-nous eu un tué et quatre blessés. Les mobiles sont enchantés des marins et ils sont tout fiers de ce petit succès. C'est bien, mais ce n'est pas assez. Pourquoi ne pas tenter une attaque sur Chatillon lui-même?

15 Janvier.

Je sais maintenant pourquoi l'on n'attaque pas Châtillon. Racontons les faits. Dès le 24 septembre, Vinoy voulait reprendre Châtillon, mais le général Trochu s'y opposa. L'attaque à cette époque où la position n'était pas fortifiée eût coûté peu de sang ; mais, le 15 janvier, elle devait l'être très fortement. Cependant, le général Vinoy croyait encore le succès possible; et dans ce but réunit le 12, au soir, tous ses Généraux, leur développa son plan et les moyens qu'il comptait employer, puis demanda l'avis de ses Généraux. Le Général Motion prit le premier la parole et déclara ce projet insensé (sic). Après lui les Généraux Blanchard, d'Exea, d'Ubexi, etc..., furent du même avis, et en présence de cette opposition Vinoy dût renoncer à son projet.

Le Gouverneur ne voulait lui accorder que trente-cinq mille hommes; ce n'était pas assez pour un si gros morceau. Il en fallait, à mon avis, cent mille pour prendre et conserver la position.



Ce plan avorté, le Gouverneur pour occuper Paris, sans doute, ordonna une seconde attaque contre le Moulin de Pierre où l'on signalait chaque jour de nouveaux travaux. Ce coup de main devait être exécuté à la chute du jour, vers 7 heures du soir. J'arrivai, en effet, à la gare de Clamart, vers 7 heures. Déjà les généraux Blanchard et d'Exea qui étaient chargés de conduire l'affaire, étaient en conférence dans une petite maison attenante. Les mobiles, les gardiens de la paix et les marins qui devaient marcher les premiers, avaient garni les tranchées, n'attendant plus que le signal pour s'élancer,. Mais la Brigade du Général d'André, chargé de soutenir l'attaque, n'arrivait pas. Par suite d'ordres mal donnés ou mal exécutés, les mobiles de l'Indre n'arrivèrent qu'à minuit. Il nous fallut donc attendre 5 longues heures par un froid glacial, les pieds dans la neige, sans feu, etc... Les hommes, las d'attendre, et engourdis par le froid, commencèrent à battre la semelle. Quelques-uns firent même partir imprudemment leurs chassepots et la plupart allumèrent leur pipe. Dès lors l'éveil était donné, et il était facile de prévoir un triste résultat. Il était évident que l'ennemi mis sur ses gardes, allait fortement garnir ses tranchées et nous accueillir par un feu terrible.

C'est ce qui arriva. A peine nos soldats quittèrent-ils leurs tranchées pour se porter en avant, qu'un premier coup de fusil nous annonça que la sentinelle prussienne se repliait. Un second lui succéda quelques minutes après. Puis on entendit une décharge générale terrible, rompant comme un coup de tonnerre le silence de la nuit. La fusillade ne fut pas de longue durée. Bientôt les mobiles de la Vienne reparurent en se sauvant à travers les vignes. Puis les blessés nous arrivèrent en foule. Un instant notre position devint critique. On entendait les cris des soldats qui répétaient en fuyant : « Nous sommes tournés ». De tous côtés les balles sifflaient autour de nous. Les soldats éperdus tiraient les uns sur les autres. Un aumônier qui m'aidait à charger un blessé dans la litière eût le bras traversé par une balle venue je ne sais d'où. Mes infirmiers étaient en partie dispersés; trois de mes chirurgiens s'étaient mis à l'abri dans une cave. Seul Leroux était à son poste, et ne voulant pas exposer plus longtemps ce brave jeune homme, je lui ordonnai de partir avec la première voiture chargée de blessés. Mais il ne voulait pas me laisser, disant qu'il pouvait bien rester puisque je restais moi-même. Quelques instants après, au moment où deux autres voitures allaient partir, les Prussiens s'approchèrent de nos tranchées en poussant de grands cris. Ils furent reçus par une fusillade bien nourrie qui les obligea à se retirer au plus vite. Puis tout rentra dans le silence. Alors nous parcourûmes les tranchées, et le terrain du combat; nous recueillîmes les derniers blessés et vers 4 heures du matin, nous les ramenions tous à Issy. Pendant que nous étions occupés à la gare de Clamart à recueillir les blessés. Legros et Isnard entraînés dans la fuite des mobiles de la Vienne avaient rétrogradé jusqu'à une maison située vis-à-vis la route du fort et occupée par les gardiens de la paix. Là ils avaient recueilli un certain nombre de blessés que nous prîmes en revenant. Tous furent réunis et pansés, opérés dans la maison des frères d'Issy. Puis vers cinq heures et demie, je partis avec une quarantaine de blessés pour regagner Paris et les installai au Grand Hôtel. Mais la route était devenue tellement mauvaise que nos chevaux avançaient péniblement, glissant à chaque pas et tombant souvent. A plusieurs reprises, il nous fallut traîner la voiture à bras.

Enfin vers sept heures, nous arrivâmes au Grand Hôtel. Nos blessés étaient à moitié morts de froid. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes les installer dans leurs lits. Pas un infirmier de veille. Quelques gardes nationaux qui heureusement se trouvaient là nous aidèrent à les descendre de voiture et à les transporter dans les chambres. Au point du jour tout était terminé.

J'avais laissé à Issy, Legros et la plupart des chirurgiens et infirmiers pour veiller au transport des quelques blessés restants. Ils n'arrivèrent guère que vers 8 heures du matin ; d'un autre côté, Salmon envoyé au fort d'Issy dès notre arrivée à Clamart, voyant que le grand nombre de blessés m'empêcherait de lui envoyer des voitures, réunit les malades du fort et les ramena à Paris.

C'est, au Moulin de Pierre pour la première fois, que j'ai vu les Prussiens employer des fusées que j'appellerai éclairantes. Outre les obus qu'ils nous envoyaient incessamment et dont un en particulier nous couvrit de terre, ils lancèrent sur nous des fusées qui en touchant le sol éclataient en projetant autour d'elles une lumière assez vive pour déceler notre présence malgré l'obscurité de la nuit. Trois fusées tombèrent ainsi au milieu de nous et elles ne contribuèrent pas peu à augmenter le désordre déjà existant. Signalons enfin, l'incendie de la caserne du fort d'Issy, incendie durant depuis trois jours et dont la lueur sinistre fournissait à l'ennemi un excellent point de mire.

16 Janvier.

Nous avons repris ce soir notre service quotidien pour évacuer les malades et les blessés du fort d'Issy. Enfin, l'on a disposé autour des casemates un chemin de ronde avec des sacs à terre qui permet aux voitures d'aller, avec moins de danger jusqu'à l'infirmerie charger les blessés. Le bombardement continue avec la même intensité. Cette nuit il a été plus violent encore que les jours précédents.

17 Janvier.

Journée froide et pluvieuse. On ne peut plus du tout se procurer de pain dans les restaurants qui ne vous donnent à dîner qu'à la condition d'être munis d'un morceau de cette pâte noire et terreuse que l'on appelle du pain. Les victimes du bombardement ne diminuent pas.

21 Janvier.

Depuis trois jours que je n'ai eu ni la force ni le courage d'écrire. Il faut cependant décrire cette triste journée du 19 Janvier.

Le 18, vers 4 heures, le général de Valdan m'envoyait l'ordre écrit de me transporter dans la nuit à Suresnes avec mon ambulance, et de faire des préparatifs en vue d'une grosse affaire. Les ordres furent aussitôt donnés pour que tout le monde fût prêt, les voitures attelées à trois heures du matin. Le soir en dînant, on m'expliqua ce que l'on voulait faire. D'abord Trochu voulait engager à fond les gardes nationaux afin de mettre un terme à leurs criailleries, et de bien leur démontrer leur insuffisance et leur impossibilité de briser les lignes ennemies. C'est donc beaucoup plus l'opinion publique qu'il fallait satisfaire que l'ennemi qu'il fallait vaincre.

Disons toute la vérité : les officiers d'Etat-Major se moquaient des gardes nationaux; ils n'avaient, disaient-ils, aucune confiance dans ces gens et les désignaient volontiers sous les noms les plus ridicules, distinguant les « sang-impurs », les « pantouflars », les « escargots de remparts », etc... Appellations mises à la mode depuis quelque temps par les voyous de Paris. Pour moi, je n'étais pas de leur avis, je leur annonçai que le lendemain ils seraient étonnés de la bonne conduite des gardes nationaux en général, et la bataille de Montretout m'a donné raison.

Le plan de bataille me fut donc expliqué le soir en dînant. L'armée comptant plus de 100.000 hommes était divisée en trois colonnes : à droite Ducrot avec 40.000 hommes avait à s'emparer du plus gros morceau. Parti de Rueil, il devait, dès le point du jour, attaquer le parc de Long-Boyau, puis la Malmaison et poursuivant sa route couronner les hauteurs de la Bergerie; Bellemare au centre avait pour objectif la ferme de la Fouilleuse puis le Château de Buzenval; Vinoy à gauche devait lancer sa colonne sur Saint-Cloud, Montretout et le parc de Béarn.



Je m'informai aussitôt si l'on avait jeté des ponts sur la Seine en vue d'une opération aussi considérable. Le Capitaine Gonse me répondit que non. Je lui en exprimai tout mon étonnement. Comment pouvait-on avec le seul pont de Neuilly arriver à concentrer une armée aussi nombreuse et, en cas de malheur, croit-on qu'un seul pont eût été suffisant pour la retraite. C'était, à mon avis, une grosse faute et l'événement l'a bien prouvé. Quand nous arrivâmes, vers 4 heures du matin, à l'avenue de Neuilly, plus de 20.000 hommes étaient là, armes au bras, attendant leur tour pour franchir la Seine. Qu'on se figure toute cette large voie couverte de troupes sur une longueur de plus d'un kilomètre et l'on aura une idée du retard forcé apporté dans l'opération par ce manque de prévoyance. Pour nous, après deux heures d'attente, voyant que les troupes n'avançaient pas et que le jour allait nous trouver loin du poste qui nous était assigné, je me mis à la recherche d'une voie latérale pour arriver au pont. Après bien des détours je trouvai enfin un chemin libre qui nous permit en longeant la Seine d'atteindre le pont que nous eûmes encore beaucoup de peine à franchir. Enfin vers 7 heures, nous étions à Suresnes. Une grande usine fut vite trouvée pour recevoir de nombreux blessés et tous, nous courûmes en avant. Déjà la bataille était engagée. Au point du jour, un coup de canon parti du Mont-Valérien, fut le signal de l'action.

Vinoy mit aussitôt sa colonne en mouvement et grâce à l'impétuosité de l'attaque Saint-Cloud, la redoute de Montretout et le parc de Béarn tombèrent promptement en notre pouvoir avec une quarantaine de prisonniers. Nos pertes étaient à ce moment presque insignifiantes.

Nous occupions déjà le plateau de Montretout, quand Bellemare commença son attaque. Lui aussi parvint à occuper le parc de Buzenval, au moins en partie. Mais sur notre droite, pas un coup de fusil n'avait encore été tiré à dix heures du matin.

La colonne du Général Ducrot avait éprouvé un retard de 4 heures et la cause de ce retard était précisément la difficulté de passer la Seine sur un seul pont. Aussi qu'arriva-t-il? Les Prussiens surpris, le matin, par les attaques de Vinoy et de Bellemare avaient dû abandonner leurs positions, mais leurs réserves avaient eu le temps de se mettre en ligne lorsque Ducrot voulut les attaquer, 4 heures plus tard. Aussi ce dernier rencontra-t-il une résistance insurmontable, et il ne put gagner un pouce de terrain. Il eût beau prendre les uns après les autres, tous ses régiments, se mettre à leur tête; ses efforts vinrent toujours échouer devant le mur du parc de Longboyau. Vers une heure de l'après-midi, le général Vinoy ordonna à sa colonne un mouvement de flanc sur la droite pour venir au secours de l'aile droite. Mais à peine ce mouvement commençait-il à s'exécuter que l'ennemi fit un retour offensif sur le plateau de Montretout et le parc de Béarn. Cette attaque força nos colonnes à s'arrêter et les réserves de l'aile gauche durent se masser dans un pli de terrain sur le versant du plateau qui fait face au Mont-Valérien. En même temps les batteries prussiennes établies à Garches, envoyaient de nombreux obus qui tombaient presque à la briqueterie où était le Général Vinoy.

A mon avis, une grande faute avait été commise. Il fallait, une fois maître du plateau de Montretout, couronner ces hauteurs d'artillerie et prendre en flanc les réserves prussiennes qui tenaient tête à Ducrot et empêchaient l'aile droite d'avancer. Il est vrai que dès dix heures du matin, Vinoy avait ordonné au Général d'Hubexi, qui commandait l'artillerie, d'armer la redoute que nous avions prise et d'établir ses batteries sur tout le plateau. On essaya même un commencement d'exécution de cet ordre. Mais le terrain était tellement défoncé que les premières pièces qui pénétrèrent dans la redoute, s'embourbèrent et ne purent être placées. Le Capitaine Contencin, envoyé en reconnaissance sur le plateau pour s'assurer si l'on pouvait y établir des batteries, vint répondre que l'opération était impossible à cause du mauvais état du sol. Moi qui ai parcouru plusieurs fois tout ce terrain, je crois qu'il était, en effet, difficile de se mettre en batterie, mais cela n'était pas impossible et l'avantage qu'on en eût retiré était tel qu'il nous assurait une brillante victoire. En tous cas, mieux eût valu exposer ses canons à être pris en rase campagne que de les rendre 15 jours après. Je sais que les réserves de la garde nationale qui devait soutenir ces batteries, n'offraient pas une grande solidité; et c'est peut-être le peu de confiance des Généraux dans ces troupes qui nous a fait perdre le fruit de la victoire du matin.

Vers trois heures de l'après-midi, la fusillade, qui avait cessé complètement depuis neuf heures du matin sur tout le front de l'aile gauche, recommença avec une certaine intensité. Mais les troupes tenaient ferme et soutenaient avec intrépidité le feu de l'ennemi. Pendant ce temps, les batteries prussiennes établies à Garches, envoyaient de nombreux obus sur nos réserves qui stationnaient sur le versant du Mont Valérien. Sous cette pluie de projectiles, il se produisit une sorte de panique, dont les infirmiers de Seine-et-Oise avec leurs blouses blanches donnèrent le signal. Tout un régiment de la garde nationale mobilisée prit la fuite sans avoir tiré un coup de fusil alors que les troupes engagées en avant, soutenaient vaillamment l'effort des assaillants.

Dès que je vis les infirmiers de Seine-et-Oise lâcher pied, je montai à cheval et courus à leur rencontre pour les arrêter. Mais impossible de me faire écouter et obéir de ces hommes qui, venus le matin, sans chef, sans direction, ne me connaissaient pas. J'eus beau les menacer de les tuer avec mon petit revolver, ils ne s'en sauvèrent pas moins. Presque au même moment le Gouverneur arriva au régiment qui s'était débandé et il voulut le ramener en avant. Mais la nuit était venue et le désordre était tel qu'il fut impossible de les ramener au combat. Delangle, un des officiers d'ordonnance du Gouverneur reçut même à ce moment une balle dans la poitrine, balle venue, sans doute, de quelque garde national effaré, car les Prussiens n'occupaient pas la crête du plateau.

Je me dirigeai alors vers la ferme de la Fouilleuse où, après avoir relevé tous les blessés de l'aile gauche, s'étaient portés la plupart de mes chirurgiens et infirmiers pour y panser les blessés de la Division Bellemare. A mon retour à la briqueterie, je retrouvai tout l'Etat-Major. Le Général Vinoy se plaignit à moi de l'encombrement de tous les chemins par les voitures de la Société Internationale et il dut donner des ordres sévères pour les faire éloigner. Là aussi, je retrouvai M. Chenu qui cherchait partout M. Schmidt pour avoir des ordres. J'étais navré qu'un médecin accompagné d'un nombreux Etat-Major restât les bras croisés avec 140 voitures encombrant tous les chemins et demandât pour relever des blessés, la permission de l'Intendant. C'est bien la peine d'écrire un gros volume pour dénigrer l'Intendance et venir au milieu d'une bataille consulter l'intendance sur ce qu'il y avait à faire.

Enfin, vers 6 heures, le Gouverneur revint. En le voyant partir, j'avais eu un instant d'estime pour lui, espérant qu'il allait se faire tuer. Son retour me démontra ma naïveté. Toute cette belle ardeur n'était, au fond, que de la pose. Pauvre pays, d'avoir de tels hommes pour te commander et te conduire !

Il nous informa qu'il avait donné l'ordre général aux troupes de battre en retraite et de reprendre leur cantonnement de la veille. Bientôt, en effet, nous vîmes revenir tous les régiments, tous... hélas ! non. Le général Noël oublia un bataillon de mobiles de la Loire qui s'était emparé d'une partie de Saint-Cloud, et ces malheureux restés là, furent obligés de se rendre, le lendemain soir, après avoir épuisé leurs cartouches et leurs munitions. Il était trop tard pour les dégager lorsqu'on s'aperçut de la bévue du général Noël. La même chose faillit arriver au régiment de gardes nationaux qui avaient pris le parc de Béarn dès le matin, et l'avaient victorieusement défendu dans l'après-midi. Heureusement, vers neuf heures du soir, le colonel de ce régiment, ne recevant aucun ordre, envoya un officier à l'Etat-Major, sans quoi le régiment était oublié et tombait tout entier le lendemain matin entre les mains des Prussiens.

Rentré à l'ambulance vers 8 heures, pour prendre les mesures nécessaires à l'évacuation des blessés, je fus bientôt prévenu par un chirurgien de la garde nationale, qu'il avait abandonné dans la retraite une trentaine de blessés réunis dans une petite maison, au sommet du plateau. Il me supplia d'aller chercher ces malheureux, me décrivit leurs cris et leurs angoisses et ne me quitta qu'après avoir reçu la promesse formelle que je me chargeais de les ramoner.

A ce moment, la plupart de mes infirmiers étaient encore sur le champ de bataille, les autres étaient tombés exténués de fatigue. Toute la journée, il leur avait fallu transporter les blessés à près d'une demi-lieue de l'endroit où ils étaient tombés, à travers des champs où à chaque pas les pieds s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux. Les chevaux étaient ou absents ou refusaient de marcher. Je dus donc m'adresser aux brancardiers de Seine-et-Oise. Ce qu'il me fallut de prières, de menaces et d'éloquence pour en décider dix à me suivre est impossible à raconter. Enfin munis d'une lanterne, nous partons, vers dix heures du soir.

Pour éviter l'artillerie et les troupes, nous dûmes prendre une route nouvelle non encore encaissée et patauger dans l'eau et la boue, à tel point que la moitié de mes hommes m'abandonnèrent à moitié chemin. Les autres nous suivirent; mais en vérité, leurs murmures et leur mauvais vouloir était tel, que je fus plusieurs fois sur le point de les renvoyer. Seuls mes chirurgiens Bellot, Yot, Izenard et Monod marchaient bravement à la briqueterie. Nous dépassâmes nos grand'gardes et gravîmes le plateau. Heureusement, il n'était point encore occupé par les Prussiens. Mais d'un moment à l'autre ils pouvaient nous surprendre, car nous étions à plus d'une demi-lieue en avant de nos lignes. Sans l'obscurité profonde qui régnait et ne nous permettait pas même de distinguer la route des champs environnants, je crois que nous eussions été faits prisonniers. Heureusement, les Prussiens vigoureusement repoussés le soir, ne se doutèrent pas de notre retraite.

Enfin, vers minuit, nous atteignîmes la maison indiquée. Jamais spectacle plus navrant ne s'était offert à mes yeux. Là gisaient dix-huit blessés, couchés pêle-mêle au milieu des morts, se heurtant les uns contre les autres dans l'obscurité de la nuit, exhalant des cris plaintifs, ou implorant leurs femmes et leurs enfants, qu'ils n'espéraient plus revoir, abandonnés qu'ils étaient depuis 4 heures et s'attendant à chaque instant à voir arriver les Prussiens. Couchés dans une maison à moitié démolie par les obus, ouverte à tous les vents, ils avaient été saisis par le froid, et étaient dévorés par la soif. Au-dessous du rez-de-chaussée était une cave également pleine de blessés français et prussiens. Aucun de ces malheureux ne pouvait marcher. Je jugeai bien vite qu'il nous serait impossible de pouvoir les évacuer tous sur des brancards. A tout prix il nous fallait des voitures. Chargeant alors mes quatre aides de les panser, de les rassurer, je revins seul à la briqueterie. Là stationnaient 4 voitures d'ambulances volantes dont le personnel plaçait quelques blessés dans les voitures. Je priai d'abord poliment le délégué de venir avec ses voitures jusqu'à la maison où étaient abandonnés ces malheureux. Il refusa, disant que pour cela, il fallait dépasser nos avant-postes et qu'il ne pouvait les franchir sous aucun prétexte. Prières, menaces, tout fut impossible. Je voulus alors emmener quelques cacolets que des infirmiers venaient de dégarnir. Mais les mulets exténués ne voulaient pas même se lever. Alors résolu à en venir aux dernières extrémités, j'ameutai quelques soldats et soutenus par eux, le revolver à la main, je menaçai ces délégués de les tuer s'ils ne voulaient pas me suivre. Deux de mes hommes survenant alors avec un blessé, me prêtèrent main-forte et le chirurgien de l'ambulance se décida alors à m'accompagner. Grâce à mon énergie, ces malheureux furent ramenés à Suresnes où le lendemain, le chirurgien de la garde nationale vint me remercier en termes chaleureux de mon intervention.

Il était environ 2 heures du matin, lorsque je revins à Suresnes. A la gare, je trouvai le train que j'avais eu soin de demander à Paris, à la chute du jour. Malheureusement, le directeur n'avait envoyé que des wagons de 3e classe et de 2e classe, et nous ne pûmes expédier qu'une quarantaine d'individus auxquels leurs blessures permettaient de marcher et de s'asseoir.

Le train parti, je revins à l'ambulance où des opérations graves et urgentes nécessitaient ma présence. Un garde national avait eu les deux pieds emportés par un obus. Les lambeaux restant ne tenaient plus aux jambes que par quelques débris de peau et de tendons. En outre, une certaine quantité de sang suintait incessamment de la surface des plaies et menaçait l'existence du malheureux. Il me fallut à la lueur de quelques bougies, procéder à l'amputation des jambes.

Cette opération et quelques autres moins graves achevées, je m'occupai de faire transporter à la gare tous ceux qui ne pouvaient marcher. Plus de cent individus furent ainsi ramenés sur des brancards, à la gare, et peu après, placés dans les fourgons. Les autres furent assis dans les wagons et le convoi fut expédié, sous la surveillance de deux chirurgiens.

Cette rude besogne accomplie, je dirigeai de nouveaux hommes et voitures sur le champ de bataille pour s'assurer qu'il n'y restait à relever ni blessés ni tués. Les chalets, les usines furent visités et nous recueillîmes encore une cinquantaine de blessés qu'un troisième train vint nous prendre dans l'après-midi.

Il était deux heures. Mes chirurgiens et mes infirmiers n'avaient pour ainsi dire pas mangé depuis plus de trente heures. Les quelques provisions que nous avions apportées avaient été en grande partie absorbées par les blessés. Le pain surtout nous manquait absolument. Les gardes natio-naux voulurent bien nous en céder deux en s'en allant, mais ce n'était pas assez. Grâce à l'Intendant, j'envoyai un fourgon à Neuilly pour en rapporter du pain qui arriva vers 3 heures. Alors seulement nous pûmes prendre un peu de repos et de nourriture. On fit du feu et le reste de la soirée se passa sans nouvelle corvée. Vers 6 heures, voyant que nous étions restés seuls dans le village, je me rendis à l'Etat-Major pour avoir des ordres. On se disposait à rentrer à Paris et l'on m'invita à en faire autant. Vers 7 heures et demi, toute l'ambulance quitta Suresnes pour reprendre les cantonnements de l'Ecole d'Etat-Major.

La grande et immense faute à Montretout, est d'avoir engagé une bataille sans autre ligne de retraite qu'un pont. Cette faute pouvait changer une défaite en désastre, et c'est à elle qu'est du le retard de 4 heures dans l'attaque de Ducrot. Si Ducrot eût réussi comme l'aile gauche et le centre, on pouvait arriver à Versailles le soir même en culbutant l'ennemi. Une seconde faute, que le mauvais état du terrain rendait peut-être inévitable, car Vinoy en a eu la pensée, vient de ce que les hauteurs n'ont pu être couronnées d'artillerie.

1er Février.

Ce soir, au dîner, le général de Valdan nous a raconté quelques détails sur sa visite à Versailles. Parti à 11 heures, il est revenu à 7 heures, sombre, triste, la figure contractée, aussi tout le repas s'est-il ressenti de cette impression et il faut avouer que le menu n'était pas fait pour exciter la joie. Un mauvais potage, un peu de cheval bouilli et de la purée de pois, le tout relevé par un vin détestable.

Autant le Général paraissait satisfait de sa première entrevue avec Bismarck, autant il paraît, ce soir, navré du résultat de son voyage. Il semble que Bismarck, averti seulement ce matin, n'a pu faire prévenir de Moltke.

Après avoir traversé la Seine au pont de Sèvres, sur un mauvais petit bateau, Jules Pavre et lui sont montés en voiture, et sur la route ont rencontré Bismarck à cheval. Il paraît que cet abominable homme a besoin d'exercice et n'aime pas à être troublé, car il s'est montré d'une exigence et d'une dureté qui ne présage rien de bon pour l'avenir. Politesse froide et implacable sans générosité aucune, tel est le fond du caractère prussien incarné dans Bismarck. Le général de Valdan qui, il y a 4 jours, me répondait qu'il avait trouvé beaucoup de courtoisie à Versailles a été aujourd'hui désillusionné et je le lui avais prédit.

Chez Bismarck, pas de lampes ni de candélabres; ils les auront emportés. Quelques bougies implantées sur des bouteilles de Champagne vides éclairent le festin et les appartements.

Il paraît que l'on ne porte pas le général Ducrot sur la liste des prisonniers et quand le général de Valdan lui en a parlé, Bismarck aurait répondu « ça m'est bien égal ».

Il se confirme que Bourbaki se serait brûlé la cervelle, à Besançon et Manteuffel négocie avec le Général Clinchamp. Bismarck a assuré au général de Valdan que quatre-vingt mille hommes de l'armée de Bourbaki auraient franchi au-dessous de Bâle la frontière Suisse. .

2 Février.

Décidément, le général de Valdan est un brave et loyal soldat. Autant il était facile de lire, hier soir, sur sa figure, à son retour de Versailles, son désappointement et son découragement, autant, ce soir, son visage rasséréné et souriant indiquait que sa mission avait réussi. Des trois points principaux qu'il avait à traiter, deux ont été résolus à sa satisfaction et le troisième, le plus important, lui semble en bonne voie d'arrangement. Ainsi, au lieu de livrer les armes par le chemin de fer du nord, il les livrera dans quatre forts, Bicêtre et Ivry au sud, Bomainville et Aubervilliers au nord.

Le Général a bon espoir que la Garde Mobile de province pourra rentrer dans ses foyers. Avant de donner une réponse favorable, Bismarck et de Moltke veulent attendre que l'esprit pacifique ait fait plus de progrès en France.

Quelques anecdotes, ce soir, ont encore prouvé que le Général était content. Ainsi Bismarck lui aurait raconté qu'il y a quelques jours un officier de la garde nationale à cheval était venu apporter une dépêche à J. Favre, alors en conférence à Versailles.

Comme il était très tard, Bismarck engage l'officier à passer la nuit et à remettre son cheval à une ordonnance. Mais l'officier français refuse de conduire son cheval par la bride, craignant qu'on ne le prît pour un palefrenier. Là-dessus Bismarck, de se moquer de cette morgue et d'ajouter qu'il lui arrivait journellement d'en faire autant. D'ailleurs, le prince Frédéric-Charles lui-même en a donné l'exemple et un jour, pendant la campagne, il rencontra le prince conduisant par la bride un cheval qu'il venait d'acheter. Vanité française, tu n'as donc pas encore disparu avec nos malheurs.

Il y avait aujourd'hui, à Versailles, un officier d'ordonnance du Général Faidherbe. A l'Armée du Nord, les soldats se battent bien et pourraient continuer la lutte. D'après ce même officier, Bazaine aurait, sinon trahi, du moins sacrifié la Patrie à son orgueilleuse vanité. Ainsi, cet officier affirmait que Bazaine n'a jamais été complètement cerné dans Metz, et qu'il n'a jamais fait de sortie sérieuse. Et il explique cette conduite en disant que le Maréchal pensait que Paris ne tiendrait pas et que dès lors, lui Bazaine, restant le dernier rempart de la France, pourrait à son gré traiter la paix.

Bismarck a remis à J. Favre une proclamation de Laurier, le secrétaire de Gambetta, qui engage les Français à la continuation de la guerre.

3 Février.

Rien d'intéressant, ce soir, au Quartier. Dans la journée, j'ai rencontré, sur le pont des Saints-Pères, M. Champouillon, qui m'a raconté que les officiers prussiens, qu'il a vus, sont tous très désireux de la paix. Il proposerait, l'animal, de nommer Empereur de France, le Prince Frédéric-Charles 1.

Hier, le Général de Valdan nous a expliqué les causes de retraite du Général Sommain. Le 22 janvier, après l'échauffourée des « à-outrance » et des « sang-impurs » contre l'Hôtel de Ville, le général Vinoy se rendit sur la place et là, séance tenante nomma une cour martiale pour juger les individus pris les armes à la main. Il ajouta, en s'en allant, « Vous savez, Général, le jugement rendu, exécution immédiate ». Le Général Sommain, après le départ de Vinoy, trouva je ne sais quel prétexte pour rendre contre les prévenus une ordonnance de non lieu, et il la signifia au Préfet de Police. Celui-ci en avertit le général Vinoy qui, le soir, au Gouvernement, se plaignit vivement de l'inexécution de ses ordres et demanda la mise en non activité du général Sommain, ce que le Gouvernement a accordé, paraît-il.

4 Février.

II me semble que les affaires doivent aller assez mal aujourd'hui, dans les régions gouvernementales, car je vois beaucoup de visages renfrognés. Il est vrai que la circulaire de Gambetta, publiée ce matin par les journaux, peut expliquer ce virement. On dit que Bismarck, après la lecture de ce document, a immédiatement suspendu les approvisionnements qui nous arrivent de la province. Tant mieux s'ils ne sont pas contents, ces gens-là, car leur mécontentement indique que Gambetta a frappé juste. Pour ma part, je suis enchanté de cette proclamation, de cet appel patriotique aux armes. Il me semble que la France ne peut ainsi honteusement périr. Que Paris, le Paris pourri par le luxe et la débauche, capitule, qu'il souffre et souffre longtemps, je crois qu'au point de vue psychologique, comme disent les allemands, cette misère est nécessaire à la régénération des caractères et je suis pleinement de l'avis de mon ancien maître Broca qui me disait, lui aussi, il y a quelques jours : « II faut que cette génération masturbée disparaisse ». Oui, il ne faut rien moins à mon avis qu'un bain de sang pour laver les souillures de Paris.

J'applaudis encore à la mesure de salut public qu'a prise Gambetta vis-à-vis des anciens serviteurs de l'Empire. Ces hommes n'ont pas encore eu le temps de perdre leurs habitudes et s'ils revenaient au pouvoir, nul doute qu'ils ne nous donnent les mêmes exemples et ne nous replongent dans le même bourbier. Oh ! je sais bien que parmi eux, beaucoup sont d'honnêtes hommes, capables de rendre de réels services. Mais l'habitude est là et six mois de misère ne suffisent pas pour changer les mœurs des gouvernants et par suite des gouvernés.

5 Février.

Rien de bien nouveau aujourd'hui. J'ai dîné, ce soir, en ville, chez M. Nélaton. On croit qu'il y aura fusion entre les deux branches des Bourbons et que de ce mélange sortira un Roi de France. Il me semble qu'on devrait se préoccuper beaucoup plus de chasser l'invasion allemande et que le terrain républicain est bien plus propre à une fusion au moins momentanée de tous les partis. Enfin, je ne désespère pas encore tout à fait de la France et je crois que si le parti Gambetta prend le dessus, nous parviendrons d'ici un an à être maîtres chez nous. De même que je suis convaincu que nos armées ne peuvent tenir la campagne contre les troupes ennemies, disciplinées, aguerries et victorieuses, de même, je crois que la guerre de partisan nous vaudra des succès inespérés.

Un des meilleurs exemples de l'état d'abaissement où nous sommes tombés m'a été offert ce soir. Perdrigeon déjà parlait des opérations financières nécessaires pour arriver à solder les milliards qui nous seront demandés par les Prussiens. Selon lui et ses amis banquiers, la France ne peut actuellement donner plus d'un milliard en numéraire. Les trois autres milliards devront être négociés et comme nous avons beaucoup de titres étrangers on les passerait à la Prusse, qui les accepterait parce qu'ils sont remboursables en or. En outre, pour payer les 4 ou 5 autres milliards, on créerait du papier monnaie et un syndicat des banquiers serait institué pour que le change ne dépassât jamais 15 à 20 pour cent.

7 Février.

Aujourd'hui je suis allé avec le fils de M. Nélaton, à sa propriété de Malnoue. Nous avons rencontré les lignes prussiennes à un kilomètre en avant de la route de la Faisanderie et de Joinville. Çà et là dans la plaine Saint-Maur on distinguait des compagnies faisant l'exercice. Aucune difficulté, du reste, pour nous laisser passer Sur la redoute de la Faisanderie quelques sentinelles et un peloton de travailleurs occupés à retourner les ouvrages contre nous. Après avoir franchi le pont de Joinville sur des poutres en bois, nous prenons la route directe de Villiers. Mais au pont du chemin de fer, la route est complètement coupée par des abattis.

Près de ce pont quelques croix et des monticules indiquent l'emplacement où ont été enterrés les morts après les combats des 30 novembre et 2 décembre.

Entre la ligne du chemin de fer et Villiers toute la plaine est dévastée et porte encore les traces de la bataille. Là encore nous apercevons deux compagnies faisant l'exercice. Enfin, nous voici à Villiers. Ce village a beaucoup souffert. La plupart des maisons sont avariées par les obus, les toits défoncés, les murs renversés.

Entre Villiers et Malnoue, nouveaux soldats faisant l'exercice avec une régularité et une tenue admirables, sac au dos, bien habillés, propres, etc…

Malnoue n'a pas souffert du feu; mais toutes les maisons ont été pillées. A peine y rencontre-t-on quelques rares habitants. Les Prussiens leur ont même enlevé leurs matelas.

Chez M. Nélaton lui-même, les dégâts sont considérables. Ainsi ils ont brûlé la plupart des meubles en vieux chêne sculpté qui étaient destinés à meubler le nouveau château. Dans le petit salon de la ferme, tout a été bouleversé, mais conservé. Les Prussiens n'ont guère emporté qu'une aquarelle de Pills et un portrait de Garibaldi. Dans le nouveau château une cinquantaine de soldats sont installés dans les chambres. Le sous-sol est occupé par des chevaux. Tous ces Allemands, dont quelques-uns très jeunes ont un air de prospérité révoltante. Du reste, ils n'ont pas trop molesté le gardien de la maison. Ils lui ont donné des vivres et chaque fois qu'ils l'emmènent à la chasse, ils lui allouent deux ou trois francs. Somme toute, cet homme se loue beaucoup de leurs procédés tout en reconnaissant qu'il n'exerce aucune influence sur eux. Ainsi maintes fois il a vu les Prussiens briser ou emporter des meubles sans pouvoir les en empêcher. Pendant près de deux mois, un médecin principal a logé chez Nélaton, mais il ne s'est pas montré plus respectueux que les autres, disant que Nélaton était riche et pouvait payer les frais de la guerre.

Sur la route a passé un convoi de blessés se dirigeant vers l'Allemagne. Deux voitures seulement fort bien installées. Chacune est traînée par quatre chevaux; elle se divise en deux compartiments, l'un antérieur forme une sorte de petit coupé à 4 ou 6 places et le train postérieur contient 4 litières où 4 hommes étaient couchés, 2 au-dessus et 2 au-dessous.

A notre retour, rien d'important à signaler, si ce n'est qu'on rencontre souvent des voitures de paysans réfugiés qui regagnent leurs foyers. Nous passons également devant de nombreux groupes de soldats faisant toujours l'exercice. Par contre, quelques Français, en blouse, regagnent Paris, dans un état d'ivresse déplorable. Aux avant-postes-, des femmes causent avec les soldats et ces ex-cantinières leur versent du vin.

Cette nuit est arrivé le commandant Boisdeffre, devenu le premier aide de camp du général Chanzy. Avec quelle joie, j'ai embrassé ce brave compatriote. Il nous avait quittés, le 21 décembre, au plateau d'Avron pour partir en ballon rejoindre son ancien chef, avec qui il était resté cinq ans en Afrique. Puis nous étions restés plus d'un mois sans nouvelles de lui, et comme il faisait cette nuit-là un grand vent d'est, on craignait qu'il ne fût tombé en mer ou passé en Amérique.... Grande a été la joie de le revoir avec quatre galons. Ce matin, au déjeuner, tout le monde était attentif à son récit dit simplement et avec une conviction profonde. Il a de Gambetta une toute autre idée que ces Messieurs de l'Etat-Major, et il le considère comme un très honnête homme ayant fait pour la défense tout ce qu'il était possible de faire. L'Armée de Chanzy a subi un échec et non une déroute. Les dix mille prisonniers dont on parle sont tous des gardes nationaux mobilisés, envoyés le soir de la bataille pour relever les troupes qui avaient combattu toute la journée. Une panique étant survenue, ces hommes se sont enfuis et ont obligés le Général à battre en retraite derrière la Mayenne.

Cette armée reste debout malgré les éléments très hétérogènes dont elle est composée, elle peut encore tenir en échec les Prussiens. Aussi le Général ne veut-il pas signer la paix. « J'aimerais mieux, disait Boisdeffre, qu'on me coupât le poignet que de signer la paix ».

Du reste, la province n'est pas encore épuisée. Gambetta a commandé, en Amérique, 150 batteries d'artillerie, toutes armées et équipées. Le général Beauregard annonce son arrivée avec 750.000 fusils et des munitions. Les armes ne manqueront donc pas. Si la paix n'est pas faite, les Prussiens seront obligés de faire une guerre de conquête, par conséquent de se disséminer. Dès lors on pourrait les combattre par petits groupes, aguerrir nos troupes,.

11 Février.

Bien de nouveau depuis trois jours. La surexcitation produite par les élections se calme peu à peu. La plupart des élus sont, croit-on, pour la continuation de la lutte. Très peu de conservateurs ont obtenu des suffrages. Cela tient au mécontentement de toutes les classes de la société parisienne contre le Gouvernement. Tous bourgeois et ouvriers l'accusent de n'avoir pas su tirer tout le parti possible des ressources que Paris offrait à la défense, et j'avoue que je suis de cet avis. Il y a longtemps que j'ai dit que Paris ne devait pas compter sur la province, mais qu'à lui seul il pouvait battre les Prussiens sous Paris.

Pour cela, il fallait un Chef ayant assez d'énergie pour discipliner l'Armée, la Mobile et la Garde Nationale. Il eût suffi de quelques exécutions capitales pour arriver à ce but. Alors seulement les troupes eussent plus redouté le Gouvernement que les Prussiens et tout eût été sauvé. Au lieu de cette main de fer qui était d'une nécessité absolue en face de l'ennemi, nous avons eu quelques rares conseils de guerre, condamnant à la peine capitale des gens, mais sans exécuter le jugement, parce que le philanthrope J. Simon ne voulait pas que la République souillât ses mains de sang. Mais ce sang, ne le versait-il pas lorsqu'il allait à Montrouge assister aux tueries de Châtillon. Ah! ceux-là sont bien coupables, qui, plutôt que de savoir sacrifier un homme, aiment mieux en voir tuer des centaines et périr la Patrie. Avec la discipline on pouvait battre les Prussiens sous Paris, se servir de cet immense camp retranché avec ses immenses ressources pour tomber sur l'ennemi, un jour à Châtillon, le lendemain à Saint-Denis ou à Avron. Où donc trouvera-t-on jamais une ville assise sur un fleuve avec 20 ponts qui vous permettent de la franchir en quelques heures alors que l'assiégeant ne peut en utiliser qu'un ou deux en parcourant des espaces triples.

Paris, à mes yeux, a donc bien fait de nommer tous les députés révolutionnaires. On dit qu'ils sont surtout socialistes ; Eh! bien, qu'importé s'ils montrent plus d'énergie que les conservateurs. L'homme comme la Nation ne vaut que par la volonté. Quand on aura bien souffert, espérons que la volonté nous viendra de chasser les Prussiens et alors ce ne sera pas long. On saura s'imposer des sacrifices d'hommes et combattre l'ennemi avec les armes dont il se sert contre nous.

13 Février.

Aujourd'hui le général de Valdan est allé à Versailles. Il paraît que, décidément, Bismarck veut faire entrer ses séides à Paris, sous prétexte qu'on lui a reproché, en Allemagne, de n'avoir pas conduit son armée jusqu'à Vienne. Le général de Valdan lui a répondu spirituellement, que si telle était son intention, il n'avait plus, lui et l'armée, qu'à passer en Allemagne. Bismarck a ajouté qu'il ne ferait point entrer le Roi à Paris, dans la crainte d'un assassinat. Et déjà il se plaint qu'on donne trop de laisser-passer pour Versailles. Il ne voudrait qu'un wagon de voyageurs et hier il y en avait douze. Toujours la crainte qu'on assassine le Roi dans Versailles.

Le vote de Paris lui fait mal au cœur. Il sent qu'avec cet esprit une paix durable n'est pas possible. « Si on ne me donne pas de gages d'une paix sérieuse, ajoute-t-il, eh! bien, je les prendrai ». Veut-il laisser entendre qu'il laissera la garnison dans les forts? D'ailleurs, c'est sans doute, pour cela qu'il vient d'imposer le département de la Seine-Inférieure pour 24 millions et la ville de Rouen pour 6 millions.

Ces conditions draconiennes me font mal augurer de la paix, et je persiste à, croire que la guerre recommencera, parce que la Chambre refusera des conditions aussi dures.

15 Février.

Le général de Valdan n'est pas très content, aujourd'hui, de son voyage à Versailles. Cela se lit sur sa figure. Jules Favre était avec lui et ils ont discuté toute l'après-midi avec Bismarck sans arriver à un résultat sérieux. L'armistice est prolongé de cinq jours, sans nouvelles exigences. Favre repart demain pour Bordeaux où il va chercher la Commission qui aura pleins pouvoirs pour traiter. On signera d'abord les préliminaires de la paix, les détails seront réglés plus tard à Berlin.

D'après J. Favre, il y a dans la nouvelle Chambre, 60 montagnards, 140 républicains modérés et 500 monarchistes. Pour lui, républicain de fond, il acceptera cependant le gouvernement de la majorité et n'est pas de ceux qui veulent quand même imposer leurs opinions à la Nation.

Belfort s'est rendu avec tous les honneurs de la guerre. La garnison sortira avec armes et bagages et ne sera pas prisonnière. Il paraît que Moltke avoue qu'ils ont perdu 500 hommes dans l'assaut qui a été repoussé. Mais le fort de la Perche étant tombé, la ville était prise à revers et l'on n'avait que des canons lisses pour répondre aux Krupp de l'ennemi. La place était devenue intenable de l'aveu du Commandant.

Pauvre France, te voilà anéantie, je ne sais même pas si la main de fer et de sang de Robespierre ou de Napoléon serait capable de te ressusciter et de tirer encore de ton sein quelque chose de grand. Te voilà vouée à tout jamais à des révolutions de Sérail et déchue du rang des grandes nations. Ton rôle est fini. Nous n'avons plus qu'à nous voiler la face et à pleurer ton abaissement.

25 Février, 8 heures du soir.

Pauvre France, Le sacrifice est consommé, te voilà décapitée. La paix est signée et à quel prix : Cession de l'Alsace et de la Lorraine. Belfort, Sedan occupé jusqu'à conditions remplies. Cinq milliards d'indemnité. Entrée lundi des Prussiens à Paris et occupation de tout le quartier des Champs-Elysées. Si ce n'est pas là une décapitation, il faut renoncer même à la langue française. La main qui a signé ce pacte infâme devrait être tranchée en place de Grève. Malheureuse Patrie, tu es perdue à tout jamais, comme grande nation, tu végéteras encore quelque vingt ans et tout sera fini.

Et dire qu'il s'est trouvé une main française pour signer ta déchéance. La guerre seule pouvait te sauver de cette honte, et tu as laissé tomber ton épée des mains. Oui, la guerre nous sauvait c'est ma conviction la plus intime. Car la guerre faisait disparaître cette génération de petits crevés ; elle retrempait notre caractère national par la misère et la souffrance et qu'importe un an, deux ans dans la vie d'un peuple. Je sais bien que toute résistance en rase campagne est inutile, je sais que les Prussiens auraient occupé, sans coup férir, tout le territoire ; mais leur effort était fait et la continuation de la lutte les affaiblissait, les minait lentement mais sûrement. Nous, au contraire, nous grandissions à mesure qu'ils s'affaiblissaient et un moment serait venu, où battus en détail, las de la guerre, ils eussent été refoulés à leur tour.

Mais non, la paix est faite, c'est-à-dire que nous ne sommes plus qu'un peuple amputé et manchot. Et j'admire la naïveté de ceux qui pensent à une revanche. Oh ! non, on ne fait pas repousser un membre à un animal adulte. Il faut pour cela un sang jeune et pur; et le nôtre est vieux et gâté. Si la France de 93 pouvait être comparée à une cavale jeune, fière et indomptée, celle de 71 n'est plus qu'un vieux cheval de sang, dont le poil est encore brillant peut-être, mais dont l'âge a éteint l'ardeur et la générosité. On aura beau galvaniser son reste de vie, il n'en succombera pas moins fatalement. Que la guerre eût continué, la France serait restée cavale, cavale domptée, surmenée même, mais de son sein fécondé par la misère pouvait encore sortir un rejeton qui eût vengé les insultes faites à sa mère.

26 Février.

Triste journée, malgré le beau temps qui semble se narguer du deuil national. Le Siècle de ce matin reproduit la dépêche de l'agence Havas que nous avons reçue hier soir, au milieu du dîner. Le bruit a couru toute la journée que les Prussiens allaient rentrer à minuit. De là une immense agitation, agitation patriotique, respirant la vengeance et le combat. Depuis deux jours la plupart des bataillons de la garde nationale se rendent armés ou non à la place de la Bastille et y déposent des couronnes en souvenir de l'anniversaire de la République de 48. Les discours, les cris de vive la République retentissent à chaque nouvelle députation. La colonne de Juillet en est littéralement couverte. Mais à côté de ces manifestations en général très patriotiques grouillent des passions mauvaises. Les femmes surtout sont très surexcitées, et c'est là un indice fâcheux. On dit qu'un ancien sergent de ville a été reconnu, que la foule ameutée après l'avoir roué de coups, l'a précipité pieds et poings liés dans la Seine.

Ailleurs les gardes nationaux s'emparaient de force des canons réunis sur la place de Wagram, et ils les ont traînés à bras jusqu'à la place Royale. Puis, la besogne faite, ils sont venus trouver le général Vinoy pour l'informer de ce qu'ils avaient fait. Le Général leur a répondu qu'ils avaient eu tort d'agir ainsi, des ordres ayant été donnés pour que tout le parc d'artillerie fut transporté le lendemain au Luxembourg. « Mais puisque la faute est faite, a-t-il ajouté, je vous charge maintenant de garder vos pièces et vous en rend responsables« .

Que signifie toute cette effervescence, si ce n'est l'existence d'une force considérable que Trochu n'a pas su utiliser contre l'ennemi, et qui, aujourd'hui, fait explosion et nous menace de grandes calamités. Heureusement, les Prussiens n'entreront à Paris que mercredi, et il est probable que d'ici là l'effervescence populaire se sera calmée.

27 Février.

Scènes de désordre, tentatives de pillage sur les gares, envahissement de quelques



casernes, attroupements nombreux, tel est le bilan de la journée. Les femmes sont toujours très exaspérées : elles ne peuvent pardonner à Trochu de les avoir condamnées tout l'hiver à des stations de 3, 4 heures, à la porte des boucheries et boulangeries, souvent par un froid glacial et les pieds dans la neige, pour qu'aujourd'hui on reçoive MM. les Prussiens portes ouvertes. Et ne vous avisez pas de les contredire, car immédiatement elles se jettent sur vous comme des lionnes et leur férocité n'a plus de bornes. Pauvres femmes, elles ont souffert plus que nous pendant ce siège, et leur courage ne s'est pas démenti un instant. Aujourd'hui, voyant toutes leurs souffrances inutiles, elles se révoltent et leur intervention pour l'observateur attentif présage de grands malheurs.

28 Février.

Les esprits s'apaisent peu à peu. Si les Prussiens étaient rentrés hier matin, il est certain qu'on les eût reçus à coups de fusil. Le temps a calmé l'ardeur et la douleur de la population. Il y a encore des groupes, mais l'esprit de résignation et de dignité semble prévaloir. Quelle douloureuse journée à passer demain. Je voudrais être à cent lieues d'ici. Enfin il faut avaler jusqu'à la lie le calice d'humiliation. Toute rébellion serait insensée et ne pourrait aboutir qu'à un massacre inutile.

Et cependant j'avoue que si la continuation des hostilités devait en résulter, je ne regretterais pas que Paris devint un nouveau Saragosse. A l'abaissement et l'anéantissement de ma Patrie, je préfère la mort. La guerre, ce serait je le sais, le carnage et là ruine, mais là aussi je suis convaincu que la France renaîtrait de ses cendres avec le caractère national régénéré et transformé.

Il est 11 heures 45 : je viens de descendre à l'Etat-Major pour avoir des nouvelles. Généralement elles sont satisfaisantes, et l'on croit comme moi que la fatale journée de demain restera calme. Les issues du faubourg Saint-Honoré seront gardées par la troupe de ligne, et une seconde ligne sera confiée à la garde nationale. Elle partira de la place Vendôme, gagnera le nouvel Opéra, puis le boulevard Haussmann, le boulevard Malesherbes jusqu'aux fortifications. Je suis sûr que les gardes nationaux seront farouches et ne laisseront absolument passer personne. Des patrouilles, en outre, suivront la rive gauche des quais pour éloigner les curieux. Ce sont les Maires et Adjoints qui ont dû préparer, ce soir, les logements. On a demandé 28 logements de généraux. Il paraît que Favre, un républicain pur sang, Maire ou Adjoint, s'est très bien tenu. Le général Camesch, aide de camp de Guillaume, s'entretenait avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre, lorsque passa le Prince Fritz. Voulant, sans doute, lui être agréable, le Prussien lui montre Fritz : « Ah I c'est Fritz » répond Favre au Général, qui en reste tout stupéfait et changeant subitement de sujet, demande s'il est vrai qu'il meure à Paris beaucoup de personnes de la petite vérole? » « La petite vérole diminue un peu dans mon arrondissement, mais la grande augmente tous les jours ».

On dit que demain toutes les boutiques seront fermées, tous les cafés aussi. Les statues de la place de la Concorde ont été couvertes d'un crêpe noir. Les officiers prussiens s'attendent à trouver ouverts les restaurants des Champs» Elysées, mais il est probable qu'ils seront fermés. On prévoit des réclamations. Il paraît que les Corps d'Armée se succéderont tous les deux jours. Demain, c'est le tour des Bavarois et des Saxons, grand bien leur fasse !

1er Mars.

Paris a été calme et digne. Toutes les boutiques ont été fermées. Les curieux étaient rares ; mais cependant beaucoup de monde dans les rues. Le deuil national était peint sur tous les visages. Je n'ai point voulu sortir que pour aller déjeuner. Ce matin, Castelnau m'a remis une lettre dans laquelle le Ministre de la Guerre par intérim, annonce à M. Richard Wallace, que le travail pour la décoration, en ce qui me concerne, est signé et va paraître prochainement. Autant cette nouvelle m'eût été agréable alors que j'étais au plateau d'Avron, autant maintenant elle me laisse indifférent. N'ayant point demandé la croix, n'ayant fait aucune démarche pour l'obtenir, j'avoue que si je l'accepte, c'est uniquement parce que c'est un hommage rendu aux services de mon ambulance.

A l'Etat-Major on est tout honteux de me voir sans décoration aucune et les nouveaux favorisés m'ont dit bien des fois : Je regrette bien de me voir décoré quand vous l'avez cent fois mieux mérité que moi. Cet aveu m'est bien plus agréable que n'importe quel ruban attaché à ma boutonnière.

Rien de nouveau ne s'est dit ce soir au dîner, qui n'était pas gai. Le général de Valdan était triste. Heureusement, la conversation est venue sur l'Orient, où le colonel Chanlouis a passé six mois ; nos récits et nos souvenirs ont fait tous les frais de la conversation.

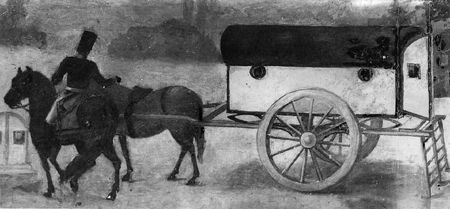
2 Mars.

MM. les Prussiens ne sont pas contents, ce soir; et il y a de quoi. leur entrée triomphale a raté. Grâce à la rapidité de la ratification des préliminaires de la paix, les voilà obligés de quitter Paris demain matin. L'évacuation commencera à 6 heures du matin et devra être terminée à 11 heures. Ce retard est dû à ce que trois corps d'armée attendent aux portes, l'arme au bras, que les favorisés aient quitté le quartier pour entrer. Ils contaient avoir 5 ou 6 jours devant eux et demain, Guillaume choucroute, devait venir déjeuner dans la capitale. Un autre déboire les attendait à midi. Une forte escouade est venue au Louvre et quelques-uns se sont promenés dans les galeries. Dès que le Général, en a été averti, il les a fait descendre. On les a vus alors briser chacun une feuille des plantes qui ornent le jardin. Mais bon gré mal gré, il a fallu tourner des talons. Vers une heure la foule apercevant à travers les grilles les Prussiens, s'est mise à les huer. L'un d'eux ivre et se tenant à peine debout a dégainé son sabre. Cette menace a failli amener un malheur. Surexcitée par ce geste, les cris et les huées de la foule ont redoublé, une femme, les bras nus, haranguait la foule ; un homme du peuple défiait le Prussien, en découvrant sa poitrine. Déjà les plus exaltés escaladaient les grilles, lorsqu'on a fait disparaître les Prussiens, et caché leur vue à l'aide de tentures.

Le général de Valdan était à Versailles, ce soir, pour régler la restitution des forts.

Services d'ambulance du MAB, 1891.   
*© Peter Higginbotham*

Jusqu'en 1902, la flotte d'ambulance a été tirée par des chevaux. Un véhicule à vapeur, conçu pour transporter huit civières, a ensuite été introduit pour transporter les patients vers les hôpitaux riverains à une vitesse pouvant aller jusqu'à 5 miles par heure. La première ambulance à moteur à essence est apparue en 1904 et pouvait transporter une civière seule jusqu'à 15 mph. La dernière ambulance hippomobile a été utilisée le 14 Septembre 1912, une journée qui a marqué la fin de la vue la fois familier des oursins poursuivant les véhicules lents en criant «Fever!



*Historique de la Croix Rouge (wikipedia)*

La Croix-Rouge française fait partie du Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge qui comprend le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), organisme mandaté pour agir dans les pays victimes de conflits armés, la Fédération internationale des sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (FICR) et les 186 sociétés nationales qui sont toutes auxiliaires des pouvoirs publics et souveraines dans leur pays. Le Mouvement a été fondé selon sept principes fondamentaux : humanité, impartialité, neutralité, indépendance, volontariat, unité et universalité. Regroupant 97 millions d'hommes et de femmes, la Croix-Rouge est aujourd'hui la plus importante organisation humanitaire au monde. La Croix-Rouge française est l’une des plus anciennes Sociétés nationales. En 1864, la France est l’une des premières nations à signer la première Convention de Genève et à mettre en place la Société de secours aux blessés militaires (SSBM). Elle œuvre véritablement pour la première fois lors de la Guerre contre la Prusse en 1870 et parvient déjà à récolter des fonds. Outre le secours aux blessés et mutilés de guerre, elle apporte un soutien aux veuves et orphelins de soldats.

Suite à des divergences et des scissions, deux autres sociétés nationales humanitaires voient le jour en France, l’association des dames françaises (ADF) et l’Union des femmes des femmes de France (UFF), respectivement en 1879 et 1881. À partir de 1907, leurs actions sont coordonnées par un Comité central afin d’optimiser leurs services.

Finalement, la loi du 7 août 1940 fusionne les trois sociétés préexistantes pour fonder la Croix-Rouge française.

# LE MIROIR - 1912

**Le Chirurgien de Napoléon III en 1870**

(Interview du Dr. Th. Anger)

*Il y a actuellement 42 ans, le 19 juillet 1870, l’Empereur Napoléon III déclarait la guerre à l’Allemagne. Le 28 juillet suivant, abandonnant la régence à l’Impératrice, il quittait furtivement sa capitale. Veule et mélancolique, il s’en allait à la frontière chercher l’abdication et la défaite. Grâce aux souvenirs du Dr. Th. Anger, qui soigna le monarque impotent pendant les semaines qui s’écoulèrent entre le départ de Paris et la capitulation de Sedan, les lecteurs du « Miroir » connaîtront enfin les causes physiologiques de cette catastrophe.*

En juillet 1870, au moment de la déclaration de guerre, l’opinion publique était fort préoccupée du mauvais état de santé de l’empereur.

Quarante-deux ans après ces évènements, il était intéressant de revoir le médecin éminent qui fut chargé, en cachette pour ainsi dire, de surveiller constamment, minute par minute, l’état de Napoléon pendant les semaines qui s’écoulèrent entre le départ de Paris et la capitulation de Sedan.

C’est cette pensée qui nous a conduits près du Dr. Théophile Anger.

Le maître nous reçoit dans un cabinet de travail sobre et clair, où tout dit une vie de labeur et de tranquille sérénité.

Très droit dans son veston noir où saigne imperceptiblement la pourpre du ruban rouge, le chirurgien de l’empereur nous apparaît d’une vivacité et d’une jeunesse extraordinaires.

Et tout d’abord, nous dit notre interlocuteur, il est parfaitement exact qu’entre le moment où Napoléon a quitté Paris et celui où il est parti prisonnier en Prusse, je ne l’ai pour ainsi dire pas quitté. Mais n’allez pas conclure de là que j’étais un familier de la cour impériale; je ne connaissais pas la cour, et, bien mieux, je ne connaissais pas le souverain près duquel je devais me trouver intimement aux heures les plus tragiques de son histoire!

On sait que la guerre avait été déclarée le 19 juillet. L’empereur devait partir pour l’Est quelques jours plus tard, mais son état de santé préoccupait énormément l’impératrice et ses familiers, d’autant plus qu’il ne fallait pas que le pays fût fixé exactement sur l’impotence du souverain au moment d’une entrée en campagne.

L’impératrice s’ouvrit de ses angoisses au Dr. Conneau, médecin de l’empereur.

L’empereur souffrait atrocement d’une maladie de vessie dont les douleurs étaient naturellement augmentées par la station à cheval ou en voiture.

Il lui était donc nécessaire d’avoir constamment près de lui un chirurgien qui put le sonder et au besoin l’opérer

Mais, d’un autre côté, cette surveillance médicale constante, exercée par un représentant célèbre et connu de la Faculté, n’allait-elle pas affoler l’armée et lui révéler exactement l’état de son chef?

C’est alors, continue le Dr. Anger, que Conneau s’adressa, de la part de l’impératrice, à mon vénéré maître Nélaton, qui était depuis quatre ans chirurgien de Napoléon, et lui demanda un jeune chirurgien dont il répondît et qui fût assez inconnu pour que sa présence dans l’entourage de l’empereur ne put faire naître aucun soupçon. Nélaton me fit l’honneur de me désigner. On m’attacha à l’état-major en qualité de chirurgien des ambulances.

Je demandai à Nélaton si Napoléon n’avait pas la pierre. Il me répondit alors qu’on ne pouvait le savoir exactement qu’après un sondage, mais que le malade n’avait pas encore consenti à se laisser sonder.

Voilà donc comment le Dr. Anger fut attaché à la personne de l’empereur.

C’est le 28 juillet, à neuf heures du matin, que celui-ci, en petite tenue de général de division, partit pour Metz.

Plusieurs de ses familiers eussent voulu qu’il traversât triomphalement Paris, mais l’impératrice et le préfet de police s’y opposèrent sous divers prétextes.

Le vrai motif ne fut pas donné, mais on le sait maintenant: l’empereur, vu son état de santé, était incapable d’affronter, même en voiture, la fatigue physique de la traversée de Paris.

Nous demandons à notre interlocuteur son appréciation sur l’empereur, qu’il eut alors tout le loisir d’observer.

Je l’ai trouvé, nous répond nettement le Dr. Théophile Anger, je l’ai trouvé très sympathique et très simple. Il me mit même tellement à l’aise que je ne me souviens pas le moins du monde de la façon dont je lui fus présenté. Je vous le répète, c’était un sympathique et un fataliste aussi.

Quelqu’un vous a-t-il paru alors avoir une influence particulière sur lui?

Du tout. Il me faisait un peu l’impression d’une pomme cuite, où le doigt qu’on appuie légèrement laisse une trace aussitôt effacée par une autre pression faite à côté.

D’autre part, le Dr. Anger a pris sur son carnet la note suivante qui, d’ailleurs, a été rapportée récemment par Emile Ollivier:

*« Je remarque qu’il y a peu d’hommes capables de rendre des services dans la suite de l’empereur. Les officiers d’ordonnance sont des jeunes gens, la plupart de bonne famille, inconscients et bons garçons. Un seul travaille (Pierron) et pourra rendre des services. Le général de Béville est une bonne vieille croûte qui critique tout, bâtit l’histoire à sa façon, redoute beaucoup les Prussiens. L’empereur ne se laisse pas aborder franchement; c’est plutôt une cour qu’un quartier général. »*

Et plus loin:

*« Enfin, soulageons mon coeur. Je n’ai pas trouvé jusqu’ici au quartier général un seul homme, Nélaton étant parti hier. »*

Le 14 août, Napoléon III remet le commandement à Bazaine et quitte Metz pour le camp de Chalons, suivi d’un cortège nombreux.

Napoléon reste quelques jours au camp de Chalons, dans une situation assez imprévue.

En effet, d’un côté, il n’avait plus le commandement de l’armée puisqu’en quittant Metz il l’avait cédé à Bazaine; et de l’autre, il n’exerçait plus le gouvernement, puisqu’il l’avait confié à l’impératrice régente à son départ de Paris.

Aussi, un beau jour, morne et désabusé, se prit-il à dire:

*J’ai l’air d’avoir abdiqué !*

Rapidement, on quitte Chalons pour Reims.

C’est à Reims, nous fait remarquer notre interlocuteur, que je retrouvai l’empereur, dont j’étais séparé depuis quelques jours. En effet, on avait estimé que la suite de Napoléon était trop nombreuse et je me trouvai parmi les fonctionnaires congédiés. Je rentrai donc à Paris et me rendis aux Tuileries, afin de donner des nouvelles à l’impératrice. Elle fut stupéfaite de me voir là, me demanda tous les détails possibles et me pria de retourner au plus tôt reprendre mon poste auprès de son mari. J’obéis à l’impératrice et partis pour Reims où, comme je vous le disais tout à l’heure, je rencontrai l’empereur venant de Chalons et repartant vers l’Est, avec le maréchal de Mac-Mahon.

Dans la nuit du 30 au 31 août, l’empereur, puis, quelques heures après, Mac-Mahon, arrivent à Sedan.

Le 1er septembre à quatre heures et demie du matin, la bataille commence.

Pendant quelques heures, les heures les plus tragiques de l’existence de Napoléon III, le Dr. Anger ne le quittera pas un instant, et il est profondément impressionnant de penser que l’on a devant soi le seul homme peut-être qui ait pu observer et apprécier l’état d’âme de l’empereur en cette journée sinistre!

Napoléon, avec toutes sortes de difficultés, avait quand même pu monter à cheval. Le Dr. Anger l’accompagnait à pied.

Vers six heures du matin, ils rencontrèrent Mac-Mahon qui était blessé.

Vers neuf heures, l’empereur rencontra le général de Wimpffen, en compétition avec le général Ducrot pour remplacer Mac-Mahon dans le commandement en chef; puis il reprit mélancoliquement sa lente chevauchée sur ce champ de bataille où il errait comme un fantôme.

Notre interlocuteur nous déclare qu’il eut alors une impression très nette, c’est que Napoléon cherchait à se faire tuer.

Ses souffrances physiques redoublaient d’ailleurs et, dans cette matinée, il dut descendre trois fois de cheval pour uriner.

On sait ce que fut la journée de Sedan: les héroïsmes splendides mais inutiles, la charge fameuse, arrachant un croassement d’admiration au vautour prussien; enfin, entre trois et quatre heures, Napoléon faisant hisser le drapeau blanc et recevant un parlementaire du roi de Prusse.

Le lendemain à cinq heures du matin, une calèche, attelée à la daumont, marchant au pas et précédée d’un piqueur à livrée verte, quittait Sedan.

Dans cette calèche, un homme en tenue bourgeoise, morne et abattu: c’était le neveu de Napoléon 1er qui abandonnait la ville de Turenne et de Macdonald.

Il rencontra d’abord Bismarck, avec qui il eut un entretien dans une pauvre maison d’ouvrier, dans une petite chambre ne renfermant qu’une table et deux chaises; puis, au petit château de Bellevue, le roi de Prusse.

Le lendemain, il partait pour le château de Wilhelmshoehe, en Prusse, en passant par la Belgique.

Le Dr. Anger l’accompagna jusqu’en Belgique, où il se sépara de lui. Il ne devait plus le revoir.

Après avoir quitté, en Belgique, le souverain prisonnier, l’éminent chirurgien revint à Paris et fut attaché à l’ambulance de Wallace et au général de Vinoy.

On le décora pour sa belle conduite au plateau d’Avron.

On sait ce que fut ensuite la brillante carrière du Dr. Théophile Anger et comment il prit sa retraite après avoir été chirurgien des hôpitaux, spécialement à Beaujon, où il resta dix ans.

A propos de ses souvenirs médicaux, le chirurgien de l’empereur nous parle longtemps, avec une émotion contenue, du Dr. Conneau, ami personnel de Napoléon, et avec qui il resta en relations jusqu’en 1877, époque de sa mort, et surtout de Nélaton, qui, ainsi que nous l’avons vu ci-dessus, le désigna à l’attention de l’empereur et de l’impératrice.

Nélaton mourut dans ses bras en lui disant doucement: Ne faites pas de bruit, faites le bien!

Pour être complet, rappelons en terminant que c’est seulement plus de deux ans après les évènements racontés plus haut qu’en Angleterre Napoléon III subit l’opération en vue de laquelle le Dr. Anger avait été attaché à sa personne, en juillet 1870.

Paul Peltier

OoOOOoo

Le père de Marie Anger, Emile Lafont, avait un frère :

# Louis Charles Georges Lafont – 1825-1908 – Vice Amiral

Né à Fort de France (Martinique) le 24 avril 1825, il entre à l’Ecole Navale en 1841.

Il fait une longue campagne en Extrême Orient avec Rigault de Genouilly puis se spécialise dans l’hydrographie. Lt. de Vaisseau.en 1852, il se distingue à Sébastopol et en Baltique à l’attaque de Svenborg pendant la guerre de Crimée. Commandant une canonnière en Chine en 1858, il s’illustre à Canton, à l’attaque de Pei-ho, puis en Cochinchine, à celle de Saïgon en 1859.

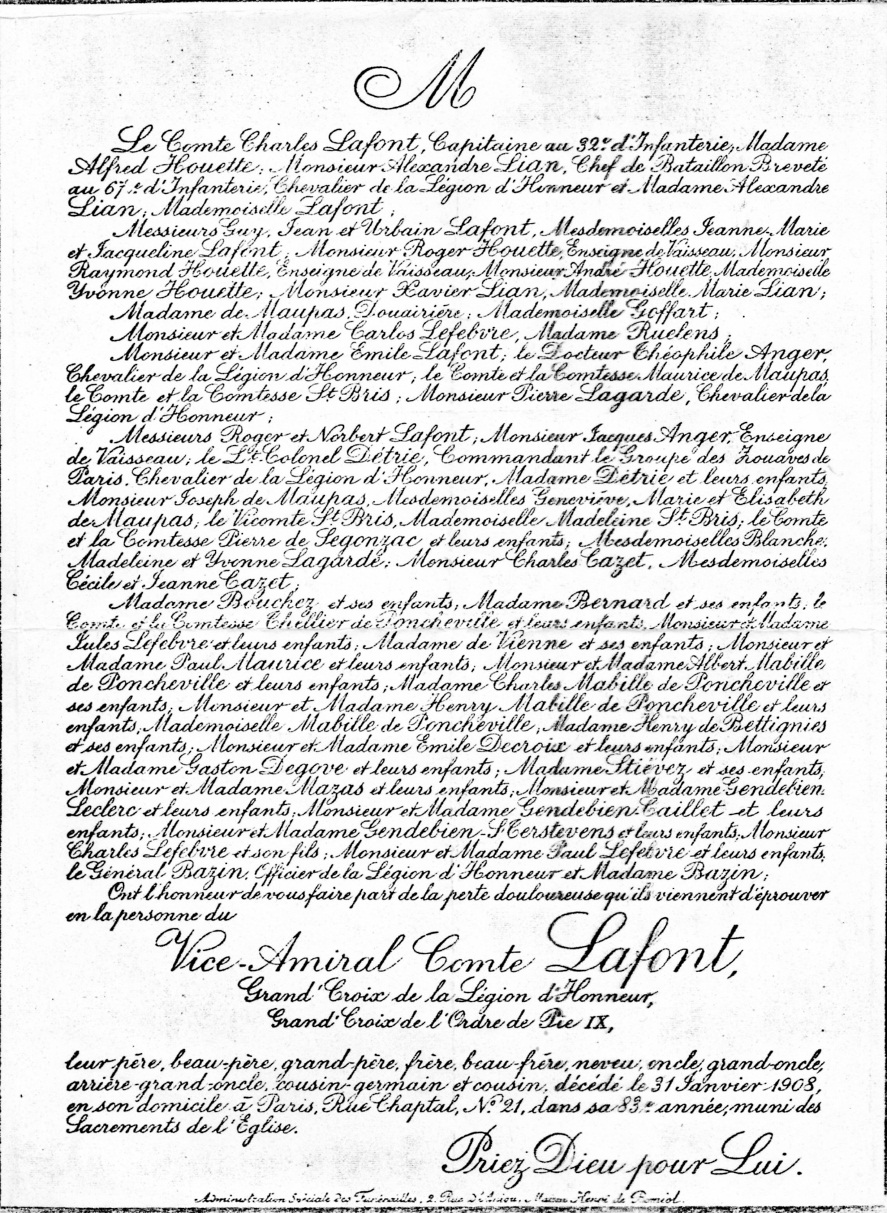
Aide de camp de Rigault de Genouilly en escadre en 1862, Capitaine de Vaisseau en 1867, il participe en 1870 au blocus des côtes prussiennes puis combat à terre comme Général de Brigade.

Contre-Amiral en 1875, Président la Commission des défenses sous-marines, Gouverneur de Cochinchine en 1877, Vice-Amiral en février 1881.

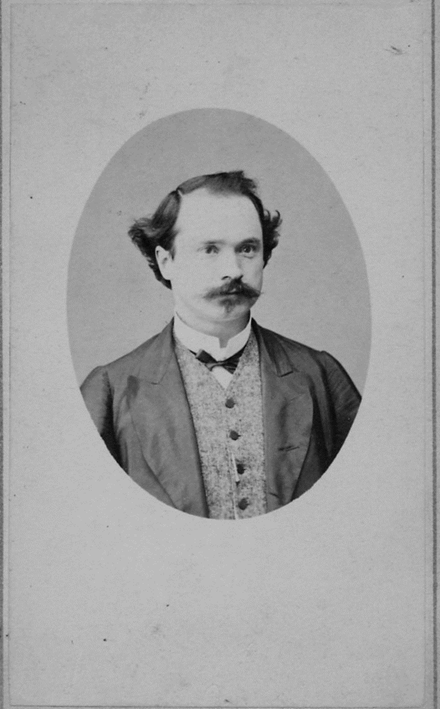
*« Vice-amiral en février 1881, il est nommé la même année préfet maritime de la 2ème région maritime de Brest….En octobre 1885 il est placé à la tête de l’Escadre de Haute Mer. Ce sera son dernier poste actif dans la marine nationale qu’il quitte en avril 1890 et fixe son domicile à Paris.*

*La S.C.S.N. [Société Centrale de Sauvetage des Naufragés] du conseil d’administration de laquelle il entre le 24 janvier 1889 l’occupera intégralement à partir de 1892. Treize stations nouvelles seront créées par ses soins à la S.C.S.N. Citons notamment Ouistreham et Blainville en 1893, l’Ile de Batz en 1894, Argenton Porspoder 1895, La Pallice, Marseille, Saint-Louis du Rhône en 1897, Royan en 1900, Saint-Pierre Penmarc’h et Le Croisic en 1901.*

*L’amiral Lafont abandonne la présidence de la société pour raisons de santé à la fin de 1901. Sa mort l’atteindra à Paris le 31 janvier 1908 ».* (Les figures de proue du sauvetage en mer – L’Amiral Lafont – Annales du Sauvetage Maritime)

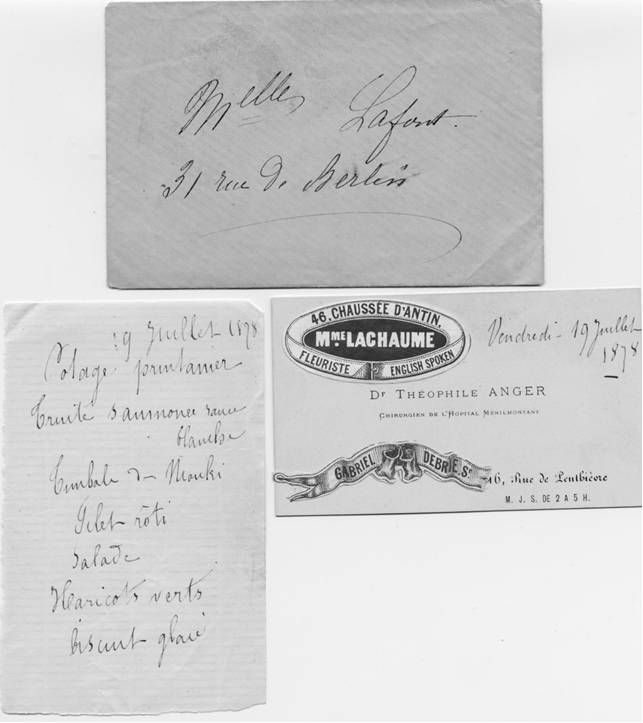


Théophile Anger



19 juillet 1878 – Fiançailles?







Marie Lafont était la fille d’Emile Lafont (1815-1879), Inspecteur général des prisons, et d’Elisa Neveux et petite fille de Charles Lafont (1768-1839) décédé à la Martinique lors d’un tremblement de terre, et d’Elizabeth Perriquet 1795-1871), fille du sec. du gouverneur de la Martinique.

*Les Lafont : « famille créole qui habitait la Martinique depuis plusieurs générations où elle s’adonnait à l’importation et à la vente des produits de France » (Annales du Sauvetage en Mer, article sur l’Amiral Lafont)*



**Mme Vve ANGER[[1]](#footnote-1)  
90ème anniversaire de sa naissance**

# SOUVENIR DE LA CEREMONIE DU 23 SEPTEMBRE 1900 CARROUGES

Le 23 septembre 1900, une fête toute intime et toute familiale réunissait à Carrouges, dans la vieille maison des ancêtres, les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de Madame Veuve Anger.

S’il est, dans la vie, un jour heureux entre tous, c’est celui où l’aïeule parvenue au soir de son existence, peut contempler les siens et mesurer le chemin parcouru.

Cette joie ineffable, après une longue et belle carrière, était réservée à Mme Anger. Elle a vu réunis autour d’elle tous ses enfants, ses petits-enfants pleins de vie et de prospérité et ses arrière-petits-enfants désireux de marcher sur les traces de leurs aînés. Reprenons brièvement les évènements de cette inoubliable journée :

A midi, un déjeuner tout intime réunissait les membres de la famille autour de la vieille grand-mère, long cortège de joies et d’honneur. Ce que fut ce déjeuner, on le devine aisément et point n’est besoin de le dire. Au dessert, M. le Docteur Anger, son fils aîné, se faisant l’interprète de tous, prononça les paroles suivantes :

*« Ma bonne et tendre Mère,*

*Tous tes enfants et petits enfants se sont réunis aujourd’hui pour te souhaiter ton entrée dans ta 91ème année. Je suis leur interprète, et en leur nom je veux te souhaiter la santé et le bonheur.*

*Quand je me rappelle mon enfance, je te vois dans cette même maison, entourée de nombreux domestiques, t’occupant de la direction de ton exploitation agricole, du commerce de ton mari[[2]](#footnote-2), faisant marcher tous, enfants et serviteurs, avec intelligence et bonté.*

*Le souvenir de notre père se mêle au tien, et nous l’eussions aimé comme toi, si la mort ne l’eût enlevé prématurément à ton affection et à la nôtre. Son souvenir, si lointain qu’il puisse être, nous est resté profondément gravé dans notre cœur.*

*Sa mort t’a placée dans une situation des plus difficiles. Nous étions tous mineurs; j’étais cependant assez grand pour comprendre et partager toutes les angoisses par lesquelles tu es passé.*

*Non seulement tu as, à force de courage et d’énergie, sauvegardé nos intérêts, mais encore tu nous as donné à tous une instruction et une éducation des meilleures.*

*Moi personnellement, j’ai eu une enfance maladive : à force de soins intelligents, tu m’as, je l’affirme, plusieurs fois sauvé la vie. A tous tes enfants tu as su inculquer de nobles sentiments, et dans ta vieillesse tu recueilles le fruit de ta peine et de ton dévouement.*

*Tu as su établir entre nous tous, enfants et petits-enfants, la concorde, l’amour fraternel, le dévouement, la solidarité.*

*Sois heureuse de nous voir tous ou presque tous groupés aujourd’hui autour de toi pour te témoigner notre affection et notre vénération.*

*Je veux conserver à cette réunion un air de famille, et je ne veux pas en ce moment rappeler tout le bien que tu as répandu autour de toi. Je ne puis cependant oublier que depuis un siècle, cette maison a été le rendez-vous de tous les pauvres. Que chaque soir, ta demeure est ouverte aux déshérités de la fortune, aux miséreux; qu’ils trouvent chez toi une bonne soupe et un bon gîte.*

*Dans mon enfance, je me souviens que certains jours les étables étaient pleines de misérables et que tu n’as jamais eu à te repentir de leur avoir donné asile.*

*En leur nom, ma bonne Mère, je t’adresse leurs remerciements et leurs souhaits.*

*Je crois aussi être l’interprète des habitants de Carrouges en les associant à cette fête de famille.*

*Tous font les mêmes vœux que nous-mêmes et t’adressent par ma bouche les mêmes souhaits.*

*Ma bonne et vénérée Mère, nous levons nos verres et nous trinquons à ta santé et à ta centième année. »*

Ce beau et noble langage fut souligné par le plus muet et aussi le plus éloquent des éloges; l’émotion des assistants. La parole du fils, d’un fils dont la gloire avait en passant auréolé le chef, avait remué tous les cœurs.

Et ce ne fut pas la moindre joie de cette après-midi de septembre toute radieuse et toute ensoleillée de voir tous ces parents heureux, goûtant un bonheur sans limites dans cette communion des cœurs qui fait la force des vieilles familles.

Les petits-enfants entouraient l’aïeule comme d’une couronne et semblaient lui rappeler les jours heureux du passé et les espérances de l’avenir.

Cette fête eut le couronnement qu’elle méritait. A celle de la vieillesse succéda celle de la jeunesse, et Mme Anger que son grand âge éloignait depuis longtemps de l’église put assister au baptême de l’un de ses arrières petits-enfants, amené lui aussi à Carrouges pour manifester à sa façon dans son timide langage.

Grand’mère et petit-enfant! l’aïeule et le berceau! N’est-ce pas les deux grands amours de la famille et les causes de nos plus grandes joies.

La journée du 23 septembre aura été pour la famille Anger, et disons-le aussi, pour la population de Carrouges qui assista discrète à cette fête, un jour de joie et de bonheur complet, comme on en compte, hélas! Trop peu dans l’histoire des familles et des cités.

ooOOOoo

# LES FETES DE CARROUGES DU DIMANCHE 12 JUILLET 1914

Inauguration du Buste du Docteur ANGER

La vie de Carrouges a vécu, dimanche, une belle journée. Le sentiment patriotique s’y est uni à la gratitude envers un illustre enfant du pays pour faire de cette journée une journée d’allégresse, de concorde et d’union.

Le banquet est servi sous une tente dressée place de la Mairie, 194 convives y prennent place. M. Delangle, président du Conseil de Préfecture, préside en l’absence de M. le Préfet, retenu par un engagement antérieur. Il a en face de lui M. Bazin, maire de Carrouges.

La famille du Dr. Anger est représentée par son fils, M. Jacques Anger, lieutenant de vaisseau, commandant du sous-marin « Frimaire »; son gendre, le colonel Détrie, un des plus jeunes officiers supérieurs de France, Mme Devouassoux, MM. Huet-Desaunay et Louis Amiard, ses neveux. Un deuil cruel empêchait d’autres parents d’assister au banquet.

A la table d’honneur on remarquait encore MM. les Docteurs Lejars, professeur à la Faculté de Paris; Tuffier, chirurgien des hôpitaux de Paris; Mmes Lejars et Bazin, le colonel Boucher, les Docteurs Demantké, Lejemtel et Hommey, Guibout, conseiller de préfecture; le capitaine Détrie, Lepasteur, conseiller général; Guillochon, juge de paix de Carrouges, Quiquemelle, juge de paix d’Ecouché; Drouet, le capitaine Bouvier, Alliot, président de la section des Vétérans d’Argentan, etc.

La presse était représentée par MM. Emile et Pierre Langlois, du « Journal de l’Orne », Bernard, de « l’Avenir de l’Orne », Dron, des « Trois Cantons », Tardivat, de « l’Echo de la Ferté-Macé ». Le « Journal d’Alençon » était également représenté.

A l’heure des toasts, M. le Dr. Bazin prend le premier la parole. Il souhaite la bienvenue à tous ceux qui sont venus se joindre à la ville de Carrouges pour célébrer la mémoire de M. Théophile Anger.

Il retrace ensuite la carrière de l’illustre chirurgien, d’abord pendant la guerre, puis dans les hôpitaux de Paris.

Il évoque le souvenir de ses voyages à Carrouges quand il venait à tout appel « pour consoler un malade désespéré ou intervenir auprès d’un malade opérable ». Il évoque également la mémoire de sa vénérée mère qu’il adorait : « Et nous étions heureux de le rencontrer, circulant dans nos rues, avec son doux regard, son bon et gracieux sourire qui décelaient toute la beauté de son cœur généreux, bon et compatissant ».

Après avoir exprimé les regrets de M. le Sénateur Labbé que son état de santé a empêché d’assister à cette glorification de son collègue et ami, après avoir envoyé un salut respectueux à Mme Gévelot, toujours généreuse quand il y a une belle œuvre à encourager et à accomplir, et à M. le Général de Boisdeffre, compagnon d’armes d’ M. Anger en 1870, M. le maire de Carrouges porte la santé de MM. Delangle et Guibout, délégués de M. le Préfet. Et il termine ainsi :

*« Comment remercierai-je M. le colonel Détrie, Mme Détrie, M. Jacques Anger pour leur empressement à m’accorder le buste de leur père, offrande faite à M. Anger par tous ses élèves et ses amis, précieux souvenir de famille.*

*« De tout cœur et avec émotion je leur dis merci.*

*« Quelle reconnaissance ne te dois-je pas, mon cher Lejars, qui as accepté de faire un pénible et rapide voyage avec Mme Lejars, ta digne compagne, et à vous, mon cher Maître Tuffier! Vous avez quitté vos travaux pour vous associer à nous dans cette grande manifestation de reconnaissance à M. Théophile Anger.*

*« Les élèves, devenus maîtres de la chirurgie française, sont venus saluer leur vieux maître. Merci*

*« Je lève mon verre à tous les amis qui ont répondu à notre appel et manifestent ainsi leur respect et leur reconnaissance à l’homme de bien que fut M. Th. Anger. »*

La parole est alors à M. Le capitaine Bouvier, qui lève son verre en l’honneur du drapeau des Vétérans de Carrouges.

M. Delangle, qui parle ensuite, remercie les organisateurs d’avoir associé l’administration préfectorale à cette belle fête. *« Si M. le Préfet*, dit-il, *n’avait été appelé en une autre partie du département, il eût été heureux, lui qui est si soucieux des gloires de son pays, de se joindre à la ville de Carrouges pour célébrer la mémoire d’un de ses glorieux enfants.*

*« Le département de l’Orne,* continue M. Delangle, *a le droit de s’enorgueillir des maîtres qu’il a fournis en médecine et en chirurgie. Le pays lui doit en effet Desgenettes, Tuffier, Labé, Théophile Anger ».*

De ce dernier, M. Delangle esquisse la physionomie en quelques traits d’une sobre élégance. Il résume à peu près en ces termes la carrière de cet illustre praticien : le Dr. Anger fut un homme de conscience et de devoir qui s’efforça toujours de rendre sa vie de labeur profitable à lui-même et à autrui.

Les toast seraient terminés si M. Jacques Anger ne tenait, en son nom et au nom de sa famille, à remercier la population de Carrouges de l’unanimité touchante avec laquelle elle s’est associée à la célébration de cette fête de famille.

Il le fait en termes simples et émus qui vont droit au cœur de tous les convives, et quand il rappelle combien, à l’exemple du Dr. Anger, toute sa famille est restée attachée à Carrouges, les applaudissements éclatent de toutes parts.

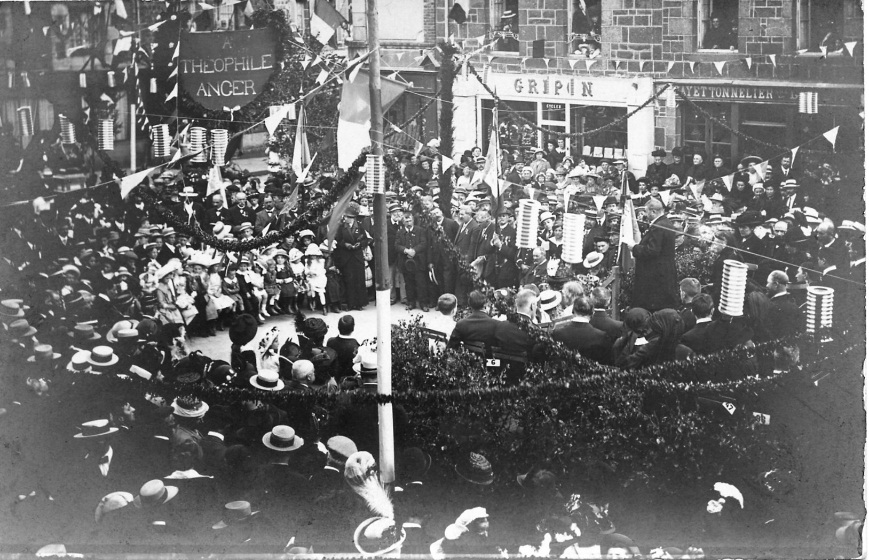
M. Jacques Anger remercie particulièrement le représentant de M. le Préfet, le maire de Carrouges et les Vétérans.

M. Delange reprend la parole pour porter un toast aux dames, et en particulier à Mme Lejars, qui s’occupe si activement de la grande œuvre de secours aux blessés militaires.

**L’INAUGURATION DU MONUMENT**

Puis on se rend place de la Halle pour l’inauguration du buste.

C’est devant une assistance nombreuse que va se dérouler cette partie de la cérémonie.



Sur l’estrade prennent place M. le colonel Détrie, Mme Détrie, M. Jacques Anger, MM. Louis Amiard, Pierre Amiard, le Dr. Amiard, Mmes Amiard et Féron, MM. P. Féron et J. Féron, Huet-Desaunay, neveux et nièces du héros de la fête; les docteurs Lejars, Tuffier et Bazin.

La musique se fait entendre, puis le voile se lève et le buste du grand chirurgien apparaît aux applaudissements de la foule.

Au nom de M. le docteur Labbé, sénateur, membre de l’Académie de médecine, M. le Docteur Bazin lit le discours suivants :



**Discours de M. le Docteur Labbé**

Mesdames, Messieurs,

C’est avec un profond regret que je me trouve dans l’impossibilité d’être aujourd’hui parmi vous, pour témoigner de l’estime toute particulière que j’avais pour mon excellent ami, le docteur Théophile Anger.

Mon collègue et ami, le professeur Lejars, l’un des plus brillants élèves d’Anger, vous retracera dans tous ses détails la vie scientifique du chirurgien de grande valeur qui vient de disparaître, mais je ne puis cependant me dispenser de rappeler en quelques mots, les principales étapes de sa carrière et de mettre surtout en relief, la droiture de son caractère, son esprit de justice, sa modestie, son extrême bonté.

Mon confrère, le docteur Bazin, a bien voulu se charger de vous communiquer les quelques lignes que j’ai écrites à ce sujet.

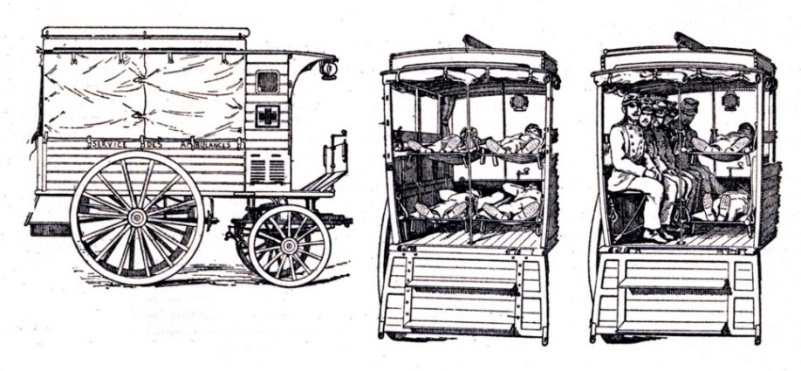
Malgré notre communauté d’origine, dans le département de l’Orne, je ne fis connaissance avec votre compatriote qu’en 1865, au moment où je fus chargé d’une suppléance de plusieurs mois dans un service de chirurgie de l’hôpital Beaujon, hôpital dans lequel il remplissait les fonctions d’interne.

A partir de ce moment, nos relations devinrent fort intimes et j’eus la très grande joie, très peu de temps après l’avoir connu, de pouvoir lui rendre un grand service, à l’occasion du concours où il fut nommé, très brillamment prosecteur de l’école anatomique de Clamart.

Interne des hôpitaux dans une promotion où l’on peut relever les grands noms de Bouchard, de Lannelongue, de Terrier, de Le Dentu, Théophile Anger acquit en 1872 le titre si envié de chirurgien des hôpitaux.

Notre compatriote eut la bonne fortune d’être l’élève de l’un des grands maîtres de la chirurgie de cette époque, le professeur Nélaton. Le maître avait apprécié les qualités de son élève, il l’avait pris en grande amitié et il n’hésita pas, lorsqu’en 1870 l’empereur Napoléon III quitta Paris pour rejoindre l’armée, à l’attacher à la personne du souverain. Ce grand témoignage de confiance honore singulièrement la mémoire de notre cher compatriote.

Lorsque l’empereur partit pour Wilhemshoe, Anger rentra à Paris et pendant le Siège et la Commune il dirigea la grand ambulance Hertford, créée par Sir Richard Wallace.



Il eût préféré à ce moment prendre un fusil et affronter directement le feu, mais Nélaton lui fit comprendre qu’il pourrait rendre de plus grands services et que d’ailleurs l’ambulance qu’il dirigerait irait toujours sur la ligne de feu recueillir les blessés. Il s’inclina devant la volonté de son maître et jusqu’aux derniers jours de la Commune il ne cessa de prodiguer ses soins à de nombreux blessés.

Devenu chirurgien des hôpitaux, il fit preuve de qualités remarquables d’habileté opératoire et d’ingéniosité et conquit rapidement une notoriété tout à fait justifiée. Mais la maladie, vers 1882, vint enrayer le développement de sa carrière, il dût prendre un long repos. En outre, un accident avait diminué le fonctionnement normal de son bras droit. Malgré tout il opérait encore et dans son service on admirait la coquetterie qu’il mettait à dissimuler la gêne résultant de l’accident qui l’avait atteint quelques années auparavant; mais, homme de conscience par excellence, il ne voulait pas que les malades de son service eussent à souffrir, si peu que ce soit, de la fatigue que pouvaient lui faire éprouver les opérations trop nombreuses et c’est alors qu’il prit successivement comme assistants deux de ses élèves devenus depuis de brillants chirurgiens, Tuffier et Lejars.

Enfin, la limite d’âge lui fit quitter son service en 1899. A partir de cette époque, il organisa sa vie très simplement, ne recherchant aucun des honneurs auxquels il aurait pu avoir droit, ne pensant qu’à être utile toutes les fois qu’il le pouvait et consacrant tout son temps aux siens et à ses amis. La droiture du jugement, l’indulgence pour les autres, la modestie, la bonté, l’esprit de justice le caractérisaient. Je ne puis oublier un épisode de notre vie chirurgicale qui nous est commun. En 1876, je présidais un concours pour deux places de chirurgien des hôpitaux; Théophile Anger faisait partie du même jury.

A la dernière épreuve, l’un des candidats fit une leçon clinique remarquable, mais en contradiction complète avec le diagnostic posé par le jury. Deux de mes collègues et moi nous affirmâmes que c’était le jury qui avait tort, mais quatre juges, dont Anger, n‘acceptaient pas cette manière de voir. Le candidat était perdu.

Après une discussion des plus vives, presque violente, j’obtins qu’un nouvel examen du malade aurait lieu; je priai Anger de procéder en toute indépendance, sans tenir compte de mon opinion, à un examen des plus minutieux.

Il reconnut que le jury avait commis une erreur et dès lors il vota pour ce candidat qui fut nommé; la minorité s’est transformée en majorité.

Son honnêteté était si grande, sa délicatesse si parfaite que la vérité apparaissant devant ses yeux, nul n’eût pu l’empêcher de s’incliner devant elle.

C’était avec une joie toujours nouvelle qu’il venait chaque année au pays natal auprès de sa vieille mère qu’il adorait et qu’il eut le bonheur de conserver jusqu’à un âge avancé.

Dans son bon pays de Carrouges, il retrouvait son ami le docteur Leroyer, son vieux camarade d’enfance et de jeunesse dont beaucoup d’entre vous ont conservé un respectueux et reconnaissant souvenir.

Pendant son séjour, de nombreux compatriotes profitaient de sa grande expérience, aussi est-il universellement aimé.

Le docteur Leroyer avait voulu, en souvenir de sa fille et de sa femme, fonder un hôpital; Théophile Anger, par une souscription généreuse, accorda son concours à cette belle œuvre de bienfaisance.

Notre cher compatriote avait eu la douleur de perdre de bonne heure, la digne compagne qu’il avait choisie, et la charge d’élever ses enfants lui incomba toute entière. Il s’acquitta si bien de sa tâche qu’il eut des enfants accomplis qui, jusqu’au dernier jour, n’ont été pour lui que joie et orgueil.

Il s’en est allé après avoir mené la vie d’un sage et gagné l’estime de tous ceux qui l’ont approché.

En face de ce buste qui reproduit si fidèlement ses traits, j’adresse à mon ami un dernier adieu.

****

# Discours de M. le Professeur Lejars

Ce sont les rayons lointains de notre jeunesse que reflète ce buste aimé. Il y a près de trente-cinq ans, par un sombre matin de novembre, tout seul, tout apeuré encore, je m’aventurais, étudiant de la veille, dans les salles du vieil hôpital Cochin; je voulais voir un chirurgien. Théophile Anger fut le premier que je vis. Je devins son apprenti; je devais vivre à ses côtés, dans l’intimité chirurgicale journalière, sept ans de ma vie. Je retrouve son sourire dans toutes mes joies; je retrouve sa bonté dans toutes mes tristesses; j’ai eu l’angoisse d’un dernier abandon le soir de sa mort. Je veux le saluer du souvenir et du regret de tous ses élèves, dans ce pays qu’il chérissait tant.

Oui, ç’a été une heureuse et touchante pensée de lui élever un monument à Carrouges. Ses attaches à la terre natale ne s’étaient jamais relâchées; il ne fut jamais un déraciné; il resta toujours un fidèle et vaillant normand.

Et c’est pour cela que nous aurions eu tant d’émotion à voir et à entendre, devant ce bourg, un autre fidèle et vaillant normand, qui est devenu le trésor de notre chirurgie française et dont la magnifique vieillesse est aussi bienfaisante et aussi féconde que fut brillante sa carrière chirurgicale passée : Léon Labbé. *« Je dois être prudent, m’a t-il dit, car il est utile que je vive encore »*. Qu’il vive de longues années, pour le bien public, pour le bien de notre profession; nous n’avons pas, tous ici, de plus cher vœu.

Si leur destinée a été fort différente, ils ont pourtant, ces deux hommes d’élite, quelques traits communs et qui sont, avant tout, des traits de race : la volonté, l’esprit pratique, l’attachement au pays.

De très bonne heure, Anger avait fait preuve de cette volonté qui brise ou qui use les obstacles. Ses études terminées à Flers, il vient à Paris, comme tant d’autres, pour tenter la grande épreuve. Il franchit vite les premières étapes et, en 1862, à 22 ans, il est interne. Ce fut au cours de son internat qu’il devait rencontrer celui qui exerça la plus efficace influence sur sa carrière : Nélaton. En 1867, il est docteur en médecine et bientôt prosecteur des hôpitaux.

La guerre éclate; il est attaché par Nélaton à la personne de l’Empereur et il fait dans l’État-major impérial toute la première moitié de la campagne. Les notes qu’il écrit, au jour le jour, sont devenues un document historique; j’espère qu’elles ne tarderont plus d’être publiées. A Sedan, il se multiplie. *« Je ne sais pourquoi ni comment j’existe encore »*, écrit-il le soir. Le 3 septembre, il devait suivre l’Empereur prisonnier, à travers l’armée ennemie, jusqu’à Willhemshohe; mais à Bouillon, il se refuse à gravir jusqu’au bout le calvaire, et il rentre à Paris.

Il veut se battre; Nélaton dut presque lui imposer de se mettre à la tête de l’ambulance Hertford-Wallace. Ce n’est pas sans regret qu’il accepte; en voici la raison déterminante qu’il inscrit dans son carnet : *« Puisqu’une des conditions essentielles de la création de cette ambulance est qu’elle soit une ambulance de champ de bataille, je trouverai, j’espère, le moyen d’y exposer assez ma vie pour avoir bien mérité de ma patrie ».* Durant le Siège de la Commune, il déploya journellement une activité et une bravoure admirables; plus de 1.500 blessés furent traités dans son ambulance.

Cette volonté native, dont je parlais, avait trouvé là une occasion de se révéler d’emblée, un des moyens exceptionnels d’affermir sa trempe. Dès lors, le caractère d’Anger est tracé; il restera toujours l’homme qu’il est devenu par les rudes leçons de la guerre.

En 1872, il est chirurgien des hôpitaux et il voit s’ouvrir la période la plus brillante de sa vie. Clinicien consommé, opérateur hardi, il ne tarde pas à connaître tous les succès qui lui assurent encore de nombreuses et hautes amitiés. Ce beau rêve dure dix ans.

Brusquement, en pleine activité, en pleine gloire professionnelle, l’oiseau sinistre, par deux fois le touche de son aile : il tombe malade; il se brise le coude droit. En est-ce fini de cette carrière qui s’annonçait avec tant d’éclat? Quelques-uns le disent; ils ne savent pas de quelle énergie il est pétri. A peine rétabli, il revient à la chirurgie, il reprend son service, il opère; il accepte sans mot dire certains renoncements. *« Je n’envie rien à personne »* m’a-t-il répété maintes fois, et c’était vrai. Aucun voile d’amertume ne ternissait la sérénité de sa philosophie.

Sans phrases, sans pose, il poursuit sa carrière hospitalière et professionnelle. Jusqu’à la fin, il devait garder cet esprit pratique, ce sens des réalités qui caractérisent son action chirurgicale et ses travaux. Il n’écrivait que sur la base d’observations précises; aussi, presque tout ce qu’il a écrit, reste et ne s’efface pas. Je n’aurais qu’à citer sa description des adéno-lymphocèles et celle du cancer de la langue; la réduction des luxations par la traction élastique lui appartient tout entière; il a été un des premiers à préconiser la taille hypogastrique; il s’est longuement attaché à l’étude de la chirurgie réparatrice.

C’était un chirurgien, au sens complet du mot : il avait foi dans l’acte opératoire; il ne s’attardait pas aux pratiques vieillies, et, pour guérir, il était toujours prêt à aller de l’avant. Il avait accepté, sans résistance, la chirurgie nouvelle.

Ses décisions étaient toujours sûres; ses conseils, lumineux de sagesse et d’expérience.

On eût pu croire, à son silence, à son air distrait, qu’il se désintéressait un peu des questions de notre science. Mais non; sous ces apparences l’interne de Nélaton vivait toujours. On le vit bien lorsqu’il fut appelé à présider la société nationale de chirurgie; l’esprit et la maîtrise dont il fit preuve en dirigeant nos discussions, furent une joie pour tous, car de tous il était aimé et vénéré.

Son attachement au pays normand était encore un des traits de sa belle figure. Que de fois lui ai-je entendu dire, lorsque je vivais près de lui : «*»Demain je vais à Carrouges »*. Et l’intonation était toujours si vibrante et si heureuse que Carrouges nous semblait synonyme de terre promise. J’y vins un jour, avec lui, près de son frère malade; je fus présenté à la veille mère adorée et je compris les attirances puissantes qui le ramenaient ici.

Il lui fut accordé de mourir brusquement, sans déchéance; deux jours après, simplement, fièrement, il partait pour Carrouges une dernière fois; sur son cercueil brillait seule une croix de chevalier; c’était celle qu’il avait reçue de Vinoy en 1871, pour faits de guerre, au plateau d’Avron :; derrière lui marchaient deux brillants officiers, ses enfants.

Oui, il vous appartient bien; c’était bien ici qu’il fallait dresser sa statue. Cette belle tête pensive, grave peut-être, et qu’il faudrait éclairer d’un sourire, sera l’ornement de votre pays; cette belle vie restera un honneur et un exemple.

Mes enfants, vous qui serez l’avenir, n’oubliez jamais ce que représente ce bronze. Ce n’est pas une figure de légende, lointaine, inexpliquée; non, c’est un enfant de Carrouges comme vous.

Il a été chirurgien, ce qui veut dire un ouvrier de la main. Nul mieux que nous, n’a la conscience et le respect du travail humain. Quoi que vous fassiez plus tard, mes enfants, il est des vôtres, il vous comprend.

Il a été fort, patient et bon; aux heures de tristesse et de désespérance, que vos regards se tournent vers lui : son souvenir vous servira d’appui.

Il a eu la bravoure du soldat; venez à lui quand l’heure sonnera pour vous d’aller remplir le devoir sacré; et si, quelque jour, l’appel de la patrie se faisait plus pressant, oh! Venez à ce vétéran de la grande guerre : il vous dira comment on se dévoue et comment on se sacrifie.[[3]](#footnote-3)\*

Qu’il vous devienne familier et tutélaire; à le voir parmi vous, témoin de vos vies, associé pour toujours aux destinées de Carrouges, apprenez, vous aussi, à être fiers de votre pays, à chérir votre terre normande, à ne la quitter jamais sans regret. A l’exemple de Théophile Anger, soyez de vaillants Normands pour être de vaillants Français.

M. le docteur Tuffier, au nom de la Société nationale de chirurgie, dit à son tour un dernier adieu à son cher et vénéré Maître.

La musique se fait à nouveau entendre, et les enfants des écoles chantent le chœur bien connu : *« Dis-moi quel est ton pays? »*

Après quelques paroles de remerciement de M. Jacques Anger, la cérémonie prend fin. Inutile de dire que la fanfare lui a prêté jusqu’au bout son concours apprécié.

La fête se termine par une visite à l’hôpital fondé par le Dr. Leroyer avec la participation du docteur Anger.

ooOOoo

Table des matières

[Article du Professeur LEJARS Presse Médicale – 14 mai 1913 3](#_Toc373398048)

[A LA SUITE DE NAPOLÉON III 13](#_Toc373398049)

[AU SIÈGE DE PARIS 73](#_Toc373398050)

[Services d'ambulance du MAB, 1891. 242](#_Toc373398051)

[LE MIROIR - 1912 244](#_Toc373398052)

[Louis Charles Georges Lafont – 1825-1908 – Vice Amiral 255](#_Toc373398053)

[SOUVENIR DE LA CEREMONIE DU 23 SEPTEMBRE 1900 CARROUGES 263](#_Toc373398054)

[LES FETES DE CARROUGES DU DIMANCHE 12 JUILLET 1914 269](#_Toc373398055)

[Discours de M. le Professeur Lejars 284](#_Toc373398056)

1. Victorine Poret [↑](#footnote-ref-1)
2. Gaspard (1790-1856), marchand de bestiaux [↑](#footnote-ref-2)
3. \* NB. La première guerre mondiale débutera le 3 août. [↑](#footnote-ref-3)